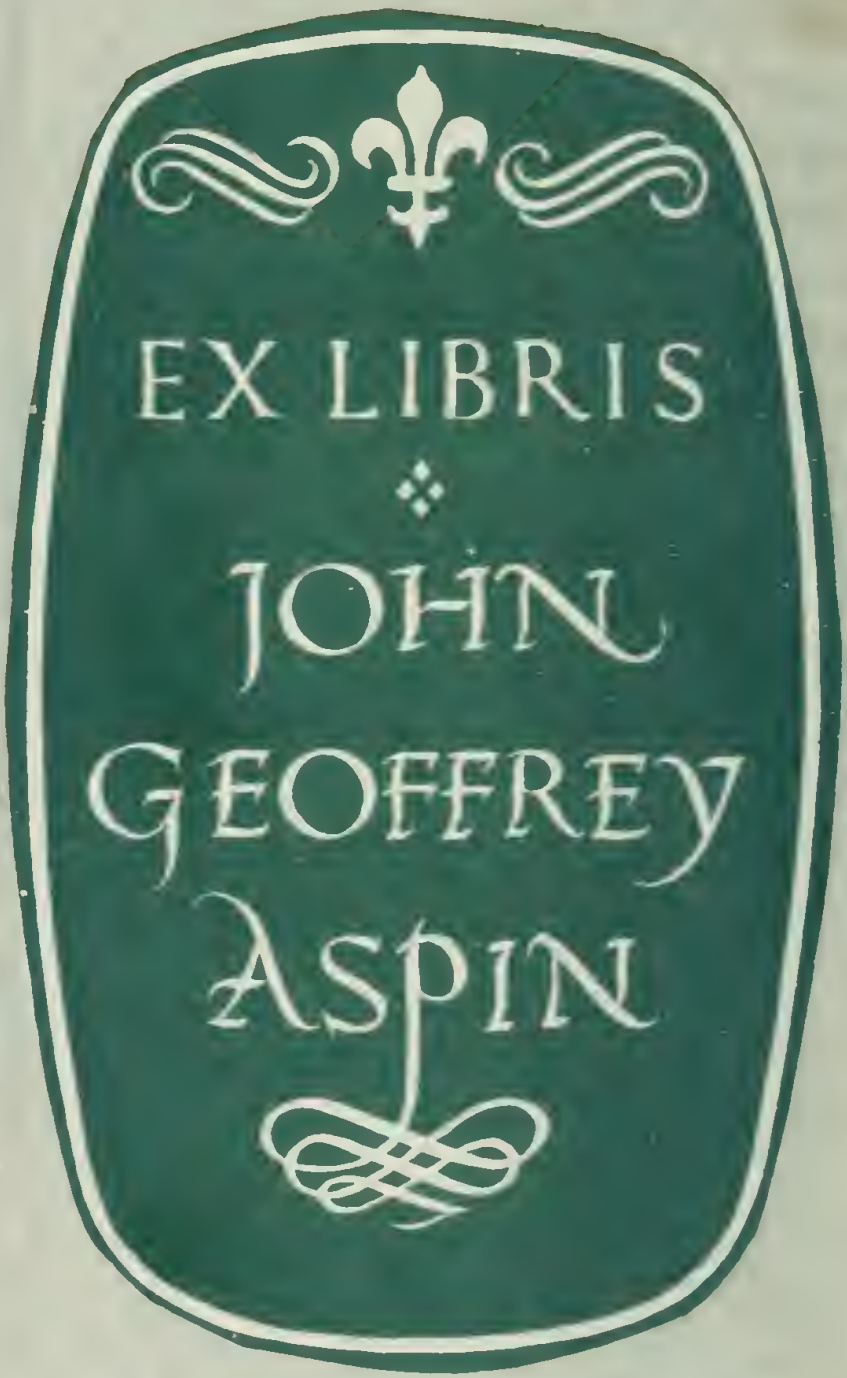
3 1761 07955060 4

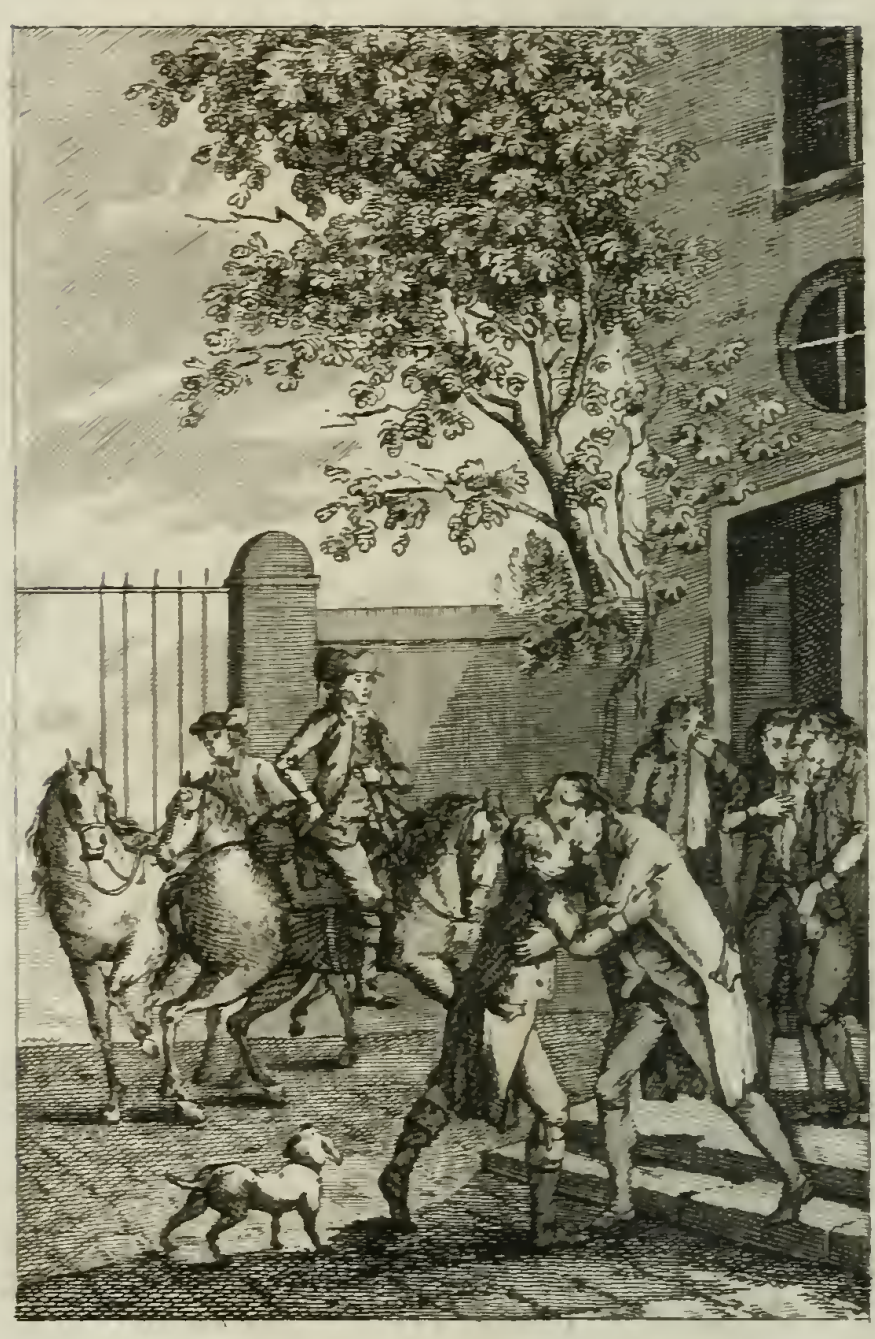

EX LIBRIS
JOHN
GEOFFREY
ASPIN

# LA

# BELLE-MERE.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/labellemre01sanc



# LA

# BELLE-MERE,

PAR

MADAME SANCY.

---

TOME PREMIER.

---

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

---

AN SIXIÈME.

PQ
2066
S36

# ALPHONSE D'ARMANCOURT,

## OU

# LA BELLE-MÈRE.

## PREMIÈRE PARTIE.

# ÉPITRE DÉDICATOIRE

## A Mmes. DE P*** DE P*** W***.

QUAND, dans mes loisirs solitaires,
De votre éloignement je veux charmer l'ennui,
Je pense à vous, aimables mères ;
Et pour m'en rapprocher par de douces chimères,
Vous voyant à chacune un Alphonse chéri,
J'ai voulu d'un Alphonse être la mère aussi.
En le livrant au théâtre du monde,
Ce nom prévient en sa faveur ;
Et son succès et celui de l'auteur
Sur votre suffrage se fonde.
Eh ! que m'importe un froid censeur !
Lorsqu'à l'amitié j'ai su plaire,
J'ai reçu mon plus doux salaire.
Car l'amitié daigna toujours
Mêler aux ronces de ma vie
Quelques fleurs qui l'ont embellie,
Et m'en ont adouci le cours.
C'est elle, par votre secours,
Qui, loin de ma triste patrie,
Dirigea mon exil, en calma la rigueur,
Et me frayant la route du bonheur,
Me conduisit dans cet asyle
Où son culte est si pur !.. son règne si tranquille !...

Elle y prête son nom au généreux appui
Qu'un couple vertueux m'offre dans ma détresse ;
Et s'il est tout pour moi, l'on me croirait pour lui
Un des bienfaits de la Déesse.
C'est elle encor qui me ramène à vous,
Lorsque le destin m'en sépare ;
De mes instans elle s'empare,
Et sait vous les consacrer tous.
J'osai la peindre en cet ouvrage,
Vous m'inspirâtes son langage :
Et pour peu qu'il vous semble doux,
Que d'elle-même il soit pour vous un gage.

# ALPHONSE D'ARMANCOURT, OU LA BELLE-MÈRE.

## LETTRE PREMIÈRE.

ALPHONSE D'ARMANCOURT A M. D'ORBANE, Prieur d'Armancourt.

A Tournon, le 7 janvier 17...

Et vous aussi, vous, qui fûtes toujours pour moi le père le plus tendre, vous m'oubliez ! Que vais-je donc devenir ? Jusqu'à dix-huit ans j'ai senti le besoin de m'instruire et j'ai rempli ma tâche sans murmurer, mais à-présent, j'en ai près de dix-neuf ; j'ai fait toutes mes classes avec honneur ; je ne suis plus assujetti à aucune ;

mes régens me laissent le choix du temps et du genre de mes études; je pourrais m'y livrer dans tous les états de la vie; mais à quoi me serviront-elles si je la passe au collége?.... Je rougis de m'y voir; je n'y ai plus l'air que d'un prisonnier soustrait à la société pour ses vices: les hommes me plaignent, les enfans me montrent au doigt; un sentiment pénible me distrait de mes occupations; je suis à la veille d'en perdre le fruit par le découragement, ou de le corrompre, en me tirant seul de l'abandon dans lequel on me laisse. J'ai écrit deux fois à madame d'Armancourt, une fois à mon père: (quoique je connaisse, hélas! sa nullité) je les ai conjurés de me procurer un état où je puisse servir ma Patrie et mon Roi: il est vrai que j'ai témoigné le desir d'entrer dans le militaire, et d'y être placé sous les ordres du Baron d'Ostange, notre voisin: ce choix aurait-il déplu, et fait-il qu'on ne daigne pas me répondre? Il y a environ un mois que je me suis adressé à vous: même silence! Que se passe-t-il donc

au château ? Jusqu'ici vous m'en aviez instruit ; faut-il que mon unique ami, que le protecteur de ma jeunesse m'abandonne ? Le Baron ne doit revenir dans sa terre qu'au printemps ; je suis donc sans appui ! devrais-je en avoir besoin près d'un père, quand, jusqu'à-présent, je n'ai fait que mon devoir ! On aura sans doute intercepté la lettre que je lui adressais : il m'aimait, vous le savez ; il osa me le témoigner quand je fus rappelé auprès de lui pendant cette cruelle maladie où je craignis de le perdre ; il est vrai que sans mon oncle le Maréchal, qui détruisit les obstacles qu'opposait ma marâtre, j'aurais été privé des seuls momens de ma vie dont le souvenir me soit délicieux ; je m'adresserais à ce respectable parent, si je ne savais qu'il est plus craint qu'aimé dans ma famille, et que ce serait un sûr moyen d'achever de la prévenir contre moi. J'attends encore, mon bon ami, avant de prendre un parti désespéré, que vous m'indiquiez les moyens de sortir de l'état honteux

où je vis. Dans ma dernière lettre, je supposais que vous aviez connaissance de toutes celles que j'avais écrites, et je vous priais simplement de les appuyer : à-présent que j'en doute, je me reproche de ne vous avoir pas détaillé toutes les raisons qui me rendent ma captivité plus pénible : il en est une, en ce moment, qui peut-être va m'ôter le peu d'agrément dont je jouissais. Le Principal du collége vient de mourir : cet excellent homme avait toujours eu pour moi des bontés particulières, depuis un an sur-tout : satisfait du compte qui lui avait été rendu de mes études, étonné que mes parens n'y missent pas un terme, et ne voyant plus en moi un enfant, il m'avait logé près de lui, me faisait manger à sa table, me laissait voir la bonne compagnie de la ville, et m'avait entiérement soustrait aux assujettissemens de l'école : son successeur qui ne me connait pas, aura-t-il les mêmes égards ? Vous sentez combien cette perte, qui m'est sensible par elle-même, me le devient encore plus dans ma

position. Le nouveau Principal est un oratorien de Lyon, nommé *Bonnal*; vous le connaissez peut-être ? et dans ce cas, mon bon ami, je n'ai pas besoin de vous prier de me recommander à lui pour le temps que doit encore durer mon exil. Si l'argent est nécessaire, pour m'assurer les douceurs que le bon père Durand me donnait *gratis*, la Marquise (avec le projet de m'enterrer ici) ne le refusera pas. Ah! qu'elle substitue mes droits de fortune à mon frère; mais qu'elle n'enlève pas à un fils la tendresse de son père, à l'État un bon citoyen; et surtout qu'elle ne me prive pas..... mon bon ami, faut-il tout dire ? et si je dis tout, vous ne verrez peut-être qu'un seul objet dans la vivacité de mes désirs. Je ne veux pourtant pas me confier à vous à demi : à qui pourrais-je ouvrir mon cœur, si ce n'est à celui qui en a fait naître et qui en a dirigé les premiers mouvemens ? Eh bien donc !... Amélie d'Ostange.... vous le savez; nous étions destinés l'un à l'autre. Je ne rappelle pas ces jours de notre enfance, où la plus

tendre simpathie présidait à nos jeux : ce temps heureux a fait place à des souvenirs bien plus chers. Les trois mois de la maladie de mon père, pendant lesquels cette charmante compagne partageait mes sollicitudes et mes soins, ne sortiront jamais de ma pensée ! Qu'elle était embellie ! que sa raison était formée pour son âge ! — Depuis le temps, sur-tout, que le coup de cloche ne fixe plus mon imagination, et que des récréations bruyantes n'étourdissent plus mes sens, ce souvenir acquiert plus de force et de charmes. Le Baron revient à Ostange; il n'y sera pas sans sa fille, dont l'éducation doit être achevée ; et je serais encore à l'école!... Amélie pourrait me mépriser!... et peut-être mon frère.... ah ! qu'il mérite toute autre préférence ! mais, en obtenir d'Amélie !.... cette idée me tue ! — Cher Prieur, répondez-moi vite : pardonnez la longueur de cette lettre, son désordre. Si vous ne venez promptement à mon secours, je suis prêt d'oublier ce que je savais le mieux, ce que je prisais le plus, les leçons

de sagesse et de modération que vous m'aviez données, il ne me restera que le souvenir de votre tendresse, et le sentiment de la mienne; mais, ils ne sortiront de mon cœur qu'avec la vie.

---

## LETTRE II.

### LE PRIEUR A ALPHONSE.

Armancourt, le 18 janvier 17...

RASSUREZ-VOUS, cher enfant; j'ai reçu vos deux lettres en même temps, et j'y réponds aussi-tôt qu'il m'est possible. Obligé de faire une tournée dans ma famille, et d'y terminer des discussions dont on me faisait l'arbitre, d'incidens en incidens, j'ai été retenu près de quatre mois: comme je m'étais annoncé au prieuré pour les fêtes de Noël, et que je m'y serais rendu sans une circonstance imprévue, on y a gardé mes lettres. La date de votre

première m'a causé le plus grand regret; j'ai ressenti vivement les inquiétudes dans lesquelles mon retard a dû vous plonger; mais, je ne me serais pas attendu à des reproches! Moi, vous abandonner, mon bon ami! vous qui m'êtes et qui me serez toujours plus cher que ma propre existence; et dans quel temps encore! lorsqu'il s'agit de recueillir le fruit de mes soins, en procurant à l'objet de mes affections les plus tendres un état duquel doit dépendre son bonheur, et peut-être celui de quelques milliers d'individus! —Non, cher enfant, celui qui vous reçut des mains de la Providence dès le berceau, ne négligera jamais de veiller sur un dépot si précieux; mais je n'ai pu, ni voulu m'opposer à l'oubli dans lequel on vous a laissé jusqu'à présent: quelle qu'en soit la cause, elle vous sera salutaire. Les apparences de destinées sont bien trompeuses. Du moins, avez-vous de grands obstacles à vaincre pour jouir de vos droits naturels. Je vous ai muni d'abord, contre vos propres passions: vos maîtres,

et le digne homme que vous regrettez, ont heureusement achevé mon ouvrage. Mais, si vous n'avez pas à combatre les vices de votre propre cœur, vous avez à rendre nuls ceux des ennemis que le sort vous a donnés; et pour ce genre de triomphe, la maison paternelle ne convenait pas à un enfant J'ai donc vu, sans me plaindre, prolonger le temps de votre éducation : le succès a rempli mon attente, et notre correspondance m'en a fait jouir délicieusement : le seul sujet de mécontentement qu'elle m'ait donné.... vous le dirai-je ? .... il est dans votre dernière lettre. On est bien jeune, mon enfant, lorsqu'à votre âge on se récrie si fort de n'être pas traité en homme, et qu'on ne sait pas l'être dans toutes les positions. — *On vous plaint*, — *on vous montre au doigt*, — vous menacez de *découragement*, — de parti *désespéré* : — il y a dans toutes ces phrases plus de crainte de paraître petit, que de désir de faire de grandes choses.

Après avoir repris mon ancien ton de

pédagogue, il faut pourtant que je console mon vieil ami, accablé du poids de ses dix-neuf ans. Vos lettres lues et méditées, je suis allé faire ma visite au château; le moment était favorable; je n'ai trouvé qu'un tête-à-tête. Après les premiers complimens (voulant disposer l'esprit que nous avons à ménager) j'ai demandé des nouvelles de M. Frédéric; on m'a appris qu'il était sorti des Pages, et qu'il commençait son service militaire dans les gardes-françaises, pour que le séjour de Paris lui conservât *son petit air de Cour*. La Marquise, qui me mettait au fait avec complaisance, a ajouté : « Il est question d'une » compagnie de cavalerie; le marché est » fort avantageux; mais....

Elle s'est arrêtée, a regardé son mari d'un air mécontent.

« Non, a dit celui-ci, nous ne pouvons » rien conclure à cet égard, qu'au préalable » Alphonse ne soit placé; que dirait le » public ?...

» Vous avez raison, a repris la Marquise,

» si vous prenez pour le public cette classe » de désœuvrés qui s'ingèrent dans les » affaires de famille, sans se mettre en » peine des motifs qui font agir : mais, » Alphonse sera placé comme il le désire; » et je souhaite que ce même public, qui le » protège avant de le connaître, ne le juge » pas trop rigoureusement après l'avoir » connu.

» Il vous a donc écrit ? ai-je dit en me » tournant vers votre Père.

» Non, m'a-t-il répondu. Il s'est adressé » à Madame, qui, par je ne sais quel ména- » gement, ne veut pas me montrer ses » lettres : je comprends qu'il est peu formé ; » il promettait cependant. J'espère, au » moins, qu'il aura conservé son bon » caractère, ce qui me rassure un peu sur » les inconvéniens du début.

» Peut-être, a dit la Marquise ; mais, » gardons-nous d'une confiance aveugle » dans cette douceur d'inertie; ce calme » stupide, qui n'est pour l'ordinaire que la » privation total du sentiment.

Le pauvre Papa, affecté des épithètes, dont il se faisait peut-être une juste application, s'est levé en soupirant ; mais, au lieu de repousser l'atteinte —

« Je ne m'en méle plus, a-t-il dit ; » arrangez tout selon les convenances ; » mais, n'oubliez pas qu'il est mon fils.

Après ce dialogue, que je vous rends avec autant de peine que j'en ai eu à l'entendre, je suis resté seul avec la Marquise, et j'ai soutenu le triste rôle de dissimulation, auquel depuis tant d'années vos intérêts me condamnent.

Elle m'a dit qu'elle écrirait incessamment pour vous à M. le Maréchal; qu'elle n'avait pu le faire plutôt, l'ayant su très-incommodé de la goutte. Quelle que soit sa réponse, lorsque je la saurai, je me hâterai de vous l'apprendre. J'ai voulu, en attendant, connaître un peu les intentions de la dame, sur le poste qu'elle allait briguer pour vous ; et après plusieurs suppositions où je pressentais la négative, j'ai nommé, comme par hazard, le régiment du Baron.

» Ce n'est point là, m'a-t-elle dit, qu'il » convient de le placer ; le Baron vise à la » diplomatie ; il est sans cesse détourné de » son service par des commissions particu- » lières, et ne pourrait surveiller un jeune » homme : je tâcherai de le mettre dans un » corps où il puisse avoir de bonnes recom- » mandations. »

Je m'en tiens pour le présent, mon bon ami, à cet échantillon des bontés de celle qui devait remplacer votre mère. Ce que la sagesse et la prudence m'avaient obligé de vous cacher, devient malheureusement essentiel à vous apprendre : vous allez être exposé, et je dois vous munir contre tous les pièges qu'on peut vous tendre. Ce sera l'objet détaillé d'une suite de lettres. J'ai besoin de reprendre les choses de loin. Vos malheurs, mon cher enfant, ont commencé avant votre naissance. Mais, si je mets sous vos yeux les dangers que vous avez courus, ceux qui vous menacent encore, songez que c'est uniquement pour vous faire prendre les précautions les plus sages, et nullement

pour nourrir votre cœur de haine et de vengeance : il n'est pas fait pour cet affreux aliment. Si l'on ne peut repousser les traits du vice sans faire succomber le vicieux, il faut avoir pour soi les lois divines et humaines ; ce sont les seules armes du juste.

Oui, certainement, je connais le Père Bonnal ; nous avons fait nos études ensemble ; notre liaison s'est soutenue tant que je suis resté chez les Jésuites de Lyon : les circonstances nous ayant éloignés, notre commerce, devenu épistolaire, s'est beaucoup ralenti; mais je me fais un plaisir et un devoir de renouer à votre occasion ; et je puis vous répondre d'avance, qu'il sera pour vous le digne successeur du Père Durand.

Pardonnez, mon cher enfant, si le dernier et le plus court article de ma lettre concerne mademoiselle Amélie ; mais ma feuille est remplie ; tout ce qui m'en reste, est pour approuver vos sentimens, et vous promettre que vous la verrez, si le sort vous amène ici : son père ne pourrait vivre

à Ostange sans elle ; il y trouverait des souvenirs trop cruels. Adieu mon fils.

---

## LETTRE III.

### LE PRIEUR AU PÈRE BONNAL.

Armancourt, le 20 janvier 17...

Reconnaitrez-vous ces caractères, mon ancien camarade et ami? Si le temps les a effacés de votre mémoire, puis-je me flatter que mon souvenir ne l'est pas de votre cœur, et qu'en me nommant je vous trouverai encore disposé à m'en donner des preuves effectives? — Je viens d'apprendre votre nouvelle destination par un jeune homme qui se trouve dans le cas d'y prendre le plus vif intérêt ; c'est pour lui que je vous écris ; car c'est peut-être lui seul que je dois féliciter du changement de votre sort. Ce jeune homme est le fils du Marquis d'Armancourt, dans la terre duquel est situé mon prieuré : il est au collége dont

vous allez prendre la direction, quoiqu'il soit hors de classe. Votre devancier avait fort adouci les ennuis d'une captivité pour laquelle il n'est plus fait : je vous demande pour lui les mêmes égards à votre arrivée ; bien sûr que ce que vous ferez d'abord par amitié pour moi sera bientôt acquis de droit à l'intéressant objet de ma recommandation : il a été jusqu'à douze ans, celui de tous mes soins ; et depuis près de dix-neuf ans qu'il existe, il n'a cessé d'occuper mes affections, et de diriger sur lui tous mes vœux. Il vous fera connaître le malheur attaché à son sort : unissons-nous pour le garantir des dangers qui le menacent.

Je ne vous dirai rien, cher ami, de vos propres intérêts ; j'ignore si l'on a consulté le goût, ou commandé l'obéissance, pour la tâche pénible que vous allez remplir : dans l'un ou l'autre cas, je partage l'attrait, ou le sacrifice ; et je prie le ciel de bénir votre travail.

Ma vie parait au dehors moins agitée

que ne sera la vôtre : mon troupeau est docile ; je n'ai pas besoin de verges pour le conduire, ni de science pour l'endoctriner: mais, attiré dans la principale maison de mon ressort par des devoirs aussi chers à mon cœur qu'importans à ma place, j'y trouve dans un seul individu plus de passions à ménager, et de vices à combattre, que n'en peuvent fournir votre collége et le reste de ma paroisse : le plus pénible est de n'en détourner les effets qu'à force de dissimulation : sans un manége qui m'humilie à mes propres yeux, et trop souvent à ceux des honnêtes gens, je manquerais mon but. Après la gloire de notre commun Maître, je n'en ai pas de plus cher que le bonheur de l'enfant pour lequel je vous réitère mes recommandations : il me sera bien doux de le savoir sous la direction du plus respectable et du meilleur de mes amis.

D'ORBANNE, Prieur d'Armancourt.

## LETTRE IV.

### ALPHONSE AU PRIEUR.

Tournon, le 5 février 17...

QUE de graces j'ai à vous rendre, mon cher, mon incomparable ami ! Quoique parmi les consolations que vous me donnez, vous me laissiez entrevoir des peines capables d'ébranler un courage plus exercé que le mien, vous serez mon guide, mon appui, je peux tout braver. Nouveau Télémaque, j'ai retrouvé Mentor ; il n'est rien que je ne puisse entreprendre ou souffrir. Ce qui vous est cher, mon bon ami, ce qui vous aime, prend nécessairement quelques teintes de vos vertus ; sans parler de tout ce que j'en espère pour mon compte, j'en ai la preuve dans le digne Père Bonnal. Arrivé d'avant-hier, il a déjà gagné tous les cœurs ; le mien allait au-devant de lui ; il m'a distingué d'abord ; et après un

acueil public très-flatteur, il s'est éloigné avec moi de la foule, pour m'assurer tous les priviléges (et plus encore) que son prédécesseur m'avait accordés : » Je vous » regarde (m'a-t-il dit) comme un » honnête homme qui honore cette maison, » en la choisissant pour asyle ». Dans cette occasion, nous avons peu parlé de vous ; mais, ce matin, il m'a fait venir dans sa chambre, où après nous être livrés l'un et l'autre à toute l'effusion des sentimens que vous inspirez, il a si bien (par ce moyen sur-tout) gagné ma confiance, que je ne lui ai rien caché des tristes secrets de ma position. Il me paraît tout dévoué à mes intérêts ; et ce qui devrait m'enorgueillir, c'est qu'il y est plus porté par le mérite qu'il m'attribue, que par un sentiment général de justice et d'humanité. J'ai donc encore un ami ! puis-je périr ! et dois-je me plaindre ! Que ce vous me dites, cependant, de mon père, me touche et m'afflige ! — A l'instant où il paraît vouloir me soutenir, il m'abandonne ! mais, ses justes obser-

vations, que (comme il dit très-bien) le public pourrait faire aussi, paraissent en imposer un peu ; je vais attendre leur effet avec patience, espérant, mon bon ami, que vous m'adoucirez l'intervalle par l'agrément et l'utilité de votre entretien. J'attends, sur-tout, les détails que vous m'annoncez, avec le désir (je vous le jure) de rendre le mal impuissant par tout le bien qu'il me sera possible de faire.

Adieu, mon père, mon ami, le précieux modèle que je voudrais contempler et suivre dans toutes les actions de ma vie.

---

## LETTRE V.

### LE PÈRE BONNAL AU PRIEUR.

Tournon, le 8 février.

OUI, je les ai reconnus ces chers caractères, mon bien-aimé d'Orbane ; ils me sont parvenus la veille de mon départ de Lyon. Arrivé à Tournon, il ne m'a

pas été possible de vous répondre les premiers jours ; je ne puis encore le faire qu'à la hâte ; mais, sans perdre le temps à m'excuser sur les embarras de ma nouvelle position, venons-en à ce qui regarde votre aimable protégé ; et j'aurai, je crois, satisfait à tout ce que l'amitié, la confiance, les circonstances peuvent exiger de moi dans ce moment.

A peine ai-je mis le pied dans cette maison, que toutes les voix n'en ont formé qu'une, pour me faire l'éloge du jeune d'Armancourt : il serait (comme on dit) *l'ange de l'école*, s'il était question d'école; mais ses instituteurs, en m'apprenant qu'il les avait surpassés en raison et en savoir, m'ont engagé à lui confirmer le brevet d'indépendance, accordé par feu mon prédécesseur. D'après d'aussi bons témoignages, il n'a pas fallu le nommer lorsqu'il s'est montré ; ses aimables qualités empreintes sur sa physionomie ont seules décliné son nom ; et lorsque j'ai eu le plaisir de l'entendre, il m'a été facile de

reconnaître votre ouvrage dans les principes de son éducation. Oui, mon vieux camarade, votre sagesse parlait par sa bouche; il m'a rappellé cet heureux temps, où j'étais si fier de marcher sur vos traces; et pour entretenir l'illusion des souvenirs, je dérobe de temps à autre quelques momens à mon pénible emploi, pour les consacrer à votre aimable enfant: il est déjà le mien; soyez donc assuré que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour le servir. Malheureusement mes moyens ne s'étendent pas loin, et ne peuvent influer que très-indirectement sur son avenir; mais, disposé comme il l'est, les distractions mêmes peuvent lui être utiles; et dans cette vue, j'ai étendu ses priviléges au dehors. D'Armancourt aura (à ce que vous et lui m'avez dit) des caractères difficiles à manier, des vices à confondre; enfin, un sort à se faire au travers des obstacles, et peut-être des périls: il faut que le monde lui soit connu d'avance, qu'il en étudie le bon et le mauvais, les inconvéniens et les ressources; il y perdra de son

aimable ingénuité ; mais, d'après le masque que vous êtes forcé de prendre vous-même, on ne peut que lui souhaiter cette finesse de tact, propre à le garantir des pièges de l'astuce, sans détruire en lui l'amour du vrai. En étendant un peu les rênes, je ne les abandonne pas ; une circonstance heureuse met entre le coursier et moi un excellent intermédiaire. Le Chevalier de Saint-Gervais, frère de la Comtesse de Verceil, (chez laquelle Alphonse est admis et fêté) s'intéresse beaucoup à lui ; c'est un officier en garnison dans cette ville, qui, jeune encore, jouit d'une grande réputation ; j'ai été son préfet au collége de Lyon ; il m'est resté fort attaché, et je n'ai pas eu de peine à l'engager à suivre notre débutant : comme il joint aux qualités les plus solides, la gaité, la douceur, l'indulgence, il aura tout naturellement dans le jeune homme un émule et un ami qui se livrera sans réserve ; et par ce moyen je préviendrai tout abus.

Êtes-vous content, Prieur ? — Ah ! qu

dans ce moment vos sollicitudes sont légères auprès des miennes ! Vous n'avez, pour ainsi dire, à vous occuper que de deux sujets ; le ciel forma l'un pour seconder vos vues les plus sublimes ; il vous livre l'autre, pour déconcerter sa malice. Vous ne voyez dans mon agitation que des verges à mouvoir, et une doctrine à enseigner. Il s'agit bien d'enfans ! mon cher Pasteur ; ils sont comme votre peuple : soyons unis, suivons la loi, nous les menons. Dans ceux-ci, l'habitude des devoirs en précède la connaissance, et dans l'autre elle en tient toujours lieu. Plût à Dieu que je ne fusse qu'un pédant de marmots ! mais j'ai les pédans à conduire, et c'est là le diabolique.

Mon devancier, vieux et infirme, commençait à négliger les grandes bases de l'éducation publique, pour s'occuper des menus détails dont on venait l'étourdir. Il oubliait les principes généraux, qui souffrent peu d'exceptions, et sans lesquels toute société se dissout. Le prétexte que tel et tel caractère demande à être conduit de telle

ou telle manière, avait fait bouleverser la règle fondamentale : il n'était plus de point de ralliement. De-là les préférences, les injustices, tout ce que l'arbitraire a de plus dangereux quand les autorités se choquent ; parce que tôt ou tard la révolte amène l'anarchie. Les débats scandaleux des pédagogues, en présence de la jeunesse, ne laissaient déjà plus à celle-ci la faculté de distinguer le bien du mal, l'obéissance de la rébellion (*).

---

(*) Il me fallait un collége éloigné de la maison paternelle de mon héros, et dans une ville d'assez peu d'étendue, pour que sa conduite au-dehors fut éclairée ; celui de Tournon remplissait mon but, et je l'ai choisi. En y amenant un nouveau Principal, j'ai cru qu'il était naturel que dans une lettre à son ami, il lui fit part de ses occupations ; et il m'a paru plus facile et moins fastidieux de lui faire critiquer ce qui s'était passé avant lui, que de le mettre sur le chapitre monotone d'une règle bien établie, ou de le jetter dans quelque froid épisode. Mais le blâme répandu dans cette lettre, n'a aucun trait à la réalité ; je n'ai jamais entendu citer ce collége qu'avec éloge, et les

Cet établissement respectable courait à grands pas vers sa ruine ; mes supérieurs m'ont choisi pour le sauver : je n'en désespérerais pas si le zèle pouvait suppléer le talent; mais, les ressorts de la politique me sont bien peu connus. Tout rebuté que vous êtes de les manier, vous y étiez, mon ami, bien plus formé que moi ; non que je prétende ici faire allusion au préjugé qui a rendu le public injuste envers votre ordre, aussi respectable que malheureux (*).

---

sujets de ma connaissance qui en sont sortis, ne peuvent que lui faire honneur.

(*) En me servant d'un préjugé, malheureusement trop répandu contre la Société des Jésuites, j'ai prétendu seulement donner un caractère de finesse et de souplesse plus prononcé à mon Prieur, et disposer le lecteur à aller au-delà des bornes de mon imagination peu subtile ; mais, je n'en suis pas moins exempt d'une injuste prévention et du désir de la propager. La position où je mets ce personnage et le but que je lui donne, doivent me faire pardonner l'abus d'une opinion qui, d'ailleurs, ne peut plus être nuisible.

Je m'apperçois que je perds, en vous parlant du mal, le temps que je devrais employer au remède. En vous quittant, je vous félicite encore de ce qu'Alphonse a échappé à la contagion ; et je vous répète que je veillerai soigneusement sur ce dépôt que l'amitié me confie ; vous jugerez si la mienne en est digne.

BONNAL, Principal du collége.

---

## LETTRE VI.

### LE PRIEUR A ALPHONSE.

Armancourt, le 18 février 17...

VOTRE lettre, mon tendre ami, et celle que j'ai reçue du respectable Principal à votre sujet, m'ont pénétré de la satisfaction la plus douce. Hélas ! je ne vais pas vous rendre la pareille ; mais vous êtes dans un âge où l'on ne doit plus vous cacher la vérité, quelque dure qu'elle soit à apprendre.

Vous avez cru, jusqu'à présent, mon enfant, que vous n'éprouviez que les inconvéniens ordinaires attachés aux seconds mariages des parens, et qu'avec une conduite sage et désintéressée, on désarmait la prévention et l'envie. Plût à Dieu que le cas où vous êtes, ne fit qu'exercer vos vertus, pour laisser à elles seules l'honneur du triomphe! Mais il n'en sera pas ainsi; vous avez une ennemie sur laquelle la vertu ne peut rien; elle vous haïssait avant votre naissance; et votre malheureuse mère a sans doute été la première victime de sa fureur! Vous aurez besoin contre elle de tous les secours humains; mais, il faut prudemment les ménager: cette femme porte votre nom; elle en a déjà terni la gloire; c'est à vous à la lui rendre. Que le crime devienne impuissant, sans blesser, s'il se peut, tous les yeux par son évidence.

Lisez attentivement les détails sur lesquels vous devez régler votre conduite.

Le Comte d'Armancourt, votre aïeul, (frère aîné du Maréchal actuel) habitait

ses terres. Blessé fort jeune à une bataille, et hors d'état de servir, il avait perdu toute idée d'ambition, pour vivre au sein de son ménage, et faire du bien à ses vassaux. D'une nombreuse famille, il ne lui resta, en peu d'années, que votre père, sur lequel il réunit toutes ses affections. Le désir de le conserver et de jouir des consolations que lui procurait sa présence, le décida à le faire élever sous ses yeux. La Comtesse et lui, s'étant fait une douce habitude de le voir sans cesse, ne purent se résoudre à l'éloigner lorsqu'il fut en âge d'entrer dans la carrière où sa naissance l'appelait; et votre père, devenu philosophe, cultivateur, et presque l'unique société de parens infirmes et sédentaires, n'étendait point ses désirs au-dela de ce qu'il possédait. Ce ne fut qu'après quelques années d'un genre de vie qui décida de son caractère, que le Chevalier son oncle, qui s'illustrait dans les armes, voulut l'engager à suivre ses traces; mais, tout ce qu'il put obtenir du Comte, fut que le Marquis, après avoir

successivement et rapidement passé par tous les grades, accepterait un brevet de Colonel à la suite d'un régiment. Ce poste honorifique, récompense des services du père, n'exigeant du fils qu'un moment d'apparition, aux revues, ce jeune militaire n'en fut pas moins paisible casanier.

Il venait de perdre son père, et il entrait dans sa vingt-huitieme année, lorsque je fus nommé à la cure d'Armancourt. J'avais éprouvé bien des chagrins par la dissolution de l'ordre dans lequel ma vocation m'avait appelée. Mon admission au château, dans une famille vertueuse et tranquille, me dédommageait, en quelque sorte, de ce que j'avais à regretter. Votre père n'avait conservé de la jeunesse, (ou plutôt des inconvéniens de son éducation) qu'une excessive timidité, et l'ignorance presque totale du monde; mais il était instruit, il avait le sens droit, beaucoup de douceur, de l'activité dans les petits détails qui n'exigeaient pas du génie et du caractère, une grande pureté de mœurs, enfin, toutes les qualités

sociales ; mais aucune de celles qui font l'homme d'état ou le héros : délicieux pour l'entretien d'un solitaire ; nul dans un cercle où l'on aurait agité des questions importantes, et toujours faible et petit vis-à-vis de quiconque prenait le haut ton.

Ce caractère n'étant point changé, et les circonstances en ayant aggravé les défauts, il est essentiel de vous le faire connaître.

Après quelques mois d'une douce intimité à laquelle le Baron d'Ostange, voisin et ami du Marquis, vint ajouter un nouveau charme, la Comtesse votre aïeule mourut : je ne l'avais vue que très-languissante, et j'avais souvent admiré la bonté de cœur du Marquis dans les tendres soins qu'il lui donnait : les regrets qui suivirent sa perte confirmèrent mon opinion. Lorsque le temps les eut un peu adouci, que le Baron, appelé par un service qu'il suivait avec ardeur, nous eut quitté, et que le Marquis s'apperçut que je ne pouvais lui consacrer le temps que demandaient les soins de ma

paroisse, il se trouva bien seul ; il sentit le besoin de s'occuper utilement, et de s'entourer d'êtres sur lesquels il put réunir les affections d'une âme aimante et expansive. Dans le même temps, son oncle, parvenu au plus haut point de gloire et de fortune, honoré du bâton de Maréchal, fixait son séjour à Paris : il y appella son neveu, pour l'établir et le placer comme il croyait que devait l'être l'unique rejetton de sa famille.

C'est ici que vos malheurs prennent leur source, mon tendre ami ; et voici une époque dont le souvenir m'est si douloureux, que déjà fatigué par les détails précédens, je n'ajouterai pas une seconde feuille à celle-ci ; mais elle suivra bientôt : un paquet trop volumineux pourrait courir des hazards auxquels il ne faut pas nous exposer. Quand vous aurez réuni toutes les lettres qui concerneront cette malheureuse histoire, enfermez-les sous enveloppe, et remettez-les au Père Bonnal, de qui seul je veux les tenir. Profitez, mon en-

fant, des bontés de ce respectable ami ; n'en abusez jamais ; ne mettez point avec lui de bornes à votre confiance ; il est digne en tout, d'être à votre égard mon second ; mais, je disputerai toujours à l'univers entier la première place.

*P. S.* Rien de nouveau ; si ce n'est que l'abbé de Salmas, votre grand-oncle maternel, vient d'être nommé à l'évêché de L.... faites-lui votre compliment ; vous aurez besoin, mon ami, de la protection de tous vos proches.

---

## LETTRE VII.

### LE MÊME AU MÊME.

Armancourt, le 20 février 17...

Le Marquis, arrivé à Paris, fut parfaitement bien accueilli par son oncle, quoique celui-ci dut le trouver un peu neuf pour le théâtre sur lequel il voulait le produire.

Avant de l'y présenter, il songea d'abord à le civiliser un peu au milieu du cercle qui l'environnait ; et ce cercle était des mieux composés en ce qu'on appelle *Beau monde*. Il avait entr'autres à demeure, dans son hôtel, la comtesse de Blainville et sa fille. Cette dame, à qui le Maréchal avait jadis fait sa cour en province, possédait au suprême degré tous les vices que l'orgueil et la galanterie peuvent réunir ensemble, lorsqu'ils sont étayés de quelques charmes naturels : ces charmes commençaient à décliner chez la Comtesse ; mais sa fille, digne en tout point de la remplacer, n'avait déjà plus besoin de leçons, et les succès d'un sujet qu'elle avait formé, la dédommageait en quelque sorte, de ceux qu'elle n'obtenait plus elle-même ; il était temps d'user de moyens indirects ; la fortune, ainsi que les années, lui étaient devenues contraires ; un grand nom seul lui restait : veuve depuis quelques mois, du comte de Blainville, officier général, qui n'avait vécu que des bienfaits du roi, elle était venue à Paris

solliciter une pension. Le Maréchal qui l'avait accueillie et servie dans ses démarches, qui éprouvait encore pour elle cet intérêt qui suit ordinairement un goût très-vif, goût dont (peut-être) la fille lui donnait la réminiscence, conçut le projet de rétablir cette famille dans sa splendeur, en l'alliant à la sienne par le mariage de son neveu. Il ne fit d'abord part de ses vues qu'aux deux Dames; elles agirent en conséquence; en dissimulant l'excès de leur joie, elles surent employer le peu qu'il leur fallait de manège pour s'assurer une fortune qu'elles estimaient bien plus que celui qui la possédait.

Le pauvre Marquis, simple comme on l'est au village, se crut uniquement prévenu par l'intérêt qu'inspirait sa personne: son cœur tout neuf, prit pour attachement cette espèce de reconnaissance qu'éprouve un galant homme pour des avances qui ne blessent pas la modestie; plus il sentait son ignorance des usages, plus il était flatté de son triomphe naturel. — Souvent tête à

tête avec la jeune Blainville, il perdit un peu de sa timidité ; charmé de se sentir à l'aise, il prit le résultat de l'habitude et de la familiarité pour l'attrait de la sympathie et de la confiance. Quand le Maréchal vit que ses batteries agissaient, et que d'un mot il soumettait la place, il parla. Le Marquis était trop bien disposé pour avoir une objection à faire : tout s'arrangea au gré des parties, il fut convenu que la cérémonie aurait lieu, quand le deuil de la demoiselle serait expiré : et qu'en attendant, le Marquis irait préparer son antique château, à recevoir d'une manière aussi élégante que noble, la noce et les conviés.

On était à la fin de l'automne. Je revis le Marquis avec d'autant plus de joie, qu'il me parut enchanté de son établissement futur. Je m'occupais avec lui des arrangemens du château, lorsqu'il reçut une lettre du baron d'Ostange : cet ami, en lui faisant part de son arrivée à Paris, lui mandait que son heureuse étoile lui avait fait rencontrer mademoiselle d'Alinge, fille du

Président de ce nom ; qu'il en avait été charmé ; qu'allant aux informations, il s'était trouvé en si grand rapport de toutes convenances avec elle, que sans perdre le temps, il l'avait demandée; qu'il l'avait obtenue ; que la noce devait se faire incessamment; qu'aussi-tôt après, il se rendrait à Ostange avec nombreuse compagnie, qu'il le priait de s'y rendre pour y faire exécuter les ordres qu'il y envoyait, et d'y rester ensuite tout le temps que dureraient les fêtes, pour l'aider à en faire les honneurs.

L'heureux sort du Baron, fit dans ce moment diversion totale à celui que le Marquis se préparait à lui-même : il quitta tout pour se rendre à Ostange, et il y était quand la noce arriva.

Sans nommer tout ce qui composait cette respectable famille, je dois rappeler ceux qui ont quelques rapports avec vous (*).

---

(*) Il est possible que dans le cours de ce Roman j'aie employé des noms qui existent, et que mes acteurs vicieux ou ridicules portent celui

Madame de Cerney, sœur de la jeune Baronne, était accompagnée de la trop aimable Amélie de Salmas, leur cousine : à son mariage, elle l'avait retirée du couvent ( où elles avaient été élevées ensemble ) pour la garder chez elle jusqu'à son établissement : le terme n'en paraissait pas prochain. La jeune Amélie, fille unique d'un magistrat intégre, avait vu tout son bien employé à soulager l'infortune où l'exacte justice plonge souvent l'honnêteté. Elle était donc à la noce, plus parée de ses attraits et de sa modestie, que toutes les autres du faste qui les entourait. Votre père la vit, mon enfant !... Il apprit comme on aime ! — Je ne vous répéterai pas tout ce que je sus de lui dans ces premiers momens; la suite m'en a rendu le souvenir

---

de quelques personnes respectables. Dans ce cas, je prie ces personnes de me pardonner l'effet du hazard ; et j'assure également celles qui voudraient y chercher des rapports indirects ; que je n'ai pas eu en vue la plus légère allusion.

cruel ! et je ne dois pas amollir un jeune cœur que je veux armer de courage.

Le Marquis confia aussi ses sentimens au Baron; celui-ci ne put que les approuver, et l'amour acheva de faire taire les scrupules. Sans que le Maréchal fut consulté, sans qu'il parvint aucune excuse aux dames de Blainville, le mariage du marquis d'Armancourt avec mademoiselle de Salmas fut célébré à Ostange, où les fêtes continuèrent, jusqu'à ce que les deux couples, rassasiés de monde et de bruit, témoignèrent le désir d'être rendus à eux-mêmes.

Le bonheur vint donc habiter le château d'Armancourt; il y fut goûté dans toute sa plénitude, et sans regretter les vains accessoires qu'on prise en général plus que lui-même. Le Maréchal, dans son courroux, signifia à son neveu qu'il l'abandonnait à son mauvais sort; sentence qui lui rendit ce sort mille fois plus doux encore : dégagé des entraves que l'ambition de ce parent lui avait fait entrevoir, la sienne était satisfaite dans les bras de son Amélie; et

bientôt,, cher Alphonse, vous vous trouvâtes en tiers dans ces douces étreintes.

C'est à vous que je m'arrête, mon bon ami ; je vois votre attendrissement ; nous sommes à l'unisson ; employons cet intervalle à nous armer de courage; vous, pour lire le reste, et moi, pour le tracer.

---

## LETTRE VIII.

### LE MÊME AU MÊME.

Armancourt, le 22 février 17...

L'EFFET qu'avait produit sur les dames de Blainville le mariage de votre père, ne put parvenir à ma connaissance: mais, je n'ai pas lieu de douter qu'il n'ait été violent : tout ce que je sus, c'est que par le crédit du Maréchal elles furent dédommagées, en quelque sorte, par de nouvelles pensions ; qu'elles restèrent chez lui, où une cour de merveilleux et d'intrigans, acheva de former la demoiselle, sans

qu'aucun de ceux qui la composait, fut tenté de lui proposer union de sort et de mérite.

Votre père, (comme je vous l'ai dit) mon enfant, oubliait tout de ce côté, pour s'occuper de son épouse et du cher gage de son amour. L'amitié, cependant, ne lui était pas étrangère. Le château d'Armancourt, celui d'Ostange, et le Prieuré, formaient ensemble l'univers, pour leurs heureux habitans.

Le terme de la délivrance de la Marquise approchait; votre père l'attendait avec un empressement mêlé des inquiétudes qui en étaient inséparables.

Peu de jours avant cette époque, une femme, munie du certificat d'un accoucheur de la ville la plus prochaine, vint se présenter au château, où l'on désirait une garde pour la Marquise: sur le témoignage des soins qu'elle avait rendus à une femme en couche, le marquis la retint pour l'événement attendu.

Votre mère, ne tarda pas à vous donner

le jour, mon enfant : ce moment fut heureux ; non-seulement le château, mais tout le pays retentit d'une joie sincère ; elle fut hélas, de courte durée ! le reste de la nuit où vous naquîtes et la journée suivante, il ne se manifesta aucun symptôme fâcheux dans l'état de l'accouchée : votre père, qui ne l'avait pas quittée, crut pouvoir aller se reposer le soir : tout fut tranquille au château ; mais, le lendemain matin, les plus vives alarmes s'y répandirent. La malade fut trouvée sans connaissance, et dans un état de faiblesse qui fit tout craindre pour ses jours. On fit venir Médecin et Chirurgien ; c'était trop tard ; il n'y avait plus de ressources ! votre malheureuse mère expira dans les bras de son Mari, sans avoir eu l'horreur de l'état où elle le laissait.

Les gens de l'art n'apperçurent rien de bien extraordinaire dans ce fatal événement ; ils l'attribuèrent à un défaut de soins, ou à quelques complaisances déplacées de la part de la garde. On chercha

celle-ci pour l'interroger ; mais, au grand étonnement de tout le monde, elle avait disparu. Cette circonstance, qui frappa quelques instans ceux qui étaient le plus en état de réfléchir, perdit bientôt à leurs yeux de son importance. On conclut que cette malheureuse, coupable d'erreurs ou d'imprudence, avait senti trop tard les justes reproches qu'elle méritait, et qu'elle avait voulu s'y soustraire.

Je tire encore le rideau sur des détails qui déchireraient votre cœur sensible, et dont, plus de dix-huit années n'ont pu effacer du mien la vive impression : vous saurez seulement que nous craignîmes longtemps pour les jours de votre père. Le ménage d'Ostange s'établit auprès de lui ; je ne le quittai moi-même, que pour les devoirs indispensables de mon état. Lorsque sa vie cessa d'être en danger, je restai seul chargé des ménagemens de sa convalescence et des distractions qu'exigeaient sa mélancolie. La Baronne accablée de chagrin de la perte de son amie, et frappée

pour elle-même des approches d'une semblable crise, céda aux instances de son mari, qui la conduisit à Paris, pour la distraire et la mettre plus à portée des secours.

Ce fut par eux que le bruit de la situation du Marquis se répandit ; il parvint aux oreilles du Maréchal. Soit qu'il sentit réveiller sa tendresse pour son plus proche parent, soit que l'ambition parla encore, soit tout simplement l'espoir de faire réussir ses anciens projets, pour se débarrasser, peut-être, d'une société qui lui devenait importune; il se détermina à venir lui-même à Armancourt.

Le Marquis fut aussi consterné que surpris à sa vue ; mais il eut bientôt lieu de se rassurer. Le Maréchal, avec de l'esprit et un grand usage du monde, se conduisit de manière à inspirer à son neveu plus de confiance que de crainte ; il entra dans ses peines ; et après avoir paru quelque temps ne vouloir que les partager, il en vint au chapitre des consolations ; il parla de nouveaux

engagemens : et par un sophisme capable d'éblouir la raison d'un père, il mit en avant, mon cher Alphonse, les soins qu'exigeait votre enfance ; et ce motif illusoire, après avoir disposé votre père à l'attention, finit par le persuader. Il pressentait pourtant où son oncle allait en venir. L'idée de renouer avec une femme offensée ne lui offrait pas les dédommagemens dont il avait besoin ; cette crainte le faisait hésiter à se rendre aux argumens du Maréchal : mais celui-ci le pénétra ; et avec une adresse dont le bon Marquis seul pouvait être la dupe, il témoigna beaucoup de regret de n'oser plus proposer à Mademoiselle de Blainville l'alliance d'un homme de qui elle avait reçu un si sanglant affront ; des regrets, il passa à l'éloge de la demoiselle, s'étendit beaucoup sur la modération qu'elle avait fait paraître dans une circonstance aussi délicate, s'attendrit sur ce que sa santé en avait souffert, et finit par persuader au Marquis qu'un attachement désintéressé

avait pu, seul, prévaloir sur son ressentiment.

Que vous dirai-je enfin, mon ami! votre grand oncle, adroit courtisan, ne devait pas échouer auprès d'un novice, il parvint à tout ce qu'il voulut. Les Dames de Blainville furent invitées à venir au château. le Marquis n'étant pas en état d'aller leur faire sa cour. Vous pensez bien que l'intérêt fit taire l'orgueil; elles ne se firent pas attendre long-temps; on en mit peu à conclure; et je bénis moi-même une union dont j'étais loin de connaître l'horreur et de prévoir les funestes conséquences.

---

## LETTRE IX.

### LE MÊME AU MÊME.

Armancourt, le 24 février 17...

TANT que la nouvelle Marquise d'Armancourt fut sous les yeux du Maréchal et de tous ceux qui par bienséance ou curio-

sité se succèderent pendant quelque temps au château, elle sut parfaitement déguiser le surcroit de vices que son nouvel état devait faire éclore ; je n'y fus pourtant pas absolument trompé ; l'air altier, qui perçait au travers de son apparente douceur, me frappa souvent ; le Marquis, lui-même était loin de retrouver les charmes de son ancienne compagne ; il ne se plaignit pas ; il n'eut rien à me confier, mais ses soupirs fréquens décélaient le besoin de ce qui manquait à son cœur. Pour en remplir le vide, il allait souvent vous voir chez votre nourrice ; la Marquise l'y accompagnait ordinairement : elle y fut même plus d'une fois seule ; procédé qui était fort exhalté par ceux qui cherchaient à la faire valoir.

L'hiver commençait à se faire sentir ; le Maréchal retourna à Paris, avec la Comtesse qui, moins entourée, lui devenait d'une société plus commode. Il annonça en partant qu'il allait s'occuper de l'état de son neveu, dont le repos et la vie obscure, ternissait un nom que lui-même avait illustré.

Le Marquis commençait à être subjugué ; il remercia son oncle, et ne témoigna ni désir ni répugnance pour une destination quelconque.

A peine ces hôtes brillans furent partis, que le ménage devint triste et languissant. La Marquise abhorrait la campagne, ou plutôt la sollitude : à l'ennui succéda l'humeur ; et le Marquis ne parvint à force de complaisance qu'à se forger les chaînes d'un esclavage dont il n'est plus sorti.

J'allais plus rarement au château ; tout y était changé pour moi ; je n'étais agréable et utile à personne : l'hiver se passa ainsi ; et je n'eus rien à perdre, lorsque j'appris que le Marquis d'Armancourt venait d'obtenir le commandement de la ville de Clermont, et qu'il allait y faire la résidence.

Il faut observer que feu le comte de Blainville avait occupé cette place, qu'il y était mort, et que sa veuve et sa fille avaient eu l'humiliation de se voir sans fortune et sans amis, au milieu d'un monde qu'elles avaient écrasé de leur morgue insolente ; il est à

présumer que la Comtesse avait recherché ce poste de préférence, pour avoir un triomphe aux yeux de ses ennemis. Quoiqu'il en soit, le château d'Armancourt fut abandonné, et vous fûtes, mon enfant, laissé dans un hameau, à quelque distance du village.

Peu de temps après mademoiselle Renaud qui (vous le savez) avait servi votre malheureuse mère, et qu'on avait laissé femme de charge au château, vint me trouver, et, d'un air extrêmement ému, me demanda si je me rappellais la garde qui s'était enfuie à la mort de sa maîtresse? je lui répondis que je m'en souvenais très-bien.

« Monsieur, me dit-elle, elle laissa par» mis mes ouvrages, un peloton de fil, » que je n'ai pu lui rendre (puisque son » nom n'a point aidé à la découvrir) j'en » ai fait usage; et je viens de m'appercevoir » que ce fil était devidé sur le papier que je » vous apporte ».

Je pris ce papier; c'était un billet : j'y reconnus avec surprise l'écriture de la

Marquise d'Armancourt, en voici la copie.

« Je suis bien fâchée, ma chère Gérard, » de ne m'être pas trouvée à l'hôtel lorsque » vous y êtes venue. Nos gens m'ont dit, » que vous veniez prendre mes ordres pour » un voyage que vous alliez faire ; je pense » que c'est celui de Nogent, et je me réjouis » de ce que la Dame dont vous m'avez » parlé a consenti à vous emmener ; elle » sera relevée de couche précisément à l'é- » poque de la délivrance de madame d'Ar- » mancourt ; et vous pourrez tout naturel- » lement, avec des recommandations vous » présenter à ce château. Souvenez-vous » que je ne dois pas y être nommée ; que » vous-même devez changer de nom pour » qu'on n'y soupçonne jamais notre con- » naissance. J'ai été charmée de vous in- » diquer cette bonne aubaine ; mais il me » serait dur de paraître avoir obligé une » femme que je méprise et que je hais. Vous » savez ce que je dois à ses artifices. On » assure qu'elle n'en jouira pas long-temps.

» Livrée de bonne heure à toutes les pas-
» sions, elle a détruit sa santé. Si elle
» existe encore, ce ne peut-être que pour
» son malheur et pour celui des autres;
» car je sais de bonne part que son mari
» qui lui paraît attaché, par crainte et par
» faiblesse, est revenu de son illusion, et
» gémit en secret de m'avoir perdue. Ah!
» s'il me revenait un jour, j'oublierais tous
» mes maux! mais quelque changement
» heureux qui arrive à mon sort, soyez
» sûre, ma chère Gérard, que vous serez
» la première à vous en ressentir; je me
» porte assez bien, il ne me reste de ma
» maladie, qu'un peu de faiblesse. Je serais
» charmée de vous voir; mais je vous écris
» dans la crainte de vous manquer encore.
» Bonjour, ma chère; brûlez ce billet, et
» soyez fort prudente ».

Cet écrit me tomba des mains; quel trait affreux de lumière venait m'éclairer! ma consternation en fut un pour la femme de charge qui doutait encore; ses larmes coulèrent avec les miennes; il nous semblait

voir l'innocente victime au milieu des assassins. Si le monstre n'a pas commandé le meurtre ; s'il n'a pas armé son agent de poignards ou de poisons, le venin de ses propos en a corrompu l'âme mercénaire ; et sans doute, une négligence tout aussi criminelle, ( quand elle n'aurait pas été secondée de moyens violens ) a donné le coup mortel.

Rempli des idées sinistres dans lesquelles m'avait plongé cet écrit, je crus que vous étiez menacé aussi ; je courus chez votre nourrice, et je m'apperçus que vous étiez extrêmement négligé : faible, maigre, mal-propre, tout indiquait un abandon réfléchi ; je fus confirmé dans mes craintes par la réponse de cette femme aux reproches que je lui fis.

« Monsieur, me dit-elle, non-seulement » je ne soignerais pas mieux le mien, mais » s'il était à madame la Marquise, il n'en » serait pas autrement ; et pourtant quelle » différence pour les profits ! l'enfant d'un » premier mariage est le tourment de sa

» maison, sans faire le bien de personne ».

Je n'en entendis pas davantage, je fus chercher mademoiselle Renaud, et usant des droits que m'avait laissés votre père, nous vous retirâmes des mains de cette autre malheureuse, dont on avait encore excité la cupidité pour un nouveau crime, et vous fûtes, mon enfant, sevré dans le château.

*P. S.* Rien de nouveau encore, le retour de la belle saison amenant ici des visites, je n'ai pu voir vos parens en particulier : votre frère a paru un instant; il possède déjà tous les ridicules qu'on lui souhaite, sans manquer cependant de ce qui pourrait en faire un joli garçon : peut-être en bonnes mains, eut-il valu quelque chose.

## LETTRE X.

### LE MÊME AU MÊME.

Armancourt, le 26 février 17...

COMBIEN j'eus à me féliciter, cher enfant, du parti que j'avais pris, de vous soustraire au criminel espoir de votre implacable ennemie ! Les tendres soins de la bonne Renaud vous procurèrent bien vite une santé florissante.

Vous commenciez à bégayer quelques mots, lorsque la Baronne d'Ostange revint dans sa terre. Cette Dame, affligée de la perte récente de son premier né, et de l'absence de son mari, retenu par son service, mit au nombre de ses plus chères distractions les promenades dont vous étiez le but. Bientôt vous trouvant assez fort pour lui faire une occupation agréable et journalière, elle me demanda de vous

prendre chez elle ; c'était multiplier les regards intéressés à votre conservation, je ne vous refusai pas.

Vous passâtes trois ans dans ce nouvel asyle, ne revenant au château d'Armancourt que dans les absences que la Baronne était obligée de faire.

Dans cet intervalle, votre père fit un séjour de quelques momens dans sa terre ; il parut s'attendrir extrêmement à votre vue ; vos traits devaient lui rendre des souvenirs chers et douloureux : mais, par une pusillanimité qui annonçait le joug auquel il était livré, il ne se permit aucune expression qui put nous dévoiler la situation de son âme. Le premier moment passé, il sentit que la tendresse ne pouvait contraster qu'à sa honte, avec l'éloignement dans lequel il vous tenait, il vous rendit vos caresses avec contrainte, et se contenta de nous faire des remercimens et des recommandations vagues sur ce qui vous concernait.

Il avait un fils de sa seconde femme,

c'est ce Frédéric que vous apprites bientôt à connaitre à vos dépends.

Dans cet espace de temps, la Baronne avait mis aussi au monde une fille, à qui elle donna le nom d'Amélie ( qu'avait porté votre mère ). Elle m'entretenait souvent du projet formé avec son amie, d'unir ensemble leurs premiers enfans de différens sexe ; les pères y avaient donné leur sanction ; et dans la courte apparition du Marquis, on arracha à sa timidité la ratification de la sienne.

Cette chère Amélie, nourrie sous les yeux de sa mère, devint bientôt pour elle l'objet de soins plus assidus ; comme les principes de votre éducation ne devaient pas être les mêmes, et que la pétulance de vos jeux exposaient votre faible compagne, la Baronne se reposa entiérement sur moi des soins qu'il vous fallait, et je vous emmenai au presbytère.

Je ne vous entretiendrai pas, mon ami, des six ans que nous y avons passés ensemble ; ils ont été les plus heureux de ma

vie : votre cœur sensible et reconnaissant doit vous rappeler en quoi j'ai fait consister mon bonheur.

Vous eûtes encore une fois la vue de votre père. Plus appelé en apparence dans ce pays par ses affaires d'intérêt que par sa tendresse pour vous, ce rapprochement fut presqu'aussi stérile que l'avait été le premier ; il me recommanda seulement de ne rien négliger pour votre instruction, et il chargea son homme d'affaires de me fournir tout l'argent dont j'aurais besoin.

La promenade à Ostange étant toujours la récompense de votre sagesse et de votre application, vous fites de rapides progrès dans tout ce que je crus devoir vous enseigner ; mais le temps approchait où l'on devait ( sans le détruire ) terminer mon précieux travail.

Le Baron, en revenant de son régiment, avait séjourné à Clermont, pour y voir son ancien ami, auquel un sentiment de pitié l'attachait encore. Il vit avec chagrin qu'il ne jouissait d'aucune considération dans

cette ville, et sur-tout parmi le Militaire; on l'accusait (avec raison) de se laisser conduire, en ce qui concernait les devoirs de sa place, par les caprices de sa femme: celle-ci était odieuse à la société en général; elle l'éloignait par sa hauteur, ou l'attirait par ses bassesses, selon qu'il lui importait de la diviser.

Elle s'était particuliérement liée avec le Major d'un régiment nommé *Malignac*, intrigant de tous les genres; répandu par tout, il préparait l'incendie, et la Marquise soufflait le feu: ce fut par ses conseils qu'elle s'ingéra dans ce qui regardait le commandement de la place, et qu'elle fit perdre à son mari le peu de respect qu'une subordination bien établie accordait encore au mérite passif.

Tandis qu'à Ostange nous déplorions ce triste état de choses, les conséquences allaient croissant; et l'effet en fut tel, que les plaintes les plus graves furent portées de tous côtés au ministère; le chef du département de la guerre, par égard pour

le Maréchal d'Armancourt, l'en prévint, et lui montra la nécessité où il serait de prendre un parti éclatant, s'il ne disposait son neveu à se faire justice lui-même.

Le Maréchal, sensible au procédé du Ministre, et furieux contre le Marquis, écrivit à ce dernier de donner en toute hâte sa démission, et d'aller ensévelir sa honte dans les bois dont il n'aurait jamais dû sortir.

La Marquise ne fut pas épargnée dans l'amertume de ses reproches : elle avait perdu depuis peu celle qui aurait pu défendre sa cause. Se voyant sans appui, et démasquée au point de ne pouvoir plus en imposer, elle prit, en enrageant, le parti de se retirer dans ses terres, et de satisfaire (en vexant ses voisins et ses vassaux) au besoin d'exercer ses dangereux talens.

Avant de vous entretenir des suites de ce retour fatal, il faut que je termine cette lettre par un malheureux événement, qui dérangerait le fil de ma narration, si je la plaçais en son lieu.

Peu de temps après l'arrivée de vos parens au château, la Baronne d'Ostange, qui ne trouvait aucun charme dans la nécessité où le voisinage les mettait de se voir, qui d'ailleurs était haïe de la Marquise, comme cause indirecte du mariage de votre mère, quitta la campagne avant la saison : à peine fut-elle arrivée à Paris, qu'une fièvre maligne se déclara, et l'enleva en peu de jours.

Le Baron au désespoir, ne revit pas de long-temps les lieux qu'elle avait habités : ne trouvant pas dans son métier l'occasion de terminer glorieusement une vie qui lui était à charge, il prit le parti de chercher des distractions utiles ; les voyages qu'il avait fait dans sa jeunesse, lui facilitèrent le moyen d'obtenir une commission secrette pour une Cour du Nord ; et il quitta la France laissant Amélie dans un Couvent, recommandée aux parens de sa femme.

Quelle perte pour vous, mon tendre ami ! que n'aviez-vous point à attendre de cette seconde mère ! mais, tels étaient les

desseins de la providence ; respectez ses décrets, et tâchez d'acquérir en courage ce qui peut vous manquer en secours : ceux que je puis vous offrir sont bien faibles ! ma plus grande faculté est de sentir vos peines ; puissai-je en porter tout le poids !

## LETTRE XI.

### LE MÊME AU MÊME.

Armancourt, le 28 février 17...

Aussi-tot que je fus instruit de l'arrivée de votre père, mon premier soin, cher ami, fut de vous mener au château. Le Marquis vous accueillit avec une froideur que ses yeux seuls démentaient. La Marquise, se crut tenue à plus de démonstrations ; elle fut au-devant de vous ; elle vous embrassa, vous savez tout cela ; mais vous ne vites point l'air méprisant qui suivit cet accueil ; et comme il fut imité par votre frère, après qu'il se fut dégagé de vos bras.

Votre habit bourgeois, vos souliers de campagnards, vos cheveux en désordre, choquaient extrêmement le bon goût ; et pour dissimuler en ma présence l'envie que vous inspiriez dépouillé du costume, on vous prodigua l'épithète de *charmant villageois.* J'avais prévu, et je compris mieux que jamais, qu'il faudrait dissimuler à mon tour : j'entrepris dès-lors le rôle pénible que je n'ai cessé de jouer jusqu'à présent, si quelque chose peut m'en consoler, c'est le succès. J'ai gagné jusqu'à un certain point la confiance de la Marquise; je lui suis devenu nécessaire. Quand je la sers mal, ou que je fais échouer ses perfides desseins, elle en accuse ma mal-adresse, ma simplicité, et ne voit en moi qu'un bon homme, un vil complaisant; les torts qu'elle attribue à mon ignorance ne me rendent pas, à la vérité, un agent très-sûr, mais elle me croit au moins confident discret. La solitude, et la nullité d'un mari (dont toutes les facultés se réduisent à bien penser) lui donnent le besoin d'épanchement; et il lui est doux

de me croire, et de me voir, en quelque sorte à sa disposition.

Je commençai par exhalter le maintien et les graces de Fréderic ; j'en fis à demi-voix des comparaisons avec vous, qui me réussirent; le précepteur qui les entendit, m'en voulut du bien, et se mit en devoir d'exciter entre nos élèves un assaut d'érudition et de talens ; je vous engageai à vous y prêter; mais, mon pauvre Alphonse, quoique plus âgé de deux ans, vous futes vaincu ! vous n'aviez aucune connaissance des armes de vos adversaires, et je vous livrai à vos propres forces. Quelques mots d'anglais, écorchés par votre frère, vous étourdirent d'abord; et le rire qu'occasionna votre riposte latine acheva de vous déconcerter.

Je m'apperçus pourtant, avec plaisir, que si vous étiez intimidé vous n'étiez pas humilié; et la longue tirade de l'Énéide travestie, par laquelle Fréderic termina le chapitre des poésies, dont on ornait sa mémoire, vous fit à votre tour sourire malicieusement.

« C'est ainsi, disait l'instituteur, que des » enfans doivent connaître leur Virgile; je » voudrais qu'on eût habillé de la sorte » tout ce qu'il y a d'utile à leur apprendre.

» Et la Morale aussi? dites-vous du ton de l'ingénuité ». Sans doute, reprit le facétieux pédagogue, surpris de la question; mais nous l'avons: et sans parler de Lafontaine, de Moliere, de Cervantes, trop au-dessus de leur portée, on en trouve un cours complet dans la Bibliothèque Bleue.

Ce mot *Morale*, pris de votre bouche dans l'acception la plus pédantesque, vous fit regarder en pitié; mais, par égard pour celui qui vous avait si mal endoctriné, on ne poussa pas plus loin la critique de vos connaissances; on se donna encore un moment le triomphe des beaux-arts. Vous ne connaissiez ni une note de musique, ni un pas de menuet: Frédéric, fier de sa supériorité, se rapprocha de vous, vous fit quelques caresses de protection, et vous promit de vous enseigner lui-même. La Marquise, voyant cette bonne intelligence, en

prit occasion de me dire, qu'en effet, il fallait vous réunir; que j'avais eu assez de peine; que dès ce jour vous habiteriez le château et que vous prendriez vos leçons avec votre frère.

Sentant l'impossibilité de vous retenir, je reçus cet arrêt (qui me déchira le cœur) comme un homme fatigué qu'on débarrasse d'un fardeau; mais qu'il s'en fallut de peu que je ne me trahisse, cher enfant! quand je vis vos yeux se remplir de larmes! Combien ce moment me paya de tout ce que j'avais fait! — Vous savez quels furent nos adieux et nos promesses? Vous comprites, en partie, la nécessité où j'étais de déguiser mes sentimens; vous avez vu si je vous ai bien servi dans cette triste époque, où vous deviez être journellement victime d'une marâtre cruelle, d'un pédant ridicule et d'un sot enfant? Je n'ai pu vous sauver grand nombre d'injustices: mais enfin, je parvins à en abréger le cours.

Rappelez-vous ce jour où, contre l'ordinaire, on vous rendit justice après vous

avoir châtié pour une faute de votre frère : le projet était médité ; j'étais absent ; on ne comptait pas sur mon retour. Le ciel, qui veillait sur vous, m'envoya au moment, où, pris à l'amorce d'une réparation éclatante, vous alliez succomber. Le plan avait été de reconnaitre le coupable : et l'on avait dressé pour l'innocent un goûter, dont la friandise seule pouvait être un poison. J'arrivai à l'instant où plus que rassasié, vous étiez inhumainement pressé de manger encore : on s'en faisait un jeu barbare, que tout mon sérieux put à peine terminer.

Comme le vin ou les liqueurs vous portaient déja à la tête, la Marquise ordonna de vous conduire à votre chambre, et de vous y laisser reposer.

Heureusement, vous aviez encore un bon ange dans la classe à laquelle on vous livra : il n'y avait pas une heure que vous étiez sorti, qu'on entendit mademoiselle Renaud appeler tout le monde à votre secours. J'ignore l'effet que produisit cette

alarme sur ceux avec qui je me trouvais : j'étais déja auprès de vous. Vous étiez dans un état affreux ! je commençai par vous faire prendre tout ce qui pouvait me rassurer contre des soupçons funestes : jusques à quel point étaient-ils fondés ?... puissé-je l'ignorer toujours !

Je dois, à cette occasion, rendre justice à votre père ; sa tendresse fit taire toute puérile considération : il allait et venait comme un homme hors de lui. Indigné du calme et des bontés perfides de sa femme, il ne la ménagea pas. Ces reproches inattendus, ceux d'une conscience coupable, peut-être les risques de l'entreprise, ou seulement le regret de l'avoir manquée, firent baisser le ton de la Marquise tant que votre état rappela l'événement.

J'en profitai pour vous mettre à l'abri de la récidive, dont la crainte m'ôtait entiérement le repos.

Un jour que l'Abbé se plaignait de ce que la suspension de vos exercices déran-

geait la méthode qu'il avait eue tant de peine à établir pour mettre ses élèves à l'unisson, je me tournai vers la Marquise, et je lui dis : qu'indépendamment de cet inconvénient, je m'étais apperçu que vous retardiez extrêmement les progrès de votre frère ; que, fait à une éducation plus commune, vous ne pourriez jamais aller du même pas; qu'en forçant l'un et retenant l'autre, on vous nuisait tous deux ; qu'une éducation publique convenait mieux à votre caractère ; qu'on y suivait la marche que je vous avais tracée jusqu'à l'âge de onze ans, et qu'enfin un collége vous était aussi nécessaire, qu'il l'était à Frédéric de se perfectionner sous ses yeux. Votre père, qui avait conservé un fond d'inquiétude et de mécontentement, osa m'appuyer. Je ne sais à quoi il faut attribuer la condescendance de la Marquise ; elle ne prit sur elle que de décider du lieu : et ce fut un des plus éloignés de la maison paternelle : malgré cet inconvénient, content de la victoire que je venais de rem-

porter, je ne tardai pas à être pleinement satisfait, en vous remettant moi-même au Principal du collége de Tournon.

Voilà, cher ami, l'origine de vos premières infortunes : ce qui vous en était connu, n'avait pu être envisagé par vous sous son vrai point de vue. Mademoiselle Renaud, presque aussi intéressée que moi à vous servir, s'est maintenue fidélement dans la réserve que je lui avais prescrite. Il me reste peu de chose à vous dire sur ce qui s'est passé pendant les années de votre absence : ce sera l'objet de ma dernière lettre à ce sujet.

---

## LETTRE XII.

### LE MÊME AU MÊME.

Armancourt, le 12 mars 17...

VOTRE départ, cher ami, apporta pour le moment autant de calme au château que si vous eussiez été d'un caractère à

en troubler la paix. La haine et l'envie, qui excitaient contre vous la mère, l'enfant et le gouverneur, animaient le reste de la maison à votre défense ; et les altercations continuelles entre les maîtres et les valets cessèrent par l'éloignement de celui qui en était l'objet. Ce calme, cependant, ne fut pas de longue durée : bientôt vôtre frère, gâté sans pudeur, fit à lui seul plus de bruit que votre rivalité n'en avait occasionnée ; au-dedans, au-dehors, tout était victime d'une malice, qu'on nommait *aimable vivacité.*

Les habitans du château ne furent pas toujours en solitude : le Vicomte de Malignac fut le premier qui vint y apporter une diversion. A part la Marquise, le reste ne s'en trouva pas mieux : j'évitai autant que je le pus, d'être témoin de cette liaison scandaleuse. Quelques femmes dépravées vinrent aussi de temps à autre se reposer du tracas de leurs intrigues, et peut-être se faire oublier du public indigné.

Il y avait trois ans que vous paraissiez

oublié vous-même, lorsque votre père tomba dangereusement malade : je soupçonnai que le chagrin avait grande part à cet accident ; car à peine crut-il n'avoir plus rien à ménager, qu'il ne soupira qu'après votre présence. La Marquise sentit combien elle lui serait fatale, et la difficulté qu'elle aurait à dicter un testament où vous seriez privé de vos droits. Elle objecta l'éloignement où vous étiez, l'impossibilité de trouver quelqu'un à qui vous confier. ( l'état du malade ne me permettant pas décemment de le quitter pour aller vous chercher moi-même ) Le Marquis parut se rendre à ses raisons : ses désirs changèrent d'objet ; il ne témoigna plus que celui de voir son oncle, de se réconcilier avec lui, et d'obtenir sa bénédiction avant que de mourir.

La Marquise aurait bien voulu s'opposer à cette nouvelle fantaisie, d'autant que dans leur disgrace, le Maréchal avait fait tomber particuliérement sur elle, la véhémence de son courroux ; mais le Marquis

mourant, voulut être obéi : il me fit écrire auprès de son lit, et son valet de chambre fut chargé de porter la lettre à l'instant. Paris n'étant qu'à douze lieues d'Armancourt, la réponse ou la visite ne pouvait tarder. En effet, le Maréchal, touché de la situation d'un neveu auquel il ne pouvait refuser toute espèce d'intérêt, arriva le lendemain.

Sa présence parut ranimer le malade ; l'entrevue fut touchante : la fière Marquise se tint à l'écart, autant que la bienséance et la surveillance à ses intérêts purent le permettre.

Votre père ne se vit pas plutôt fortifié d'un tel appui, qu'il recommença à vous demander avec ardeur. La Marquise voulut encore faire valoir ses objections ; mais le Maréchal lui lançant un coup-d'œil de mépris, ordonna à un de ses gens de confiance, d'aller en toute diligence vous chercher.

Dès ce moment, la Marquise éloigna tout ce qui pouvait donner l'idée de *der-*

*nières dispositions*, et se trouva heureuse de s'en tenir à celle d'un partage dans lequel elle se promettait bien que (en attendant quelque cas plus fortuit) son fils aurait la meilleure part.

Sur ces entrefaites, le Baron d'Ostange, ayant achevé sa mission dans le Nord, vint à Paris en rendre compte au Ministre ; il se disposait ensuite à rendre ses devoirs au Maréchal, lorsqu'il apprit le motif qui le retenait à Armancourt,

L'ancienne amitié du Baron pour le Marquis se réveilla à l'annonce de son danger ; il surmonta le sentiment plus fort qui l'éloignait des lieux faits pour lui rappeler son bonheur et sa perte : pour se fortifier à leur aspect, il prit avec lui sa fille Amélie, et vint en droiture au château d'Armancourt,

Cette visite inattendue, ranima encore votre père, qui était retombé dans des crises fâcheuses.

L'alternative de bien et de mal, se soutint jusqu'à votre arrivée, qui parut pro-

curer au malade un soulagement plus sensible. Il y eut cependant encore un moment de danger : mais il sembla n'avoir lieu que pour faire ressortir votre piété filiale.

Vous n'avez pas oublié cette époque, mon ami ; vous pouvez interpréter aujourd'hui les observations que vous fites alors, et en tirer les conséquences.

Bientôt après votre départ, le château fut une solitude habituelle ; la Marquise y devint l'unique objet où tout se rapportait. Elle avait obtenu du Maréchal ( par son mari ) que Frédéric serait placé dans les Pages du Roi ; ce qui nous délivra du dangereux espiègle et du plat instituteur.

La Marquise, en cette occasion, conduisit son fils à Paris : sous ce prétexte, elle voulut y tâter le terrein dans l'espoir d'y jouer un rôle, mais ce fut en vain ; le Maréchal s'opposa toujours à ce qu'elle fut *présentée* ; et ne trouvant pas à Paris, sans cet avantage, la délicieuse jouissance d'éclabousser personne, elle revint tristement régner sur ses rustiques vassaux.

Quelle tâche je viens de remplir, cher Alphonse ! qu'il m'en aurait coûté de suivre à la trace tant d'iniquités, si l'espoir de concourir à votre bonheur n'avait guidé ma plume et soutenu mon courage ! puissé-je acheter ce bonheur, cher enfant, aux dépends de tout le mien ! mais, n'oubliez pas que mes soins et mes conseils sont bien peu de chose, si vous ne mettez votre principale confiance en celui qui peut seul récompenser le juste et punir le méchant.

*P. S.* La Marquise, a écrit pour vous, à M. le Maréchal ; la réponse est attendue de jour en jour.

## LETTRE XIII.

### ALPHONSE AU PRIEUR.

Tournon, le 8 mars 17...

Il m'a été impossible, mon tendre et respectable ami, de vous écrire, durant la quinzaine qui s'est écoulée à recevoir les feuilles de ma déplorable histoire : je les relisais sans cesse ; j'aurais cru interrompre cette intéressante lecture et en perdre quelque chose, en m'occupant à vous tracer mes sensations : combien elle m'en a fait éprouver ! que de larmes j'ai répandues ! mais, qu'est-ce qui m'a le plus frappé et le plus sensiblement touché dans ces détails incroyables ? c'est, ô mon unique ami ! le zèle qui vous a porté à me soutenir dès le berceau ; les tendres soins que vous avez pris de mon enfance; la constance avec laquelle vous n'avez cessé de me protéger dans toute la période de ma jeu-

nesse malheureuse : ce sacrifice continuel de la dignité de votre caractère, qui vous a fait user de tant de moyens au-dessous d'elle pour déconcerter les manœuvres du vice ; enfin, tout ce que je vous dois, mon tendre ami ! mon véritable père ! et que ne vous dois-je pas ? .... Une vie entière de vertus, peut à peine m'acquitter ; et je ne vous paierais que de votre bien ! — Mais en ai-je que je ne tienne de vous ? ... Oui, gardez toujours cette supériorité de bienfaits ; elle doit être le partage de celui qui n'a point d'égal.

Que j'ai été différemment saisi, en voyant de quoi peut être capable un naturel corrompu ! mais, croyez mon ami, que ses effets horribles, en révoltant mon cœur, n'en ont pas effacé les douces sensations ; ils n'ont pas long-temps souillé mon imagination ; je laisse à la prudence de m'en rappeler le souvenir lorsqu'il sera temps d'user de précaution. Loin de moi toute idée de vengeance ! puissent à jamais de pareils secrets rester ensevelis pour l'hon-

neur de l'humanité et le repos d'un père que j'aime et que je plains.

Quel tableau différent m'offre ici une famille respectable, auprès de laquelle j'ai eu le bonheur d'être admis ! elle est composée de M. et Madame de Verceil, deux époux, modèles parfaits de l'union conjugale ; du Chevalier de St.-Gervais, frère de la Dame, jeune militaire, qui réunit aux qualités d'un héros celles d'un sage, et tous les agrémens qui font le charme de la société ; de quatre enfans, beaux et sages comme des anges, élevés sous leurs yeux, et n'ayant d'autre encouragement et d'autre frein que leur tendresse. Quel ensemble peint mieux la félicité sur la terre ! et n'est-ce pas dans un pareil cadre, mon bon ami, que votre Alphonse, au sortir de vos mains, aurait mérité d'être placé ? ... Mais, ne craignez pas que je murmure contre les desseins de la providence. Si elle me destine à des épreuves, elle me soutiendra : ne me montre-t-elle pas toujours une protection particulière, en me

conservant en vous le plus précieux de tous les guides ? A défaut de votre présence, elle permet encore que vous soyez secondé. J'ai déjà les plus grandes obligations au Chevalier de St.-Gervais : je ne vais nulle part sans lui ; il étend et redresse mes idées sur la connaissance d'un terrein semé d'écueils. Que ce début par lequel j'anticipe sur la carrière où je vais entrer, dissipe une partie des inquiétudes de votre tendresse ; et que l'assurance de toute la mienne y fasse encore une diversion.

*P. S.* J'ai remis le paquet au Père Bonnal ; tout ce qu'il contient de consolant et d'utile restera gravé dans ma mémoire et dans mon cœur.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

# ALPHONSE D'ARMANCOURT,

## OU

# LA BELLE-MÈRE.

## SECONDE PARTIE.

# ALPHONSE D'ARMANCOURT, OU LA BELLE-MÈRE.

## LETTRE XIV.

### LA MARQUISE D'ARMANCOURT AU MARÉCHAL D'ARMANCOURT.

Au château d'Armancourt, le premier mars 17...

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

J'AI l'honneur de recommander à vos bontés le fils aîné de M. d'Armancourt. Il désire d'entrer au service de sa Majesté, et il me charge, ainsi que son père, de le mettre sous votre protection.

Je prendrai la liberté de vous faire observer, M. le Maréchal, que ce jeune homme, à peine sorti de l'enfance, malgré ce qu'il promettait et qu'on devrait attendre de son âge, serait exposé à de grands inconvéniens dans une garnison paisible; je crois que le champ de Mars, où les loisirs sont rares et la discipline dans toute sa vigueur, conviendrait mieux au développement d'un caractère indécis; et que la Corse, dans ce moment, lui fournissant ces avantages, il serait instant de l'y envoyer. Nous avons, au surplus, dans le régiment de B. un ami, qui lui servirait de Mentor, si vous consentez à l'y placer: néanmoins, nous soumettons notre choix, M. le Maréchal, à ce qui vous paraîtra le plus convenable à la gloire de votre nom. J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

BLAINVILLE, Marquise d'Armancourt.

## LETTRE XV.

### LE MARÉCHAL A LA MARQUISE.

Paris, le 8 mars 17...

Je suis fort étonné, Madame, que vous vous adressiez à moi, pour placer le fils aîné de mon neveu, lorsque le cadet n'a pas eu besoin de ma recommandation. Il est vrai que je n'aurais pas employé comme vos amis le crédit qu'ils n'ont eu qu'à l'appui de mon nom. C'était bien à Paris qu'un enfant gâté devait achever son éducation! Je ne sais si, mécontente avec lui, des justes corrections que je lui ai fait avoir aux Pages, vous êtes d'accord pour qu'il manque à ce qu'il me doit; mais, depuis qu'il fatigue le pavé de cette ville, il ne m'a pas fait l'honneur de se présenter chez moi. Au reste, je voudrais ne plus entendre parler de lui mais les malheureux rapports qui existent entre nous, me font

parvenir journellement quelques traits de son inconduite : je vous avertis, Madame, qu'il me reste le pouvoir d'y mettre ordre, si vous n'avisez aux moyens.

Quant à son frère, puisque vous me l'adressez, je conclus que vous n'avez pas pour lui des vues fort ambitieuses : mais vous pourriez, Madame, vous tromper dans vos calculs ; c'est à lui à relever l'honneur de la famille, et je lui en fournirai les moyens, quelque inepte que vous le jugiez. Je me rends, cependant, pour le moment, à la proposition que vous me faites : c'est sur le théâtre de la gloire qu'il doit débuter. Je joins ici le brévet d'une lieutenance pour le régiment que vous m'indiquez ; autant vaut celui-là qu'un autre : s'il sait obéir, je le mettrai en état de commander. Je suis d'autant plus intéressé à le soutenir, que son père, en vous l'abandonnant, me prouve, à sa honte, que le sentiment de la nature n'a pas en son cœur plus d'énergie que tous les autres ; et c'est en gémissant de cette

triste vérité que j'ai l'honneur d'être, Madame, etc.

LE MARÉCHAL d'Armancourt.

---

## LETTRE XVI.

### Mlle. RENAUD AU PRIEUR.

Le 10 mars 17...

LISEZ, je vous prie, la présente ci-jointe que je vous envoie ; mais, lisez auparavant comme elle est tombée dans mes mains : il me fut impossible, hier, de vous la remettre ; je n'en ai pas dormi de la nuit. Ne trouvant pas le moment d'aller au Prieuré, je vous envoie George qui n'a point de malice : plût à Dieu que d'autres lui ressemblassent.

Voilà donc, M. le Prieur, qu'hier matin, la femme de chambre étant occupée, elle me chargea de porter le déjeûner à sa maîtresse. Madame était à son bureau ;

elle me fit poser le service sur la tablette, et me dit d'attendre pour le remporter : elle avait devant elle une lettre commencée. Pendant qu'elle prenait son café, elle entendit plusieurs voix dans l'antichambre ; c'était monsieur le Baron et madame de Cerney sa belle-sœur. Vous savez que Madame ne les aime pas, parce qu'ils sont bons et honnêtes. Leur approche lui fit apparemment sentir qu'elle s'occupait à mal ; la main lui trembla, et la tasse fut renversée sur le papier. N'ayant pas le temps de réparer ce désordre, elle se lève, prend la feuille, la jette au beau milieu du feu, et court à la porte, qui s'ouvrait, pour recevoir les arrivans.

J'avais suivi la lettre des yeux, je m'apperçus que l'humidité l'empêchait de brûler. Le ciel sûrement s'en mêlait, et m'inspira de m'en saisir; elle fut bien vite dans ma poche. Ah ! M. le Prieur ! c'est, comme le billet à la garde, un complot d'enfer. Oui, le ciel m'a poussée: aurais-je fait une pareille chose, s'il ne m'eût

clairement choisie pour déconcerter le démon ! — C'est à vous, à présent, à prévenir le malheur, empêchez notre cher enfant de courir à sa perte. Je ne vous en dis pas davantage, vous saurez mieux que moi ce qu'il faudra faire. Que Dieu vous soit en aide, M. le Prieur! et qu'il rende le repos à votre, etc.

---

## LETTRE XVII.

### LA MARQUISE AU VICOMTE DE MALIGNAC.

*(Incluse dans la précédente.)*

Au château d'Armancourt, le 9 mars 17...

VOICI le moment, cher Vicomte, de me donner la plus solide preuve de votre attachement : vous devrez y être porté d'autant plus volontiers que c'est peut-être l'unique occasion de réparer l'injustice de la fortune à votre égard.

Je vous livre l'héritier de la maison d'Armancourt, digne rejetton (par sa mère) des suppots de la chicane. Il annonce des prétentions à l'héroïsme : l'ambitieux Maréchal croit l'aider à y parvenir, et à ma sollicitation, le place dans le régiment de B. Je n'ai eu garde de lui rappeler, ou de lui apprendre que vous en étiez le colonel ; car il ne nous aime pas mieux l'un que l'autre, depuis que les sots et les prudes de Clermont nous ont associés dans leurs griefs : il peut le savoir à présent ; mais l'affaire est faite.

Vous devez sentir, Vicomte, comment on mène à la gloire un débutant de cette espèce, et combien sera reconnoissant celui qui par ce moyen acquerra des biens plus solides. Sa mère n'attendra pas qu'il en dispose; elle est en état de fournir des à-comptes : ce sont des lauriers qui vous attendent à la fin de la campagne. J'espère que vous courrez peu après les autres ; votre poste me rassure sur les dangers, il est de la prudence d'un chef

de se conserver à ceux qui marchent sous ses ordres.

Votre guerre, contre des bandits, n'exigeant pas des batailles rangées, il vous sera facile de réserver au nouveau Lieutenant les coups de surprise, les embûches, etc. le tout accompagné de faible escorte. pour lui laisser tout *l'honneur du triomphe.*

Cela bien entendu, (et peut-être trop expliqué) je vous dirai que mon Frédéric débute merveilleusement : il fait déjà parler de lui dans le monde; et quoiqu'on lui prodigue un peu tôt les épithètes *d'étourdi* et de *libertin*, c'est toujours en y ajoutant celles de *charmant* et d'*aimable*. Cette réputation déplaît au Maréchal, qui n'ayant joui qu'en quittant le harnois, s'est trouvé sage par impuissance : ce terrible homme menace déja. Il ne peut être appaisé qu'en voyant l'objet de son coup-d'œil sévère devenu seul héritier de son nom et de la fortune du Baron d'Ostange, dont je vais ménager l'alliance.

Le château est-il en l'air? les fondemens ne se creusent-ils pas d'eux-mêmes? Dans mon impatience, je ne crains que les retards. M. d'Armancourt qui n'a jamais de volonté que pour montrer une faiblesse, veut embrasser son fils avant qu'il parte. Si je ne peux empêcher cette sottise, je compte sur le Prieur pour l'abréger : il aiguillonnera le jeune imbécille, et sans entrer dans nos vues, nous aidera à nous en débarrasser.

Cette autre espèce ne peut être entièrement dans ma confidence; (quoiqu'il ne soit point aussi dangereux que vous l'avez cru) il n'a le génie ni du bien ni du mal; il fait le premier, par une sorte d'instinct qui dérange souvent mes plans; mais dans une occasion dont je lui certifierais l'importance, le désir qu'il aurait de s'en approprier le succès, me donnerait tout l'ascendant de l'esprit sur la bêtise.

## LETTRE XVIII.

### LE PRIEUR A ALPHONSE.

Armancourt, le 11 mars 17...

Vous recevrez, cher enfant, par ce même courier, un brevet de Lieutenant dans le régiment du Vicomte de Malignac, en Corse. Au nom de votre ami, s'il vous est cher, gardez-vous d'accepter cette place! vous devez y périr sans gloire; j'en ai la certitude la plus authentique. C'est un prodige de noirceur, que vous me dispenserez pour le moment de vous produire; je crains autant le noble courage avec lequel vous pourriez chercher à vous venger, que l'astuce de vos ennemis. Sans connaître les ressorts cachés de leur malice, songez à vous en garantir. Mon ami, fiez-vous en à moi; suivez mon conseil, je vous en conjure! pour vous prouver qu'il n'est point dicté par la faiblesse, et qu'il ne tend pas

à compromettre votre gloire, je suis d'avis, qu'à peu de chose près, vous suiviez votre destination. En renvoyant ce brevet au Maréchal; demandez-lui qu'il vous en obtienne un pour servir dans un autre corps: s'il en est de plus exposés, qu'il le choisisse. Hélas! comme un danger plus affreux me fait embrasser le moindre! mais, c'est ainsi, que je dois vous flatter, pour obtenir de vous une condescendance nécessaire. J'ajouterai, cher enfant, que si vous partez sans cette précaution, non-seulement, vous ne reverrez plus votre meilleur ami, celui qui eut toujours pour vous la tendresse d'un père; mais, avant de périr vous même, vous apprendrez qu'il a succombé à sa douleur.

On aura trompé le Maréchal; il méprisait trop le Colonel, pour vous placer sous sa direction. La réputation de cet homme est faite; osez le lui peindre de ses couleurs. Son odieuse complice s'est méfiée de moi; elle ne m'a pas communiqué sa correspondance avec votre oncle. J'irais trouver ce

vieillard respectable, si le rôle qu'il a cru me voir jouer, ne devait me rendre suspect. — Pourquoi la furie a-t-elle mieux jugé de mon cœur ? Elle m'a rendu justice, et j'en pleure ! — Je ne tiens plus tous les fils de de ses trames ! — Mais, mon enfant, que la candeur conduise votre plume; n'alléguez que les faits connus ; vous êtes trop jeune pour perdre un scélérat puissant, de qui d'ailleurs, nous prévenons l'attentat ; et mes indices ne diffameraient peut-être qu'une femme qui porte votre nom. Le Maréchal est juste : sur le simple exposé de l'opinion publique, il approuvera la délicatesse de vos sentimens ; et la compensation que vous demanderez met votre honneur à couvert.

Cependant, s'il vous reste des craintes, affirmez hardiment que vous avez les preuves les plus fortes de l'indigne sort qui vous attend ; mais que vous ne pouvez et ne devez les produire qu'à l'extrêmité où l'on vous réduirait.

Le Baron est arrivé, il est occupé d'affaires et de réparations. Ce tracas fini, il

ira chercher mademoiselle Amélie : est-il besoin de vous la rappeler, cher Alphonse? Pleurera-t-elle la mort de celui qui n'aura rien fait pour illustrer sa vie. Son père apprit hier votre destination, il me dit en particulier, que vous seriez son gendre au retour de la campagne ; qu'il lui tardait d'acquérir le droit de vous pousser dans une carrière où il prévoyait que vous seriez oublié. La prudence m'empêcha de lui confier ma découverte; sa vivacité extrême, excitée par une constance inimitié, le porterait à quelque éclat qui ne vous servirait pas comme vous devez l'être. C'est à votre courage seul, mon ami, à braver le sort qui vous persécute. Priez le ciel : il n'abandonne pas ceux qui mettent en lui leur confiance. Ah ! comme je vais l'implorer.

## LETTRE XIX.

### LA MARQUISE A ALPHONSE.

Armancourt, le 11 mars 17...

VOILA, Monsieur, un brevet de Lieutenant que le Maréchal, votre oncle, me charge de vous faire passer, il l'a obtenu à ma sollicitation, et je pardonne les persécutions et le murmures d'un ignorant qui croit que les postes restent vacans pour l'attendre. Sachez pourtant, jeune homme, qu'en temps de paix, tous les corps sont complets, qu'on aspire long-tems pour entrer dans la carrière que vous avez choisie, qu'il n'est pas question de préférence pour tel ou tel régiment, et qu'il ne fallait pas moins que la guerre de Corse pour qu'un héros vous fit place. Puisque vous brûlez du désir de vous signaler, allez promptement mériter la reconnaissance ou les regrets de votre patrie. Votre père, ainsi

que moi, approuve ce beau zèle; et pour guider votre inexpérience, M. de Malignac, votre colonel et notre ami, doit recevoir de nous les plus pressantes recommandations; si vous méritez les bontés de ce chef, vous devez tout attendre des nôtres. Songez qu'un jour de retard est autant de perdu pour l'honneur. Rendez-vous sur-le-champ à Toulon, où vous devez vous embarquer, n'y séjournez que le temps nécessaire à vous procurer l'équipage le plus simple; je joins ici la lettre de change qui doit vous acquiter, et vous recevrez du vicomte de Malignac ce qu'exigeront vos besoins ultérieurs.

D'après les nouvelles que nous recevrons de vous, vous pourrez présumer les sentimens avec lesquels vous serez accueilli à votre retour.

BLAINVILLE, Marquise d'Armancourt.

## BILLET

### DU MARQUIS D'ARMANCOURT.

*(Inclus dans la précédente.)*

Recevez, mon cher fils, ma bénédiction paternelle; il m'aurait été bien doux de vous embrasser avant un départ qui me fait sentir combien vous m'êtes cher; mais je suis loin de murmurer contre la rigueur de ma destinée, parce que c'est de la vôtre qu'elle attend tout son lustre. Remplissez donc dignement votre tâche, et rapportez-moi ce cœur sensible qui vous fera trouver votre récompense dans les bras d'un père qui vous aime.

Le Marquis D'ARMANCOURT.

## LETTRE XX.

### ALPHONSE AU PRIEUR.

Tournon, le 17 mars 17...

SOYEZ content, mon tendre ami ; que toutes vos inquiétudes cessent, j'ai suivi exactement vos conseils, et (comme vous l'avez dit) j'ai trouvé à leur appui, dans l'opinion publique, de quoi justifier pleinement ma démarche aux yeux de mon oncle. Le seul nom de Malignac excite ici l'indignation : la nécessité où je me suis vu de prendre des renseignemens sur son compte, m'a fait découvrir une anecdote qui a mis le comble à son infamie, en couvrant de gloire le Chevalier de St.-Gervais. Ils étaient, il y a deux ans, dans la même garnison, ils eurent un démêlé ensemble ; (dont je supprime les détails compliqués) Malignac, après avoir eu tous les torts, finit par une lâcheté qui le cou-

vrit de honte ; il était au moment d'être chassé de son corps, lorsque, par les précautions qu'il avait su prendre, il fut nommé Colonel du régiment de B., lequel, par l'inconduite des officiers et des soldats, est entaché au point de ne pas conserver un homme honnête ; il allait être licencié, quand Malignac, pour se sauver lui-même, a demandé de le conduire au feu.

Je ne tiens pas ces détails de M. de St. Gervais, sa modestie aurait supprimé ceux qui redoublent pour lui mon admiration et mon estime ; je sens déjà bien vivement la perte que je ferai en me séparant d'un tel ami.

Cependant, rien ne modère l'impatience avec laquelle j'attends la réponse de mon oncle ; vous devez juger si en pareille occurence le retard est cruel pour qui puisa dans vos leçons la noble ardeur qui l'enflamme : je suis trop convaincu de la justesse et du fondement de vos objections pour vouloir les éluder, je vois clairement qu'on veut me perdre ; mais j'espère, au

moins qu'on ne parviendra pas à m'avilir.

Que vos alarmes sont touchantes, mon bon Prieur ! moi, j'abrégerais une vie pour laquelle je donnerais la mienne ? — Ah ! ce ne sera jamais de ma volonté que vous aurez de justes sujets d'inquiétudes ! C'est trop pour moi, de vous savoir ceux qui sont inséparables de ma position.

Qu'avez-vous besoin, cher ami, de vous étayer du tendre intérêt que je conserve à la compagne de mon enfance ? — N'est-ce pas vous qui m'apprites à admirer ses vertus naissantes ? qui accoutumâtes mon cœur à bénir le destin qui devait nous unir ? et peut-elle m'inspirer un sentiment qui ne soit inséparable de tous ceux que je vous dois ? — Oui, cher et respectable ami ; dans l'armertume de mes regrets, dans la gloire de mes succès, je la verrai toujours comme faisant partie de vous-même ; certain d'être pesé de tous deux dans a même balance, je n'ai qu'un chemin à suivre, pour être aprécié selon mes désirs. Mais, c'est vous, cher ami, dont l'expé-

rience justifie les lumières et les vertus, qui me tracerez la voie de laquelle je ne veux jamais m'écarter.

Le sentiment de la nature, qui aurait dû, hélas! occuper le premier rang dans mon cœur, ne laisse pas de l'émouvoir encore, et d'ajouter à ceux que tant de bienfaits, de tendresse et de soins, ont rendus plus légitimes : je les dois (ces sentimens) à mon malheureux père ; quelques mots de sa main, dans une indigne lettre de sa femme, m'ont sensiblement touché, et ont effacé de mon cœur l'empreinte des outrages : il me bénit ; il me chérit ; et ne voit pas que dans l'instant même, il me livre à ceux qui ont juré ma perte ! que le ciel ne permette jamais qu'il soit éclairé au dépend de son repos ! je dois ce vœu sincère au bonheur d'avoir conservé sa tendresse au milieu des efforts qu'on a fait pour me la ravir... Mais, ne suis-je pas le fils que vous avez adopté ? Et dois-je m'arrêter aux erreurs de la nature ! — Non, cher ami, c'est par vous que je vis ;

que je pense, que je sens ; c'est vous à qui je rapporterai tout ce que j'aurai d'estimable ; comme ce sera vous aussi qui n'aurez jamais d'égal dans mon cœur.

*P. S.* Je pense que vous ne serez pas fâché d'avoir la copie de ma lettre au Maréchal ; je la joins ici.

---

## LETTRE XXI.

### ALPHONSE AU MARÉCHAL.

( *Copie incluse dans la précédente.* )

Tournon, le 17 mars 17...

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Suspendez, je vous en supplie, votre jugement à la vue du brevet que j'ose prendre la liberté de vous renvoyer. Il n'est point le refus d'un emploi qui m'honore ; moins encore est-il celui des dangers aux-

quels il peut m'exposer ; je désire uniquement d'y faire substituer le nom d'un régiment dont M. de Malignac ne soit pas le Colonel. Si je n'avais pas l'honneur d'être votre neveu, j'aurais peut être, moins de délicatesse ; mais ( de l'aveu de tous les militaires qui sont dans cette ville ) le régiment de B. n'est rien moins qu'irréprochable ; sa composition actuelle en fait foi ; et s'il y avait eu quelque gloire à le commander, on ne l'aurait pas donné à M. de Malignac.

Depuis le temps, mon cher oncle, que vous vous reposez sous le faix de vos lauriers, vous avez pu ( ou voulu ) ignorer qu'on ne suivait pas généralement votre exemple : mais, moi, dont l'ambition sera toujours de vous prendre pour modèle ; qui aurai bientôt l'avantage d'être placé par vous dans une carrière que vous avez illustrée, je crois de mon premier devoir de vous apprendre qu'il est dans cette même route des sentiers fermés à l'honneur. Un soldat de mon âge n'est pas fait pour l'y

rétablir. — Confondu dans la multitude et destiné à l'obéissance, mes premières armes ne peuvent briller que de l'éclat de mon chef, et le Vicomte de Malignac ne me rendra jamais fier de le suivre. Madame d'Armancourt peut avoir égaré votre choix; je pourrais prouver jusqu'à quel point une haine fatale..... Mais votre délicatesse, mon cher oncle approuvera ma réserve. Je me permettrai seulement de vous faire observer qu'une mère ne m'eût pas choisi ce mentor : dans le malheur trop bien senti de n'avoir plus la mienne, soyez, je vous en conjure, mon unique protecteur. Vous n'aurez point à rougir de vos bienfaits; ils seront gravés dans mon cœur, comme les sentimens du profond respect avec lequel je suis, etc.

Monsieur le MARÉCHAL A. D.

*P. S.* Vous sentez mon cher oncle, que la grâce ne peut souffrir de délais; tâchez je vous en prie, de me l'expédier. Je ne me

consolerai jamais d'avoir manqué une occasion de marcher sur vos traces.

## LETTRE XXII.

### ALPHONSE A LA MARQUISE.

Tournon, le 17 mars 17...

Recevez, Madame, tous les remercimens que je vous dois : j'espère être bientôt en état de m'acquitter plus dignement ; et puisque vous daignez approuver mon zèle, les effets parleront de ma reconnaissance ; c'est ce dont je viens également d'assurer mon oncle le Maréchal, notre protecteur à tous, et celui à qui je dois compte de celles de mes démarches qui pourraient ne pas cadrer à des *vues particulières*. C'est à Tournon, Madame, que je fais mes préparatifs, et que je recevrai de nouveaux ordres, s'il en est à me donner ; on y est fourni comme à Toulon, ( pour les objets qui me sont nécessaires ) et dans cette pré-

férence, il ne peut y avoir de temps mal employé.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens d'attachement et de respect qui vous sont dus, Madame, votre, etc.

ALPHONSE d'Armancourt.

---

AU MARQUIS D'ARMANCOURT.

C'est à genoux, mon très-cher Père, que le plus tendre et le plus respectueux des fils, reçoit votre bénédiction. La confiance que vous daignez mettre à mes entreprises, la part que vous voulez prendre à mes succès, sont les puissans motifs qui me feront vaincre tous les obstacles; et si j'étais assez heureux pour apporter des lauriers à vos pieds, je ne veux d'autres récompenses que d'être serré dans vos bras.

## LETTRE XXIII.

### M. DUVAL A LA MARQUISE.

Paris, le 22 mars 17...

MADAME LA MARQUISE,

MONSIEUR le Maréchal, en partant pour la terre de Chandor, en Flandre, m'a chargé de vous faire passer les dépêches qui pourraient lui venir de Tournon : afin que s'il s'y trouvait quelque chose de relatif au département de la guerre, de la part de M. Alphonse d'Armancourt, vous voulussiez bien à son défaut mettre tout en règle pour expédier plutôt. D'après les ordres que j'ai reçus, vous trouverez ci-joint le paquet qui vient d'arriver ; quand à ce qui doit lui parvenir directement, son adresse est : au château de M. le Maréchal de Chandor, par Lille en Flandre. » Il

doit y rester jusqu'à la saison des eaux de Spa.

Je suis avec un profond respect, Madame la Marquise, etc.

DUVAL, chargé des affaires de M. le Maréchal d'Armancourt.

---

## LETTRE XXIV.

### LA MARQUISE AU MARÉCHAL.

Armancourt, le 23 mars 17...

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

TOUJOURS chargée de commissions qui vous sont désagréables, je suis au moins dispensée de tous commentaires, quant à celle-ci. Le brevet qui en est l'objet parlera lui-même; je voudrais qu'il me fût possible d'en interpréter favorablement le renvoi. Autorisée par vous, M. le Maréchal, à

faire l'usage convenable de la réponse d'Alphonse d'Armancourt à la grâce qui lui a été accordée, je crois de son intérêt et de mon devoir de vous en épargner la communication. Elle porte en substance ( je le dis avec peine ) qu'il ne peut accepter le poste dont on veut l'honorer, et qu'il en demande un autre. Concluez et agissez, M. le Maréchal, selon votre bon plaisir; mais ne m'accusez en aucune manière de la façon de penser du jeune homme : j'ai heureusement senti de bonne heure que je ne devais pas me charger de la responsabilité de son éducation.

Daignez, M. le Maréchal, comparer ensemble les deux frères ; ils sont également vos petits neveux : si le cadet a des défauts, ce sont uniquement ceux de son âge ; jamais l'étourderie ne fut vice de l'âme ; et j'ose espérer que celui-ci vous dédommagera.

M. d'Armancourt, trop accablé de chagrin pour remplir lui-même auprès de vous la tâche qu'il m'a imposée, a l'honneur de

vous présenter ses respects. C'est dans les mêmes sentimens que je suis, M. le Maréchal, votre, etc.

BLAINVILLE, Marquise d'Armancourt.

---

## LETTRE XXV.

### ALPHONSE AU PRIEUR.

Tournon, le 29 mars 17...

JE vous préviens, mon cher Prieur, qu'il ne faut plus m'écrire ici; il m'est impossible d'y attendre de vos nouvelles. Depuis ma lettre au Maréchal, les dix jours nécessaires au retour du courier se sont écoulés; j'en ai donné trois aux démarches de mon oncle: il n'est pas de ceux qu'on fait valeter dans les anti-chambres; et pour peu que son silence se prolonge, je le crois de mauvais augure. Si je ne reçois sa réponse après-demain, aussi-tôt que j'aurai vu l'ouverture des paquets je pars. Vous

attendrez pour m'écrire, que je vous ai donné mon adresse. Vous pensez bien, cher ami, que c'est en Corse que je me rends ; j'y servirai en qualité de volontaire jusqu'à ce que ma place y soit convenablement marquée. Je n'ai pas perdu le temps à attendre, il a été employé comme si je m'en fusse tenu à ma première destination ; mon équipage est prêt, le tailleur n'attend qu'un mot pour ajouter à mon habit paremens et revers ; le Chevalier de St. Gervais veut être mon trésorier à la place du Vicomte de Malignac ; il me fera les avances nécessaires.

Je vous avoue, mon ami, que les pieds me brûlent ; je serais certainement plus à mon aise en face d'une batterie de canon ou de cent mille mousquets ; j'ai été nommé pour les affronter, je ne dois délibérer qu'après, et ne calculer le trajet que pour l'abréger s'il est possible ; et je vous réponds bien que les deux jours de pure attente seront répartis sur mes nuits.

Adieu donc, le plus tendre et le plus

aimé des amis ; j'espère que vous ne blâmerez pas ma démarche. J'ai suivi vos conseils en tout ce qui pouvait s'accorder avec l'honneur, vous ne pouvez en exiger davantage.

Priez pour votre enfant ; que le ciel ne permette pas qu'il oublie jamais le moindre de vos préceptes ; puisse-t-il finir ses jours avant qu'il ait à rougir : jusqu'au dernier de ma vie, mon véritable Père, votre souvenir m'accompagnera ; c'est vous annoncer, je pense, tout ce que je veux être.

---

## LETTRE XXVI.

### Melle. RENAUD AU PRIEUR.

Mardi.

VENEZ aujourd'hui sans faute, M. le Prieur, et le plutôt qu'il vous sera possible ; il y a ici des choses extraordinaires ; je n'en sais pas la cause, mais elle me fait trembler.

Ce matin, bientôt après l'arrivée des lettres, Monsieur, d'un air très-accablé, s'est retiré dans sa chambre; il a défendu à son domestique d'y entrer; il n'a voulu ni se mettre à table, ni qu'on lui portât à manger. Madame fait aussi comme si elle était triste; mais on voit que c'est un semblant, car ses gens l'ont vu sourire en lisant une lettre, qui je pense est celle qui cause tout cela. Si elle regardait M. Alphonse, ce ne pourrait être qu'un malheur! Venez donc, M. le Prieur, le prévenir, s'il en est temps. Tâchez de découvrir ce mystère; Monsieur ne vous le cachera pas, si vous pouvez obtenir d'entrer dans sa chambre : toutes les fois que je passe devant sa porte, je l'entends qui se promène. Je ne puis moi-même rester en place. Que n'êtes-vous déjà ici! Partagez, M. le Prieur, les inquiétudes de celle qui se dit votre, etc.

RENAUD.

## LETTRE XXVII.

### LE PRIEUR AU PÈRE BONNAL.

Armancourt, le 28 mars 17...

Mon digne ami, à l'instant où vous recevrez ma lettre, volez, je vous en conjure, chez notre pupille : s'il n'y est pas, faites-le chercher par-tout. Je redoute l'effet que doit produire sur lui une lettre de son oncle. J'ignore par quelle fatalité le Maréchal a accueilli de la sorte les représentations les plus sages; mais, enfin, sa lettre est terrible, elle peut mettre le jeune homme au désespoir : tâchez, mon cher, d'en calmer les premiers mouvemens; qu'il prenne ensuite un parti décidé, en ne consultant que son cœur : vous l'approuverez comme moi : mais, qu'en le prenant, il conserve le sang-froid qui prévient le repentir. J'ai préféré de m'adresser à vous,

mon cher ami, parce que, en pareille circonstance, celui qui parle a plus de droit à l'attention qu'une lettre qui dépend du lecteur. Voici comment j'ai été assez heureux pour vous faire ces recommandations, par le courier porteur de l'arrêt inique.

Vous connaissez par Alphonse les habitans du château. Vous saurez que la femme de charge (son ancienne gouvernante et toujours sa protectrice) m'écrivit hier un billet pour me prier d'aller *prévenir un malheur* que lui faisait pressentir la physionomie de ses maîtres.

Je ne tardai pas d'arriver, troublé d'avance de ce que j'allais apprendre.

Je trouvai la Marquise seule, dans le désœuvrement de quelqu'un qui se repose des fatigues d'un heureux travail : son appartement ouvert, me laissa le temps de voir sur ses traits l'empreinte de la satisfaction de son ame : à ma vue, ils se composèrent, et, d'un air plus sérieux qu'affligé, elle me dit :

« Eh bien ! Prieur, Alphonse est un » jeune homme perdu. »

A ces mots, mes genoux fléchirent ; mon sang se retira jusqu'à mon cœur. Je m'assis pour cacher mon désordre ; et sans pouvoir proférer un mot, mes yeux interrogeaient la Marquise.

« Je ne sais, reprit-elle, ce qu'il a » écrit au Maréchal; mais, voyez la ré- » ponse que j'en reçois. »

Je pris la lettre, je la lus ; toute injuste et cruelle qu'elle me parût, elle me remit cependant de l'appréhension d'un malheur plus grand. Faites-vous la montrer, mon ami : et convenez avec moi que le jeune homme, le cœur plein des vertus qu'on veut lui refuser, acquiert le droit de laver cette injure, en se soustrayant à l'autorité de ses tyrans, et qu'il doit aller sans délai démentir leurs imputations odieuses.

Après avoir lu, je fus assez maitre de moi pour conserver un calme apparent.

« C'est bien fâcheux, dis-je à la Mar- » quise, et M. le Marquis, qu'en dit-il ? »

» Il s'est allé enfermer avec son hu-
» meur. »

» Ne me serait-il pas permis de le voir ? »

» Eh ! mon cher Prieur, que lui diriez-
» vous ? »

» Mais.... que le chagrin doit avoir des bornes ; que l'excès est pardonnable à qui perd un fils unique ; mais qu'un homme sage doit se livrer aux consolations qui lui restent, et réunir ses affections sur celui qui les partageait. »

» Allez donc, Prieur, allez et parvenez
» à lui faire entendre raison. »

Je fus chez le Marquis, sa porte était fermée. Je l'appelai d'une voix suppliante. — Il m'ouvrit, — me prit la main, et poussa un profond soupir. Je l'accompagnai jusqu'à son fauteuil ; je m'assis à ses côtés, tenant toujours sa main avec un serrement affectueux.

Nous fûmes quelques momens en silence ; il le rompit le premier, en disant :

« Il faut en convenir, le malheur a
» épuisé sur moi tous ses traits ! »

» Ne confondriez-vous point la cause » avec ses effets ?

» Ah Prieur! avez-vous lu la lettre du » Maréchal ?

» Oui, elle est pour moi inexplicable ; » j'y vois un malheureux jeune homme » enlacé dans d'horribles filets. Je ne cher- » cherai point avec vous à les démêler ; » soyez seulement discret sur l'assurance » que je vous donne que le cœur de votre » fils est intact, et s'il ose le prouver, (par » quel moyen que ce soit) promettez-moi » d'avoir le courage de lui donner votre » approbation.

» Hélas ! quel droit me reste-t-il ? Une » malheureuse faiblesse me les a tous ôtés ! » — Mais, son tort est évident, il est irré- » parable : si le Maréchal se tait, d'autres » parleront, et le malheureux ne peut plus » revenir sur ses pas.

» Il justifiera sa démarche, je vous en » réponds ; mais si dans votre opinion quel- » qu'un doit perdre, partagez le triomphe » de l'innocent ; mettez-le au-dessus des

» efforts de l'envie, et ne vous affectez pas
» d'une passion devenue impuissante. »

» Que me faites-vous entrevoir, Prieur !
» quel voile allez-vous déchirer ! . . . Ah !
» que je suis coupable ! . . . Je voudrais en
» vain ne pas l'être !... Il faut à ma honte
» que le plus fort s'empare de moi ! »

Ici, ses larmes coulèrent ; je craignis d'abuser de son état ; je n'avais d'ailleurs rien de plus à attendre d'un tel caractère. Je l'exhortai seulement à se confier en moi, et à quitter sa solitude pour reprendre des alimens et des forces. Il me suivit chez la Marquise ; celle-ci, en nous voyant, me jeta un coup-d'œil d'approbation et d'intelligence. Je mis des lieux communs sur le tapis ; et j'eus la satisfaction de voir que j'avais au moins mis du baume dans le cœur d'un malheureux qui s'émeut en pure perte.

Si la communication de tout ceci peut produire le même effet sur notre jeune homme, ne la lui refusez pas. Je vous réitère mes recommandations à son égard, mon

digne camarade; et je suis entièrement à vous et à lui.

DORBANNE, Prieur.

---

## LETTRE XXVIII.

### LA MARQUISE A ALPHONSE.

Armancourt, le 28 mars 17...

JE ne puis me dispenser, Monsieur, de vous envoyer la lettre que je reçois du Maréchal votre oncle; obligée de vous en apprendre le contenu, la tâche m'eût été plus pénible encore: si, pour reconnaître mes soins, c'est de mes *vues particulières* dont vous vous êtes méfié, je vous félicite de les avoir si bien déconcertées. Vous vous êtes rendu justice, en avouant que le poste que j'avais sollicité ne vous convenait pas. Jouissez, Monsieur, du repos si digne de votre grand cœur. Si quelqu'un cherche à le troubler, ce ne sera pas celle

qui n'a plus qu'à éviter soigneusement d'entendre prononcer votre nom.

BLAINVILLE,
Marquise d'Armancourt.

*P. S.* Je laisse à votre malheureux père le soin de vous dire lui-même ses intentions.

---

BILLET DU MARQUIS.

VOTRE oncle les a tracées, mon fils ; quelle que soit la différence de son courroux à mon chagrin, le résultat en est pour vous le même. L'église vous ouvre une carriére où le savoir conduit à un autre genre d'illustration ; avec le temps, on y oublie les fautes que le ciel pardonne : je n'entreprendrai pas de vous les reprocher ; je sais, hélas ! trop bien qu'il est des vertus de caractère qui ne se commandent pas ! je ne démentirai pas le mien en contraignant vos volontés ! il vous reste encore la res-

source de l'expatriation ; mais ce serait la plus cruelle au cœur d'un père qui, malgré tout, sent qu'il vous aime autant qu'il vous plaint.

Le MARQUIS D'ARMANCOURT.

---

## LETTRE XXIX.

### LE MARÉCHAL A LA MARQUISE.

*( Incluse dans la précédente. )*

Chander, le 23 mars 17...

JE ne m'abaisserai pas, Madame, jusqu'à répondre à un lâche ; c'est à vous que j'accuse la réception du brévet dont on avait cru devoir l'honorer, et qu'il a l'indignité de renvoyer avec l'audacieux espoir d'en obtenir un autre : je l'ai fait passer au Ministre, comme une renonciation formelle à tout ; et dans cette humiliante tache, j'espère qu'on m'aura fait rougir pour la dernière fois. Que M. d'Arman-

court signifie lui-même à son indigne fils, que je ne veux plus, en aucune manière, entendre parler de lui. J'exige également de tous ceux qui lui appartiennent, qu'ils me laissent en repos. Les gens qui, en toute occasion, ont une façon de penser et d'agir, si opposée à la mienne, n'ont rien à attendre de moi; et j'ai assez du regret de les avoir mal servi. S'il me reste un conseil à donner, c'est d'enfermer le poltron dans un séminaire, d'où (après le temps d'expiation et d'oubli) on pourra le confiner dans quelque coin, où sa turpitude reste ignorée. Veillez sur son frère, Madame; c'est un avis que je me permets encore, et ce sera le dernier. Si je n'ai vécu si long-temps que pour voir mon nom avili, ce ne sera pas au moins dans les lieux où je le porte. Je suis parfaitement, etc.

LE MARÉCHAL D'ARMANCOURT.

## LETTRE XXX.

### LE PÈRE BONNAL AU PRIEUR.

Tournon, le premier avril 17...

AUSSI-TÔT que votre lettre a été lue, mon cher ami, j'ai couru à la chambre d'Alphonse; il venait de rentrer : je l'ai trouvé occupé à faire son porte-manteau, avec une telle précipitation, d'un air si troublé, d'un visage si défait, que j'ai compris que le coup avait déjà porté. Je l'ai pris dans mes bras :

» Mon ami lui ai-je dit, est-il quelque » malheur qui ne vous trouve au-dessus de » lui ? »

« Laissez-moi, m'a-t-il répondu d'une » voix concentrée, ne m'approchez pas; je » suis déshonoré; — mon sang peut seul » laver la tache qu'on m'imprime, et je » cours le répandre. »

« Je ne vous retiens pas; mais c'est le

» sang des ennemis de la patrie qu'il faut
» aller verser ; c'est le seul moyen de con-
» fondre les vôtres. »

« Savez-vous comme ils me traitent ? »

« Le Prieur m'en instruit. »

» Je n'ai pas le temps de lui écrire ; man-
» dez-lui que ses conseils m'ont perdu. »

» Vous lui faites tort, mon ami ; il ne
» vous en a donné que de sages ; des ma-
» nœuvres cachées en ont détourné l'effet.
» Voyez ce qu'il m'écrit. »

Il a pris votre lettre ; il l'a parcourue d'abord avec rapidité. J'ai vu ensuite qu'il s'arrêtait à votre dialogue avec son père ; sa poitrine m'a paru oppressée, mais ses yeux étaient secs. Un sourire amer a succédé à l'émotion ; il m'a rendu votre lettre, et y joignant celles qu'il avait reçues. »

« Voyez, m'a-t-il dit, ce qu'il a gagné
» sur mon père. »

J'ai vu, en effet, à la suite d'un persiflage cruel de la Marquise, que cet homme faible condamne son fils en gémissant ; et que loin d'ouvrir la voie à sa justification,

il confirme l'arrêt qui doit la fermer. Cependant, j'ai réfléchi (d'après ce que je sais de son caractère, qu'il ne pouvait s'exprimer autrement sous les yeux de son despote ; et qu'on pouvait appercevoir, dans les termes affectueux qu'il osait se permettre, un sous-entendu plus favorable. J'ai voulu le faire observer au jeune homme ; mais il ne m'écoutait plus. Pressé de partir, le cœur trop serré pour me répondre, il me laissait très-inquiet sur son état. J'ai voulu l'attendrir par mes adieux, j'avais besoin de ses larmes ; mais, ce soulagement que la nature prodigue à la jeunesse, lui a été refusé ; je n'ai fait que l'oppresser davantage.

Comme il voulait parler au Chevalier de St.-Gervais, je l'ai accompagné chez Madame de Verceil, et j'ai attendu auprès d'elle qu'il eut terminé avec son ami.

Ils sont restés assez long-temps ensemble ; enfin ils ont paru.

Tandis qu'Alphonse, d'un air toujours plus altéré, balbutiait quelques mots à la

maîtresse de la maison et se laissait caresser des enfans, le Chevalier s'est approché de moi.

« Je sens votre peine, m'a-t-il dit; ce » jeune homme est hors de lui; mais, ras- » surez-vous, je vais l'accompagner jus- » qu'à ce qu'il soit dans un état plus tran- » quille. La voiture ne lui convient pas; il » a besoin du grand air et de la variété des » objets. Je vais chercher des chevaux de » selle, et nous partirons. »

A ces mots, il est sorti. Pendant son absence, Alphonse (sans dire mot) m'a remis une lettre, qu'il venait de vous écrire chez le Chevalier: au retour de celui-ci, nous avons embrassé le cher enfant; toute la maison fondait en larmes. Ému, sans pouvoir s'exprimer, il s'est arraché de nos bras: je l'ai vu partir, un peu rassuré moi-même en lui laissant un si bon guide, et avec l'assurance d'avoir incessamment de leurs nouvelles. Aussi-tôt que j'en recevrai, mon ami, je vous les manderai; j'ai pensé que je ne devais pas les

attendre, et que vous me sauriez gré de vous sauver un jour d'inquiétude.

Bon jour, mon cher Prieur ; le ciel nous a placés pour n'exister que dans les autres. Si notre tâche ne peut être remplie pour le bien de l'humanité, qu'elle le soit pour la gloire du Créateur. J'unis mes vœux et mes prières aux vôtres, pour l'intéressant objet de nos sollicitudes : n'est-ce pas vous rendre directement le tribut de l'amitié ?

BONNAL, Principal.

---

## LETTRE XXXI.

### ALPHONSE AU PRIEUR.

Tournon, le 31 mars 17...

ADIEU, mon cher Prieur ; je vais chercher le terme de ma triste destinée. — Vous n'aurez pas à rougir de mon existence. — Amélie pourra me regretter. — Il m'eût été bien doux de vivre près de vous, avec

elle ; mais vous m'avez appris qu'il est un autre séjour pour les justes ; nous nous y reverrons. Quel sort fatal me persécute.... ! je suis déjà fatigué.. — Le cœur me bat avec violence, et mon corps succombe ; — il y a pourtant bien loin encore ; — on va m'amener un cheval ; — pourvu que j'arrive, le reste sera bientôt fait. — Si vous retrouvez mon père .... je ne sais plus ce que je voulais dire. — Mon ami, vous m'entendez ; n'est-ce pas toujours d'après vous que je pense ? — Hélas ! vous m'avez trop aimé ! — qu'était-ce qu'un assassin auprès de tous les poignards qui me déchirent ! ... Ma tête s'embarrasse ... puissé-je ne conserver que votre souvenir !

## LETTRE (*ostensible*) XXXII.

### LE PÈRE BONNAL AU PRIEUR.

Tournon, le 3 avril 17...

SACHANT, Monsieur, que vous êtes Pasteur de la terre de M. d'Armancourt, je crois devoir vous prévenir que son fils, qui est dans notre collége, est attaqué d'une maladie dont les caractères paraissent très-graves ; il n'est encore qu'au troisième jour de fièvre, mais elle est forte ; le délire et le transport y sont joints ; le médecin soupçonne que cet état n'a sa source que dans les affections de l'âme ; les propos (quoique sans suite) du malade, indiquent un violent chagrin, cause, qui déconcerte toujours les ressources de l'art. Prévenez, je vous prie, Monsieur, les parens du jeune homme, de son état ; je ne voudrais pas me reprocher de le leur avoir laissé ignorer : en attendant qu'ils

emploient des moyens plus efficaces que les nôtres, rassurez-les sur tout ce que cette ville, et particuliérement notre maison, peuvent procurer de secours et de soins. Vous voudrez bien, Monsieur, me faire part des intentions de la famille, à qui je m'engage de faire savoir exactement par vous, des nouvelles du malade.

J'ai l'honneur d'être, etc.

BONNAL, Principal.

---

## LETTRE XXXIII.

### LE PÈRE BONNAL AU PRIEUR.

*(Incluse dans la précédente.)*

Le 3 avril.

J'AI pensé, mon cher ami, que la lettre ostensible que j'ai cru devoir vous écrire, était le meilleur moyen de vous ménager la vérité. Un exposé, fait pour des gens durs

ou d'une faiblesse également dangereuse, doit s'adoucir aux yeux de l'homme sensible qui raisonne ; mais je dois vous arrêter au dégré de probabilité. Tout n'est pas perdu, sans doute, les ressources sont grandes ; et il y en a plus dans la faculté que je n'ai paru le prévoir. Mais je ne suis pas non plus sans inquiétudes : lisez le récit de ce qui les a occasionnées.

Hier matin, après avoir envoyé ma dernière lettre à la poste, le domestique du Chevalier de St. Gervais, arrivant avec les chevaux des voyageurs, m'en apporta une de son maitre. En voici la copie.

« Je vous envoie, mon révérend Père, » le triste journal d'un voyage dont nous » avons déjà vu le terme. »

» A peine, hier, fûmes-nous sortis de » la ville, que d'Armancourt donna de » l'éperon et prit le galop : je l'atteignis, » et je lui fis observer que nous ne devions » pas fatiguer si-tôt nos montures : il ra- » lentit sa marche ; mais je m'apperus qu'il » cherchait à se tenir en avant à quelque

» distance de moi : je compris qu'il n'avait » pas envie de causer, et je me prêtai à sa » fantaisie. »

» Quand nous eûmes fait deux lieues de « la sorte, je me trouvai tout naturelle- » ment à ses côtés ; je vis qu'il chancelait, » que ses yeux se fermaient, et qu'il por- » tait souvent la main sur son front. N'en » obtenant qu'à peine des monosillabes, je » l'exhortai à prendre courage pour gagner » le premier gîte. Nous y arrivâmes au bout » de demi-heure ; il aurait eu de la peine » à monter l'escalier de l'auberge, sans le » secours de mon bras : en entrant dans la » chambre, il s'assit comme quelqu'un de » rendu ; il me parut extrêmement défait, et » le frisson saisissait tous ses membres. Aux » questions de l'hôte, pour le dîner, il ré- » pondit qu'il avait mal à la tête, et qu'il » ne mangerait pas. Je l'engageai à se jeter » sur un lit, jusqu'à ce que nous pussions » nous remettre en marche ; il ne se fit pas » presser, et bientôt il tomba dans une » espèce d'assoupissement, à la fin duquel

» se manifestèrent tous les simptômes d'une » fièvre ardente. A défaut de médecin, » j'envoyai chercher le chirurgien de l'en- » droit ; il ne put prononcer que sur le » besoin urgent de repos, et nous assura » qu'il viendrait le lendemain matin en voir » l'effet. »

» Le malade se laissa mettre au lit ; sa tête » était trop embarrassée pour faire résis- » tance et s'inquiéter de sa situation. »

» J'ai passé la nuit auprès de lui ; il a eu » peu de repos, et dans les intervalles, ses » propos n'étaient qu'un délire. »

» Le chirurgien qui sort d'ici, a trouvé » la fièvre moins forte ; il croit que sur le » midi, il en restera peu, et qu'on pourra » sans danger reconduire le malade chez » vous ; car il faut, pour le moment, re- » noncer à toute autre route. »

» Ce malheureux, dont les idées renais- » sent, demande à se lever pour remonter » à cheval : je lui persuade de se tranquil- » liser jusqu'à ce qu'on l'avertisse que tout » est prêt, et j'envoie mon domestique en

» toute diligence à Tournon, pour en ra-
» mener une voiture. »

» Pendant qu'il prépare nos chevaux, je
» vous préviens, mon révérend Père, d'un
» malheur auquel je voudrais pouvoir seul
» remédier ; mais, puisque je ne peux
» éviter de vous faire partager mes inquié-
» tudes, veuillez préparer tout ce qu'il
» faut pour recevoir notre intéressant ma-
» lade, et sur-tout faites en sorte qu'il
» n'attende pas le médecin. »

» Je suis avec une parfaite considéra-
» tion, etc. »

Affligé, comme vous pouvez le penser, cher ami, je m'occupai des objets que me recommandait le Chevalier. A trois heures, le médecin était avec moi à la porte, lorsque la voiture s'arrêta.

Alphonse était appuyé dans le fond et paraissait assoupi : la cessation du mouvement le réveilla ; il mit la tête à la portière et demanda si l'on avait jeté l'ancre.

» Débarquons vite, ajouta-t-il, et il s'élança avec plus de force que je n'en

aurais attendu. Cette vigueur pourtant ne se soutint pas ; il fallut le porter jusques dans sa chambre et le mettre au lit.

Quand il eut repris l'espèce de repos qu'exigeaient les observations du médecin, celui-ci lui tâta le pouls, jugea, d'après le compte rendu, que la fièvre devait être augmentée, ne put décider encore du caractère de la maladie, fit une ordonnance simple, et promit de revenir le soir.

Alphonse ne m'avait pas reconnu ; mais, voyant qu'on s'empressait autour de lui :

» Ce n'est, nous dit-il, que le mal de » mer, il sera bientôt passé. »

Je vis qu'il se croyait en Corse, et que ses rêveries n'adouciraient pas plus son état que la connaissance qu'il en aurait.

Le médecin, revenu, ne trouva point la fièvre relâchée ; il ordonna la saignée et des calmans pour la nuit, ils n'ont eu que peu d'effets : le malade a dormi quelques instans ; il m'a reconnu à son réveil ; il s'est étonné de me voir auprès de lui ; mais, bientôt après, ses idées se sont brouillées

de nouveau ; il a voulu se lever ; il était pressé de *parler au général*, *le poste devait être attaqué*, *etc.* Nous avons eu beaucoup de peine à le contenir.

Le médecin cependant a trouvé le pouls meilleur ce matin ; il a fait réitérer la saignée pour dégager la tête, où est, dit-il, le siège du mal. Il est aisé de juger par l'époque et par le délire, que le moral seul a causé cette révolution. Aussitôt que le malade pourra m'entendre, je tâcherai d'employer la même cause à son rétablissement ; mais j'aurai besoin de votre aide, mon Prieur, que vos lettres viennent me seconder. Il est temps de finir la mienne, et de prendre un peu de repos ; ce que je ferais mal, je vous en assure, si le Chevalier de St.-Gervais n'était venu me remplacer.

Adieu, cher ami, comptez sur moi comme sur vous-même

B. Pr.

## LETTRE XXXIV.

### LE PRIEUR AU PÈRE BONNAL.

Armancourt, le 8 avril 17...

A QUELLE épreuve, cher Bonnal, votre lettre vient de mettre mon courage et ma résignation ! la vie de mon Alphonse en danger !... et peut-être à présent.... Détourne de moi, grand Dieu ! l'idée d'un malheur qu'à peine tous les secours de ta grace pourraient me faire soutenir ! — Cher Bonnal, vous espérez?.... Mais, il y a cinq jours que ce mot est écrit ! Quel changement peut être arrivé dans cet intervalle ! — J'ai cependant travaillé à mettre mon esprit dans la situation où était le vôtre ; et après les premiers instans de saisissement, je suis allé porter au château votre lettre ostensible. J'allais sans autre projet que celui de la lire au premier que je rencontrerais, lorsqu'appercevant le

Marquis dans le parc, la réflexion m'est revenue ; j'ai pensé que si je ne le prévenais, on pourrait (sous prétexte de ménagement) me défendre de l'instruire, et que, cependant si l'on parvenait à l'émouvoir fortement, il pourrait nous être utile. Je courus donc à lui, et sans préambule,

« Voyez, lui dis-je, la lettre que je » viens de recevoir. »

Il la prit sans dire mot, et comme effrayé d'un abord si brusque. En la lisant, il changea de couleur deux ou trois fois ; ensuite, d'une main tremblante, il prit la mienne.

« Venez voir, me dit-il, si je sais être » père, et sans rien ajouter, il me con- » duisit chez la Marquise. »

« Tenez, Madame, lui dit-il en en- » trant, et lui jetant la lettre ; voyez ce » qu'a produit un excès de sévérité ! Vous » m'avez forcé à condamner un malheu- » reux sans l'entendre ; un arrêt, peut-être » injuste, lui a donné le coup de la mort!... » Je vais tâcher de le sauver ; et s'il faut

» qu'il soit coupable, je m'exile avec lui.
» Ma fatale confiance envers... je m'arrête...
» Les reproches et les regrets sont superflus... Mais sachez qu'il me sera plus
» doux d'expier loin de vous mes torts et
» les siens, que d'être plus long-temps le
» premier... que dis-je !... le plus vil sujet
» de votre empire ».

Pendant cette harangue, la Marquise, sans avoir l'air de l'écouter, lisait tranquillement la lettre; ensuite, la lui remettant avec le plus grand sang-froid.

« Eh bien ! Monsieur, votre fils est ma-
» lade; ce qui peut, je crois, arriver à
» tout le monde; mais, est-ce en vous ac-
» cusant que vous pensez qu'il lui sera très-
» salutaire de vous montrer à ses yeux? »

« Sans doute, Madame, si je lui avoue
» que j'ai eu tort.... »

« Fi donc ! il ne vous manquait que cette
» faiblesse ! Allez, Monsieur, allez ris-
» quer tout ce que doit produire la vue de
» son tyran, ou le complice de ses bas-
» sesses. »

« Il est vrai que... mais puis-je être tran-
» quille ?... si le Prieur au moins.... »

C'était là que je l'attendais ; je n'espérais guère plus de cette ame pusyllanime ; et saisissant l'ouverture après laquelle il hésitait encore.

« Oui, je partirai, dis-je froidement,
» si ma présence là-bas peut vous ras-
» surer. »

« Vous êtes dignes l'un de l'autre ! dit la
» Marquise d'un ton méprisant. Mais après
» un instant de réflexion, elle se radoucit. »

« Je ne blame, dit-elle, quant au
» Prieur, que la précipitation de la dé-
» marche : sans doute il fera bien d'aller,
» quand ce ne serait que pour nous tran-
» quilliser ici ; mais songez que la maladie
» n'est qu'au troisième jour, ou le cours
» en sera long, ou Alphonse en est déjà
» quitte ; c'est ce que les premières nouvelles
» nous apprendront ; il serait plus sage de
» les attendre. »

Je dus me rendre à cette objection ; car, tandis qu'on la faisait, de rigoureux de-

voirs me rappelaient que je ne pouvais quitter mon poste, sans prendre des mesures avec mon suppléant. Je ne songeai donc qu'à me mettre en état de ne rencontrer aucun obstacle à la réception de votre première lettre.

Il était environ midi; la Marquise me proposa de rester à dîner, parce qu'elle avait mille choses à me dire.

Le Marquis triste, préoccupé, et peut-être honteux, ne parut nullement inquiet de ces communications; aussi-tôt après le repas il nous laissa libres.

La Marquise (comme vous avez dû le savoir) m'avait retiré une partie de sa confiance : n'ayant pu m'élever à la hauteur de ses exploits, vu le petit genre de mon orgueil, elle imagina des moyens qu'elle crut plus à ma portée.

« Mon cher Prieur, me dit-elle affec-» tueusement, vous allez avoir une nou-» velle corvée à soutenir; jusques ici j'ai » bien mal reconnu vos soins; je le dis à » ma honte ! j'aurais pu vous procurer un

» poste plus digne de vous que celui que
» vous occupez ; mais le plaisir de vous
» voir, le besoin d'employer vos talens,
» m'ont fait hésiter sur la manière d'acquit-
» ter mes obligations. Il est temps que je
» sacrifie mon intérêt au vôtre... »

« Madame, lui dis-je en l'interrom-
» pant, vous me connaissez mal, si vous
» croyez que l'ambition... »

« J'avoue, dit-elle, sans me laisser ache-
» ver, que je désirais et que je prévoyais
» cette réponse ; mais, si vous êtes insen-
» sible aux honneurs, vous ne le serez pas
» à la fortune, dont vous savez faire un si
» digne usage; et dans ce cas nous pou-
» vons nous accorder. On ajouterait un
» bénifice simple, à celui qui vous oblige
» à résidence ; et dans le retard que les
» circonstances pourraient y opposer, je
» suis en état de vous offrir l'équivalent.
» Ce n'est point un don que je prétendrais
» vous faire ; c'est un dépôt que je remet-
» trais en vos mains pour le soulagement
» des malheureux : je sais que vous y em-

» ployez votre modique revenu ; je ne fe-
» rais donc que m'associer à vos bonnes
» œuvres ».

Je ne vous ennuierai pas, cher ami, de mon remerciment; il dût être celui d'un homme sensible à une offre généreuse ; mais, je demandai du temps encore, pour la mériter mieux : cette clause parut à la Marquise de bon augure pour l'importance de mes services. Ne se croyant pas obligée de m'y disposer par de plus longs détours, —

« Convenez, me dit-elle, que ce pauvre
» Alphonse serait bien heureux de mourir?

« Il est vrai, dis-je, qu'il est menacé
» d'une triste existence ! »

« Il se l'est préparée, et ne doit s'en
» prendre qu'à lui. — Mais ne perdons pas
» le temps à le plaindre, ce serait mal le
» servir. Unissons nous, pour assurer son
» repos et le nôtre. S'il revientde sa maladie,
» il n'est pas moins perdu pour le monde,
» il ne s'agit donc plus que de lui assurer
» une retraite douce, dans laquelle il soit
» ignoré. »

« M. le Maréchal et M. le Marquis n'ont-
» ils pas prononcés à cet égard ? Il ne reste
» plus ( ce me semble ) au malheureux que
» le choix entre deux partis extrêmes. «

« Le choix et les partis sont également
» mauvais. Un séminaire dit le Maréchal ,
» et dans quel séminaire ( composé en par-
» tie de gens distingués par leur naissance
» et dont le commun est tout au moins
» honnête ) admettrait-on un homme des-
» honoré ? — En supposant même la loi
» plus tolérante que les individus, il doit
» quelque jour sortir de cet asyle ; alors son
» infamie et son nom le suivront ; — à ces
» titres réunis , le verrons-nous mendier
» un vil poste, qui le plongera avec éclat
» dans l'obscurité dont il n'aurait pas dû
» sortir ? »

« Je vois l'inconvénient de ce parti , et
» celui de l'expatriation , Madame ! »

« Je le prendrais pour dernière res-
» source; mais M. d'Armancourt n'assigne
» point de lieu; il oublie que son nom est
» connu de l'Europe , et que celui qui n'a

» pas craint de le deshonorer, peut oser » l'y trainer dans la fange ! »

« Hélas ! dis-je, frappé de l'exemple » que j'en avais sous les yeux, il ne serait » pas le premier ! »

« L'expérience est une leçon de plus, et » pour en profiter, il faudrait que l'exil fut » au bout du monde ; mais ce parti serait » cruel, n'y songeons pas encore. Partez » toujours, examinez le sujet ; vous sentez » que pour lutter seul contre l'infortune, » il lui faudrait une sorte d'énergie : ne » vous en prenez pas à celle des paroles, » c'est elle qui l'a perdu. Sondez le cœur ; » s'il manque, comme je le crois, soyons » humains, et faisons végéter la pauvre » espèce sous le froc. »

« Quel honneur vous faites à la Reli- » gion ! osai-je dire avec un accent équi- » voque. »

» Je sais faire des exceptions, ajouta- » t-elle avec un sourire adulateur et impie ; » mais, croyez-moi, Prieur, cette voie » de salut est digne d'un poltron, et pour

» l'y conduire, pénétrez-le, sur-tout de la » crainte de Dieu. »

J'avais peine à contenir mon indignation : la nécessité de ne pas me trahir, et le remords de garder le silence m'arrachèrent ce double sens : —

« Ah ! je lui ferai voir les embûches du » Diable ! »

Elle prit le change ; applaudit à l'exclamation. !

« Cependant, continua-t-elle, ajoutez » aux moyens de le prendre, ceux de le » retenir : peignez-lui les charmes de la » retraite, la douceur du désœuvrement, » le bien-être et les égards prodigués à la » naissance et sur-tout à la fortune ; car, » on peut lui faire une dot, qui sera pour » lui le Pérou.

« Comme le chemin du Ciel vous est » connu ! » m'écriai-je encore. »

« Mon cher Prieur, nous le prendrons » ensemble. — Mais, pour en revenir à » notre *prédestiné*, voilà, je crois, le parti » le plus sûr pour lui ; il y aurait bien

» moyen de l'y contraindre ; mais, je ré-
» pugne à la violence ; nous en reviendrons
» aux *colonnes d'Hercule*, si la *grace effi-*
» *cace* est en défaut ; mais dans tous les
» cas il faut un guide sûr. »

» Je le serai, n'en doutez pas. »

« Vous me charmez ! Eh bien ! Prieur,
» agissez pour le mieux. Vous sentez qu'en
» cette occurence ma position est délicate :
» je remets tout entre vos mains, et j'en
» lave les miennes.

« Digne Pilate ! » ai-je pensé. »

« Croyez, Madame, lui ai-je dit, que
» c'est à tous risques et périls que j'accepte
» la commission : je n'abandonnerai pas le
» malheureux qu'il ne soit en sûreté ; et
» dans le compte que j'en devrai, à qui que
» ce soit, croyez que justice vous sera
» rendue ».

Elle parut très-satisfaite de mes dispositions ; me réitéra les témoignages de sa reconnaissance, et se livra aux chimères de son esprit abusé.

Je n'eus plus rien à dire ; l'excès de con-

fiance de sa ruse présomptueuse m'en dispensait ; et je revins chez moi, en déplorant l'effet des passions et le sort de leurs victimes.

Après avoir passé la soirée d'hier et la matinée d'aujourd'hui à mettre ordre à mes affaires, je me suis occupé à vous écrire ces détails. Quelque triste qu'il m'ait été de vous les tracer, c'est un temps pris sur celui (plus cruel encore) de l'attente de votre lettre; m'y voilà uniquement livré. Adieu, cher et respectable ami, qu'il me tarde de partager vos soins !

---

## LETTRE (ostensible) XXXV.

### LE PÈRE BONNAL AU PRIEUR.

Tournon, le 5 avril 17...

JE m'empresse de vous apprendre, Monsieur, que le malade donne aujourd'hui quelqu'espérance. Le danger a été grand ces deux derniers jours : des saignées réité-

rées ont abattu la fièvre et calmé le transport : les autres remèdes opèrent aussi; mais la tête reste affectée, au point de faire craindre qu'elle ne le soit long-temps. Je n'ai donc rien encore à vous dire, Monsieur, de la part du malheureux jeune homme, mais j'attends impatiemment ce qui peut m'être recommandé de celle des parens; continuez, je vous prie, à les instruire et à les assurer de tout ce qui dépend de mon zèle et de mes soins. Je suis, etc.

BONNAL, Principal.

---

## LETTRE XXXVI.

### LE PÈRE BONNAL AU PRIEUR.

*(Incluse dans la précédente.)*

J'AI cru devoir, mon cher ami, laisser subsister une sorte d'incertitude sur l'état de notre malade, dans l'esprit de ses cruels

parens. En appuyant sur le coup porté au principal siège de l'âme, nous suspendons leurs mesures : nous gagnons du temps ; ce temps peut-être employé à ramener un oncle injuste, ou un public prévenu. Nous restons toujours libres d'user du moyen selon l'urgence, ou de l'abandonner. Le malade est sensiblement mieux ; sa situation actuelle me fait présumer une convalescence prochaine ; il est vrai que le peu d'idées qu'il manifeste, n'est encore accompagné d'aucun souvenir. Il me reconnaît ; il me fait des signes d'amitié ; il indique ses besoins ; voilà tout : le délire seul, dans lequel il retombe souvent, lui peint le passé ; mais un passé exempt d'agitation : ce qui me prouve qu'il ne doit plus qu'à l'extrême faiblesse ce qui d'abord indiquait la violence du mal. — Que ses rêveries sont touchantes ! et j'ose le dire, sublimes ! je ne voudrais pas pour beaucoup n'en être pas témoin. — Tout ce que la timide innocence n'osait livrer à la candeur, m'est dévoilé dans ces momens. —

Alphonse est amoureux, mon ami, vous le savez sans doute; mais apprenez que je l'en estime d'avantage : une passion dans ce jeune homme est un moyen de plus pour arriver au bien : celle-ci est née, pour ainsi dire, avec lui. Le progrès des ans, ceux d'une imagination ardente, lui ont acquis plus de force que n'eut pu le faire la présence de l'objet. Il embellit son amante des qualités qu'il possède, et croit la prendre pour modèle. J'admire jusques à l'origine de ce sentiment ; car dans son délire il se plait à la rappeller : *la mère de son Amélie était la sienne ; elle leur enseignait à pratiquer ses vertus ; elle les formait l'un pour l'autre, et son penchant n'est qu'un devoir.* Que n'êtes-vous ici lorsqu'il parle de vous ! A peine distingue-t-on la nuance de l'enthousiasme : s'il est d'une autre nature, il n'est pas moins vif. Je vous avoue, cher ami, que je suis jaloux de ses souvenirs ; je m'afflige de n'avoir rien fait pour pour y trouver place ; le présent, à la vérité, me dédommage un peu.

Lorsqu'il revient à lui, mes soins ne trouvent pas un ingrat ; ses gestes et son regard m'en disent plus que ne lui permettrait le retour de ses forces. C'est pour ne rien perdre d'un salaire aussi doux, et pour le mériter mieux que je vous quitte, mon ami. J'ai le présentiment de vous voir arriver bientôt : s'il se réalise, vous nous rendrez plus que la vie.

---

## LETTRE XXXVII.

### LE PRIEUR AU PÈRE BONNAL.

Nogent, 10 avril 17...

Je ne comptais plus vous écrire, cher ami, espérant arriver plutôt que ma lettre ; mais un accident survenu à la chaise du Marquis, m'oblige à m'arrêter quelques heures à la première station ; et pour modérer mon impatience, il faut que je m'entretienne avec vous. Je vais vous rendre

compte de ce qui s'est passé ce matin avant et après la réception de votre dernière.

J'étais à me morfondre, en attendant mon messager, lorsque j'ai vu arriver chez moi le baron d'Ostange; son air sérieux m'a fait comprendre qu'il était instruit des malheurs que je n'avais eu le courage, ni vu l'utilité de lui communiquer. En effet, il m'en a parlé d'abord, en me reprochant ma réserve; il en tenait les détail du Marquis lui-même, qui était allé lui confier ses peines dans le même temps que sa coupable moitié déposait dans mon sein le projet de les aggraver; ne s'en rapportant pas au récit d'un homme toujours abusé, il avait voulu savoir de moi les circonstances d'un événement inexplicable.

Je n'ai pas cru qu'il fut prudent de lui confier tout ce que je savais; mais je lui ai montré la copie de la lettre d'Alphonse au Maréchal, après l'avoir lue.

« Il y a là-dessous, m'a-t-il dit, quel-» que mystère d'iniquités: cette lettre ne » peut être parvenue; laissez-la-moi, je

» vais la porter au Maréchal : comment » n'avez-vous pas songé à le faire vous-» même? »

Je lui ai répondu que j'y avais pensé, et que je n'y avais pas renoncé ; mais que le Maréchal était en Flandres, cette démarche ne pouvait plus influer sur celles de notre jeune ami, qui n'avait, pour le moment, à prendre conseil que de son courage, que par une correspondance exacte j'avais été ici plus à portée de le guider ; mais qu'à l'instant où j'allais le servir autrement, j'avais appris la cruelle maladie qui menaçait ses jours; que dès-lors, j'avais tout oublié pour me rapprocher de lui et qu'il fallait me pardonner ce tort involontaire.

« Je ne veux pas y réfléchir, m'a dit vi-» vement le Baron ; je suis trop pressé de » le réparer, je n'attends que l'arrivée de » votre courier : si Alphonse est vivant, » partez pour Tournon; occupez-vous des » soins de sa santé ; pour moi, je vole en » Flandres, détromper le Maréchal; je ne

» prétends pas qu'un seul homme au monde » se permette un instant de doute sur l'hon- » neur de mon gendre futur ».

J'ai embrassé de bon cœur ce digne homme ; je me suis reproché sincérement de n'avoir pas ( jusqu'à un certain point ) agi de concert avec lui ; mais, les trois ans de son absence, les occupations de son retour, ne m'avaient pas donné lieu de compter sur un zéle aussi actif. Votre lettre est arrivée pour y donner un nouvel aiguillon ; l'article d'Amélie ( en l'attendrissant ) n'en a retranché que la fougue : il m'a quitté pour ramener Madame de Cerney à Paris, et de-là se rendre à Chandor.

Après son départ, je suis allé au château où l'on m'attendait impatiemment : j'ai communiqué votre bulletin, dont le contenu a décidé mon voyage. Le Marquis se rassurait et s'affligeait, sans oser me faire la plus légère recommandation. La Marquise, avec sa duplicité ordinaire ; a joué le sentiment ; ensuite, du ton qui surmonte la faiblesse :

« Passons, m'a-t-elle dit, dans mon cabi-
» net ; il ne faut pas oublier les petits dé-
» tails ; tandis que je m'en occuperai, Mon-
» sieur ordonnera que les chevaux soient
» prêts ; ils vous conduiront à Nogent, où
» vous prendrez la poste. »

A peine la porte a-t-elle été fermée sur nous, que sa physionomie s'épanouissant, elle m'a dit :

« Mon cher Prieur, le ciel semble nous
» ouvrir une plus sûre voie pour le repos
» du malheureux et pour le nôtre ! Ne
» serait-ce pas un bonheur, dans sa posi-
» tion, qu'il resta dans la démence ? nous
» n'aurions plus besoin de violence et de
» séduction pour lui faire endosser le froc :
» son état constaté, un ordre de la Cour
» le tien enfermé sous bonne garde, et il
» ne nous reste qu'à pourvoir à ses besoins
» physiques. »

Étourdi de ce nouveau projet, je ne pus répondre : elle crut prévenir mes objections, en ajoutant :

« Ce n'est pas ici le cas d'agir comme on

» ferait pour tout autre. Sans perdre le » temps en consultations ou en remèdes, » (plus souvent nuisibles que salutaires) il » faut saisir le moment, faire prononcer » sur l'état actuel, et ne pas parler des » suites. »

Comment y tenais-je, mon ami? Le contre-poids devenait puissant : si l'enfer inspirait cette furie, le ciel m'envoyait un rayon de lumière pour la prendre dans ses propres filets : allons, *ruse contre ruse*, si le malheureux qui en est l'objet, est en état de me seconder.

Ceci tient à la demi-prévoyance, qui vous a porté à maintenir ici l'incertitude : heureuse précaution, peut-être! mon temps est trop court pour m'expliquer mieux. D'ailleurs, il nous faut raisonner et combiner ensemble. Pour en revenir à la Marquise :

Quelle femme vous êtes! lui ai-je dit, dans la satisfaction de mon espoir naissant.

Mon exclamation lui a paru un éloge, et l'excès de sa confiance m'a tenu quitte

comme à l'ordinaire) d'une fausse apologie. J'ai remis seulement la discussion du projet à une plus parfaite connaissance des bases. Je lui ai promis un compte fidèle de l'état des choses, lequel demandera de sa part des ordres plus positifs et plus détaillés.

C'est ainsi que, la conduisant à s'enferrer d'elle-même par des écrits qu'elle ne pourra récuser, nous la mettrons (puisqu'elle nous y force) dans l'impuissance de consommer ses criminels desseins.

La somme considérable dont elle m'a fait dépositaire, annonce des vues d'une scélératesse profonde! Comblé en apparence, des flatteuses promesses qui doivent s'effectuer à mon égard, je l'ai quittée, très-impatient de justifier l'innocence, et de reconnaître ainsi tous les outrages faits à ma probité.

Je suis de près ma lettre; préparez le cher enfant à me revoir: qu'il me tarde de vous embrasser l'un et l'autre!

## LETTRE XXXVIII.

### LA MARQUISE AU VICOMTE DE MALIGNAC.

Armancourt, le 11 avril 17...

Je n'ai pû vous prévenir plutôt, mon cher Vicomte, qu'il ne fallait plus attendre le jeune héros que je vous avais recommandé ; mais le temps qui s'est écoulé ne vous paraîtra pas long, quand vous saurez qu'il comprend le début, le cours et le terme de sa brillante carrière ; il n'est pourtant ni mort, ni blessé ; — il a tout uniment *saigné du nez*, renvoyez son brevet, reçu sa condamnation, essuyé une maladie, perdu la tête, et nous allons, j'espère, le faire enfermer pour qu'il n'en soit plus question.

Mon récit vous paraît peut-être un peu rapide : si vous voulez des détails, lisez et admirez.

Le Maréchal, avec sa rudesse ordinaire, m'avait (vous le savez) tout accordé ; mais l'écolier plus retord, ou guidé par quelqu'un de nos ennemis, a pris de la méfiance ; et dans une lettre singulièrement raisonnée, (dans laquelle nous sommes, vous et moi, traités avec la plus malicieuse audace,) il renvoie son brevet et ne demande que d'aller, sous d'autres drapeaux, chercher les dangers et la gloire.

Heureusement le génie qui me protége, a inspiré au Maréchal de faire un séjour en Flandres, avant d'aller à Spa, et de laisser l'ordre à Paris que ses dépêches de Tournon me fussent envoyées, afin que selon le contenu le petit neveu fut plutôt en règle.

L'ordre a été ponctuellement exécuté ; le paquet m'est arrivé intact. Jugez avec quel mélange de joie et d'indignation j'ai parcouru le libelle ! La vengeance se présentait si naturellement, que ma colère en a presque été étouffée.

Le brevet est allé sur-le-champ trouver le bon oncle, avec mes excuses de rete-

nir une lettre qui ne pouvait que l'affliger.

L'effet a secondé mes vœux ; le Maréchal outré au dernier point, a signifié la condamnation du lâche : mon mari l'a apostillée d'une touchante approbation, et je n'ai eu que la peine d'ajouter un persifflage à l'envoi.

Cette dernière missive a produit aussi un effet marquant ; Alphonse l'a reçue au milieu de ses exploits chimériques ; son courage n'a pas été à l'épreuve du coup. La fièvre et le transport l'ont saisi ; ils devaient l'emporter ; mais comme l'imagination a été frappée la première, on croit ( et j'espère ) qu'elle en restera toujours attaquée.

Dans cet état de choses, trois partis s'offraient à prendre : le froc, ou les colonies au poltron, et la maison de force à l'insensé. Pour tout autre, on eut à loisir déterminé la route ; mais ici la perte de temps nous en faisait sortir. Le Maréchal abordable .... j'étais perdue !

Il fallait donc se presser ; mais il me fallait un agent, et je n'avais pas à choisir.

J'ai endoctriné mon Prieur, ( ci-devant moine ) ; l'affaire est digne de lui, ainsi que le jeune homme ; un sujet perdu pour le monde, est autant d'acquis pour le Ciel. Ce n'est pas que je sois entiérement la dupe du zèle de ce caffard ; mais la perspective d'une pluie d'or et de bénéfices, en ouvrant ses petits yeux, en a fait un ardent missionnaire, et l'a même dispose à agir dans tous les cas. Il est parti, chargé de mes trésors et de mes bénédictions : avec les premiers, il fera l'office du serpent ; et les autres lui assurent la conquête du Paradis terrestre.

J'attends impatiemment de ses nouvelles, pour adopter la mesure définitive : celle qu'autoriserait la folie, serait de toute manière la plus sûre ; il n'y aurait point de résistance à combattre, et après l'avoir pris, le retour à la raison serait un inutile moyen de se réhabiliter ; il faudrait toujours en revenir au cloître, ou gagner le port de mer avec une tache de plus ; ce qui deviendrait ( à peu de chose près ) l'é-

quivalent de ce que j'attendais de vous.

Ne craignez pas, mon cher Vicomte, d'avoir perdu tout le mérite et le fruit de la bonne volonté ; que je sois heureure par vous ou pour vous, les mêmes lauriers vous attendent.

Ce que je pourrais encore ajouter à ma lettre, ne serait plus que fadaises : je m'en tiens à l'objet important ; et je ne crois pas m'en écarter, en vous reprochant encore un silence qui empoisonne le cours de mes prospérités.

---

## LETTRE XXXIX.

### LE PRIEUR A LA MARQUISE.

Tournon, le 16 avril 17...

MADAME LA MARQUISE,

J'AI l'honneur de vous informer que j'arrivai hier au soir à Tournon ; j'allai en droiture au collége, et je me fis conduire

à la chambre de M. d'Armancourt : il était levé et sans fièvre, quoiqu'il en ait encore tous les jours un accès ; mais il paraît qu'ils ont sensiblement diminué, et que sous peu de temps il en sera quitte.

Je voudrais, Madame, pouvoir vous donner d'aussi bonnes nouvelles de son moral ; mais, ( s'il faut parler franchement, ) il est dans un état qui ne me laisse pas présumer d'amélioration ; d'autant que le malade paraît aussi tranquille depuis que je suis auprès de lui, qu'il pourrait l'être en parfaite santé. Il m'a reconnu..... c'est tout ce que je puis vous dire. J'ai questionné le Médecin : il promet la guérison du corps ; mais il ne voit rien à faire pour la tête ; cependant, il n'a pas prononcé définitivement : il y a tant de révolutions dans la nature, qu'il y aurait de la *témérité* à demander un *dernier mot*, sans avoir *tenté* de le rendre *favorable* ; — *vous m'entendez*, *Madame la Marquise* ? — Je vais donner au malade les soins ordinaires qu'exige son état ; jusqu'à ce que

( d'accord avec M le Marquis ) vous m'ayez ordonné d'employer *les grands moyens* : il en est de *dangereux*, je vous en avertis. En attendant vos ordres, Madame la Marquise, je suis avec un profond respect etc.

D'ORBANNE, Prieur d'Armancourt.

---

## LETTRE XL.

### LA MARQUISE AU PRIEUR.

Armancourt, le 25 avril 17...

OUI, je vous entends, mon cher Prieur vous vous êtes parfaitement expliqué ; et M. d'Armancourt qui croit vous entendre et qui ne vous entend pas, est d'accord avec moi pour tenter les *grands moyens* ; c'est-à-dire, ceux que je dois juger convenables ; et ceux-là ne demandent pas du temps : le temps seul est *dangereux*. Tout ce que la nature du mal exige, c'est d'admi-

nistrer au Médecin lui-même, une centaine de pilules dorées ; autant à votre Principal, s'il s'avisait d'aimer les longueurs. Il ne s'agit que d'expédier les choses : condamner aujourd'hui ce qui serait condamné demain, n'est pas en imposer. — Je vous ai donné, à votre départ, la facilité de dicter vous-même un bon certificat : muni de cette pièce authentique, vous me l'enverrez sur-le-champ ; et vous ne tarderez pas de recevoir l'ordre suprême, de transférer le malade dans une meilleure infirmerie.

Ne craignez rien pour les suites, mon cher Prieur. Je vous réponds que la tête est perdue sans ressource : je m'étais toujours douté d'un défaut d'organisation dans ce jeune homme. Je me rappelle mille traits de son enfance, qui annonçaient ou la faiblesse ou l'absence des facultés morales ; vous devez vous en souvenir comme moi. Il ne put jamais saisir les études de son frère, parce qu'il avait sa routine. Il se soumettait d'un visage égal aux châtimens

et aux récompenses : ne sachant ni se réjouir ni se plaindre, il ne sentait ni le bien ni le mal. Son dernier tort même, n'a pu être la suite de sensations et de réflexions. Ce n'est point à son âge qu'on frémit d'un danger éloigné. Un poltron de 18 ans, atteint le poste et lâche le pied ; il ne recule point à une distance pareille : toute la conduite de celui-ci n'a été qu'un acheminement à la démence ; elle a été complette au premier accès de la fièvre ; le déclin ne l'a point fait cesser ; c'était la dernière crise de la désorganisation totale, et ce qui pouvait lui arriver de plus heureux. Il ne vous reste donc, mon cher Prieur, qu'à assurer son repos et celui de toute sa famille : mon fils et moi ( en particulier ) n'oublierons jamais cet important service ; vous nous fournirez, à votre choix, les moyens de le reconnaître. C'est dans ces sentimens, mon très-essentiel ami, que vous est dévouée

BLAINVILLE, Marquise d'Armancourt.

## LETTRE XLI.

### LE BARON D'OSTANGE AU PRIEUR.

Paris, le 24 avril 17..

Je suis de retour à Paris, mon cher Prieur. J'ai fait un triste et inutile voyage en Flandres.

Arrivé à Chandor, sans autre préambule, je me suis fait annoncer au Maréchal d'Armancourt. Après m'être morfondu quelques temps dans le vestibule, son valet-de-chambre est venu m'apporter le billet dont voici la copie :

« Je ne puis recevoir l'honneur de votre » visite, Monsieur, si vous ne me donnez » votre parole que dans nos entretiens il » ne sera nullement question de gens qui, » pour mon malheur, portent mon nom. » A tout autre titre, soyez le bien venu ; » mais ne me mettez pas (par une obsti-

» nation inutile ) dans le cas de manquer » aux égards que je vous dois ».

A cette missive, en termes précis, je n'ai pas mis du temps à délibérer : la crainte de m'exposer à braver en face le vieux Général, m'a fait brusquement quitter le champ de bataille : j'ai eu tort peut-être ; mais je tiens un peu trop du cacactère que j'avais à ménager : le souvenir de quelques désagrémens qu'il m'a valu dans mes autres négociations, m'a fait craindre de rendre celle-ci plus qu'infrutueuse. Il faut du temps, des moyens plus naturellement amenés, et sur-tout une voix prépondérante.

Plein de ces idées, et sans vouloir les laisser chômer, j'arrive à Paris. Je cours chez le Ministre ; j'obtiens une audience ; j'expose mon sujet ; je produis le manifeste. On m'écoute, on me lit, et le juge est favorable.

« Monsieur, me dit-il, je vois qu'on m'en » a imposé : le Maréchal est trompé lui-» même ; il est prompt ; vous savez qu'il a

» toujours pris les villes avant d'en exa-
» miner les fortifications ; mais je me charge
» de le ramener à la première vue, sur-tout
» s'il a reçu l'original de la lettre que vous
» me montrez. »

« Quant au jeune homme, je ne puis
» disposer de lui sans l'aveu de sa famille :
» il m'intéresse comme vous ; j'approuve
» les motifs de sa conduite ; et si contre leur
» évidence, je ne trouve que les obstacles
» d'une injuste prévention, je vous promets
» alors de le protéger envers et contre tous ».

Très-satisfait de ma seconde ambassade, j'ai goûté, mon cher Prieur, le repos que je m'empresse de vous communiquer : que le malade en prenne sa bonne part ; c'est l'unique remède dont il ait besoin ; mais, qu'il s'en tienne, pour le moment, au danger qu'il vient de courir ; il en est aux entrâves que rencontre le courage ; et j'aurai soin que la renommée ne s'y méprenne pas : qu'il reprenne donc ses forces physiques ; on avisera assez-tôt au moyen de les employer. Vous me donnerez de

ses nouvelles à Ostange, où je retourne demain.

Amélie vient avec moi ; j'ai prévenu la pauvre enfant de l'événement, tel qu'on nous le présente, tant pour sonder ses dispositions que pour la préparer à tous malheurs ; elle en a été saisie au point de m'alarmer pour sa santé : j'ai cru alors devoir lui donner des espérances vagues relativement à l'honneur ; son cœur, heureusement, était disposé à s'y livrer ; mais, je laisse subsister les inquiétudes sur l'issue de la maladie, tant que je n'ai pas lieu moi-même d'en être à l'abri.

Frédéric, que j'ai rencontré par hazard, est venu me faire visite chez ma nièce de Valmore. On ne peut pas voir dans un individu un mélange plus complet de défauts essentiels et d'agrémens futiles ; les derniers ont échoué auprès d'Amélie ; le petit fat s'en est vengé, en se bouffissant de toute son importance ; ( ressource plus risible à son âge, que digne d'exciter l'indignation ) ; je le crois, au fond, moins

vicieux que sa mère ; mais, il est clair qu'elle n'a rien épargné pour le mettre à son niveau, et que s'il n'y peut atteindre, il ne le devra qu'à sa légéreté.

C'est assez vous parler, mon cher, de qui n'en vaut pas la peine : je vous quitte pour me disposer à aller vous attendre. Ma fille n'est pas moins impatiente de vous voir ; elle n'a point oublié les leçons qu'elle a reçues de vous dans son enfance.... Où me conduit ce souvenir, mon ami!.... Ah! n'y revenons pas! — Vous me trouverez avec mon unique consolation, mon unique bien ; il a acquis une valeur qu'un père seul n'ose priser hautement ; mais il compte sur des amis qui auront des yeux et des âmes, et qui partageront ses jouissances : c'est vous dire, mon cher Prieur, avec quels sentimens vous serez reçu de votre devoué.

LE BARON D'OSTANGE.

## LETTRE XLII.

### LE PRIEUR A LA MARQUISE.

Tournon, le 2 mai 17...

MADAME LA MARQUISE,

Tout paraît succéder au gré de vos desirs : voilà l'attestation que vous demandez. Je n'ai pas eu besoin de recourir à vos *pilules* ; elles n'excitent que le mensonge, dont nous n'avons que faire : la vérité qu'il nous faut agit tout naturellement : peut-être l'auriez-vous souhaité plus prolixe ; mais j'ai cru qu'il ne valait pas la peine d'insister sur les détails, quand le fond est entendu.

Le zèle avec lequel je me voue à vous servir, Madame la Marquise, me fait présumer que des observations qui me paraissent judicieuses, auront auprès de vous quelque poids. Croyez-moi donc, pour votre

propre intérêt, n'usez point encore de ce certificat. Vous convenez qu'en cette occurrence votre position est délicate : elle me le paraît bien plus, depuis que loin de vous je suis mieux en état d'apprécier l'opinion publique. Quand pour mon propre compte je me mettrais au-dessus, il est impossible qu'elle me rende seul responsable de l'événement. L'attestation verbale ou écrite d'un Médecin, paraîtra dans le monde *aveu de l'ignorance* ou *précaution de l'amour-propre* ; et l'on ne pardonnera jamais à la famille, (surtout à la persoune qu'on peut y croire la plus intéressée) de n'avoir pas mis du temps à l'examen. M. le Maréchal lui-même, après les premiers momens d'humeur, pourrait vous reprocher trop de précipitation, et je ne répondrais pas que les clameurs de ce pays-ci ne parvinssent jusqu'à lui. Alphonse, sans y songer, avait acquis la *routine* de plaire, et le public léger s'attachait à sa superficie.

Ces considérations, Madame la Marquise, ne doivent nullement vous rendre les

précautions effrayantes : je ne m'y arrêterais pas, si je ne voyais clairement que le mal est incurable.

Mon avis serait donc d'arriver au même résultat, de l'aveu de tous les parens : on obtiendrait cet aveu dans une convocation qui n'aurait lieu qu'après avoir feint l'essai d'une cure que je vous garantis inutile.

Dans l'immensité de votre château, e malheureux ne peut être incommode ; son genre de folie n'a rien d'effrayant : c'est précisément celui sur lequel toutes les ressources de l'art doivent échouer. Vous ne verrez qu'une imbécillité douce et paisible. Il ne reste de la maladie du corps qu'une faiblesse qui diminue chaque jour. A la réception de votre première lettre ( si mon avis est adopté , ) le convalescent peut sans danger entreprendre le voyage. Vous trouverez bon, Madame, que je ne l'accompagne pas seul ; un domestique tout à lui, est absolument nécessaire : celui qui le soigne actuellement, est disposé à le suivre ; c'est une trouvaille unique , tant

par l'empire qu'il a su prendre sur son maître, que par sa prudence et son assiduité ; il épargnera aux vôtres des débats et des résistances qui pourraient troubler votre repos, indépendamment des autres dangers. En attendant vos derniers ordres, Madame la Marquise, je suis avec un profond respect, etc.

D'ORBANE, Prieur d'Armancourt.

---

## CERTIFICAT

( *Inclus dans la précédente.* )

NOUS NICOLAS D'AUBRY, Professeur de la Société Royale de Médecine, par privilège du Roi et permission particulière de MM. de la Ville de Tournon, en Vivarais, certifions et attestons que Messire ALPHONSE D'ARMANCOURT, Pensionnaire du Collège de ladite Ville, après avoir essuyé une maladie tès-grave, est actuellement remis, par nos soins, en

l'état de parfaite santé. — Certifions, au surplus, que tout ce qui tient à notre art, ne peut rien avoir de commun avec son sens intellectuel, lequel se trouve affecté dans un genre à rendre toutes nos entreprises ou vaines ou dangereuses. En foi de quoi nous avons délivré le présent, au Collége de Tournon, le premier Mai, mil sept cent, etc.

*Signé* NICOLAS D'AUBRY Docteur en Médecine.

Suit la légalisation, que l'éditeur a cru devoir retrancher. )

---

## LETTRE XLIII.

### LE PRIEUR AU BARON D'OSTANGE.

Tournon, le 2 mai 17...

VOUS n'ignorez plus, sans doute, M. le Baron, ce que l'on dit de l'état du jeune d'Armancourt; et vous avez perdu, par

conséquent, l'espoir que votre lettre m'avait communiqué ; voilà, je vous l'avoue, ma seule inquiétude : elle sera dissipée, si vous entendez bien que je suis loin d'en avoir d'autres. Je ne puis, dans ce moment, donner plus d'étendue à cet aveu : que malgré son obscurité, il reste fidèlement entre vous et moi. Une autre recommandation que j'ai à vous faire, c'est de voir au plutôt M. le Marquis d'Armancourt; de lui persuader d'insister fortement pour qu'on lui amène son fils, afin qu'il juge lui-même de son état, et qu'il décide du parti qu'on doit prendre. Il ne peut rien arriver d'heureux sans ce moyen ; mais il est essentiel qu'il ne paraisse pas suggéré.

L'intéressante victime ne pouvant plus avoir de salut qu'auprès de son bourreau, ne vous effrayez pas, mon cher Monsieur, si je la livre. Il est, dit-on, un Dieu pour les fous ; mais croyez qu'à tout autre titre nous en aurons un propice ; et croyez sur-tout que je ne cesserai d'être avec l'es-

time et la considération la plus respectueuse, M. le Baron, votre, etc.

D'ORBANE, P. D.

*P. S.* Assurez, je vous prie, Mademoiselle Amélie de mon respectueux dévouement, si vous le pouvez sans trahir nos secrets : sa sensibilité va être à l'épreuve ; ménagez-la discrettement, et que la faiblesse paternelle ne sacrifie pas ses vrais intérêts à celui du moment.

FIN DU TOME PREMIER.

# LA
# BELLE-MERE.

# LA

# BELLE-MERE,

PAR

MADAME SANCY.

---

TOME SECOND.

---

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

AN SIXIÈME.

# ALPHONSE D'ARMANCOURT,

## OU

# LA BELLE-MÈRE.

## TROISIÈME PARTIE.

# ALPHONSE D'ARMANCOURT, OU LA BELLE-MÈRE.

## LETTRE XLIV.

### AMÉLIE D'OSTANGE A MADAME DE VALMORE.

Ostange, le premier mai 17...

Me voici, chère cousine, établie dans la maison paternelle, dans cette maison où les doux souvenirs de mon enfance ne devaient le céder qu'à la jouissance de mon bonheur présent; où, rapprochant ces deux époques de ma vie, elles auraient effacé celle d'un malheur irréparable. Que

mon attente a été trompée ! . . . Ah ! ma Cécile ! . . . . quand je t'ai quittée, je me livrais à l'espérance ! le danger pour la vie d'Alphonse était presque passé, et je n'en voyais plus pour sa gloire ; l'une et l'autre, en effet, sont aujourd'hui hors d'atteinte ; mais, mon amie, le croirais-tu ? . . . . c'est aux dépends de sa raison ! — le malheureux l'a perdue, et, dit-on, sans retour !.... L'état dans lequel m'a jettée cette affreuse nouvelle, me laisse à peine la force de te la mander : je la tiens de nos voisins qui vinrent avant-hier nous faire une visite.

Surprise de me voir prévenue par la Marquise d'Armancourt, j'allai au-devant d'elle avec cet empressement d'usage qui lie politiquement ; mais son accueil fut si prodigieusement affectueux, que, malgré la connaissance de sa fausseté, je ne pus concevoir le but de ses étreintes. De ses bras, je passai dans ceux du Marquis ; nouvel étonnement ! une tristesse profonde, des yeux remplis de larmes, des soupirs qui étouffaient sa voix, me cau-

sèrent un effroi que je ne pus dissimuler.

« Ah ! lui dis je, quelles nouvelles ?... »

« Bien mauvaises ! » me répondit-il.

Je ne sais ce qu'il ajouta ; mais quand je pus entendre, je me trouvai seule dans ma chambre avec ma bonne, sans savoir comment j'y étais venue.

La pauvre Delorme fondait en larmes, en m'assurant qu'Alphonse se portait bien.

Ne pouvant prendre confiance en des paroles que l'air démentait, je retombai dans mon accablement funeste, lorsque mon père parut et détermina le dégré de ma douleur.

Alphonse ( comme je te l'ai dit ) a repris la santé du corps ; mais une affreuse démence fait regretter qu'il n'ait pas succombé. Ah ! cependant ce n'est pas moi qui prononce ainsi dans l'alternative cruelle ! Il existe, il n'est pas perdu, et peut-être ;.. mais il est perdu pour moi ! Ce concours de circonstances malheureuses dont le bruit sera répandu, ne dispose pas mon père à envisager comme moi ce que le temps peut

promettre : ce ne sont déjà plus des consolations qu'il me donne ; il me plaint, il m'exhorte à la résignation ; et si je laisse entrevoir quelqu'espérance, il la détruit sans pitié : —

« Il n'y a plus rien, me dit-il, qui » puisse être commun entre vous ; songe » de quels nuages sa carrière reste obscur- » cie : quelle que soit l'injustice du coup » porté à sa réputation, un retour tardif à » la raison n'en effacera plus l'empreinte, » et la maison d'Armancourt ne choisira » pas pour soutien de son nom celui dont » le malheur y imprimerait une tache »

Voilà donc, ma Cécile, où en sont mes chimères de bonheur ! et c'est en le perdant, ce bonheur, que j'en connais tout le prix ! Accoutumée de bonne heure à la perspective d'être unie un jour à l'ami de mon enfance, j'en envisageais l'époque avec cette tranquille espérance, cette douce satisfaction qui n'ont rien de l'impétuosité des désirs. Je voulais être à lui, comme je voudrais être à toi ; tes doutes ne pou-

vaient m'éclairer sur la nature de mes sentimens. Faut-il que mes yeux soient ouverts quand tout espoir m'est ôté ! Oui, ma cousine, j'aimais avec excès ; je le sens à mon désespoir ! et tu m'as jugée faiblement, si c'est d'après ta propre expérience. Non, jamais ton Félix ne fut pour toi ce qu'était pour moi mon Alphonse ! Ta raison t'eut soutenue dans tous les cas, et la mienne m'abandonne ! — Si cette conformité avec le malheureux .... où vais-je m'égarer !.... mon amie, que n'es-tu avec moi ! .... m'abandonneras-tu au chagrin qui m'accable ? .... Hélas ! que vais-je désirer ! — Pardonne mes vœux indiscrets ! — Après les scènes de douleur que je t'ai déjà données, sans égard pour son état, devrais-je souhaiter ta présence ? — Mais telle est, je crois, l'amitié, quand l'amour est malheureux elle est exigeante, tyrannique, et ne prend que les inconvéniens de la passion qu'elle remplace ; c'est un aliment que ne sait plus goûter, mais que dévore un cœur au désespoir ! Hélas ! ne serait-ce

donc plus que l'amour de soi-même ? ... Non, ma Cécile, non, le malheur ne m'a pas dégradée à ce point ! il peut égarer mes expressions, un instant ma volonté, mais il terminera mon existence avant que je me permette un désir qui puisse te coûter un regret.

Ne viens donc pas, ma bien-aimée ; soigne-toi pour ton Amélie ; penses à ce que j'ai souffert de ton fatal accident et du danger qui t'a menacée encore ! songes que ta malheureuse amie a besoin de te chérir doublement dans l'être à qui tu donneras le jour ; et ne regrette pas un voyage dont, peut-être, je n'eusse pas profité.

Mon père craignant pour moi l'effet de la solitude, et se voyant, par ses affaires, forcé de m'y livrer, a accepté la proposition des d'Armancourt, de me laisser chez eux tout le temps qu'il serait occupé : j'aurais voulu m'en défendre, mais le spectacle de ma douleur l'afflige trop ; il vaut, mieux que je le donne à celle qui en triomphe ! Plains moi, aime-moi ; je ne sais

plus si j'en suis digne : mais je sens plus que jamais que c'est le besoin de mon cœur.

## LETTRE XLV.

### LA MARQUISE A FRÉDÉRIC D'ARMANCOURT.

Armancourt, le 2 mai 17...

TRÊVE d'amusement, enfant léger et frivole ! songez à vos intérêts ; prétendez-vous que j'y travaille seule ? Il est des circonstances où vous devez au moins me seconder. J'ai fait pour vous, jusqu'à présent, tout ce que je pouvais, et plus que je ne devais peut-être ; mais je n'ai réussi qu'à votre bonheur actuel ; mon pouvoir n'allait pas au-delà. La fortune, sans mon secours, est venue vous sourire ; l'incapacité de votre frère vous fait hériter de ses droits ; mais au train dont vous y allez, il n'y a ni père, ni mère qui y tiennent ; et comme les

vôtres, mon enfant, ne sont pas las de vivre, il faut tâcher d'abord de recueillir d'ailleurs; et le moyen vient s'offrir tout naturellement.

Amélie d'Ostange, destinée à Alphonse, peut devenir votre partage; mais ici il n'y a pas de droits, ma médiation serait vaine; il faut venir la mériter. J'ai obtenu de son père qu'elle resterait quelque temps avec nous : vous pourrez aisément lui faire votre cour; elle arrive aujourd'hui. Je vous préviens qu'elle sera maussade; elle pleure *le prétendu :* gardez-vous d'y faire attention; soyez aimable, complaisant, tendre, si vous pouvez, vous la consolerez. Et qu'importe qu'elle vous plaise? elle vous donnera trente mille livres de rente, sans compter ce que le Baron lui laissera. Voilà ce qu'il faut cultiver, et ce qui vaut bien tous les amours du monde. (à qui d'ailleurs cela n'ôtera rien) Ne perdez pas de temps; obtenez un congé, et partez sur-le-champ.

N'est-il pas honteux que je fasse valoir

de semblables motifs pour vous rapprocher de votre mère ! Depuis six mois, deux visites en courant ! et à qui les dois-je, ingrat? aux beaux yeux de ma cassette. — Il faut être aussi bonne que je le suis pour endurer de pareils torts ; mais tout s'use, je vous en avertis, la bonté, les finances, le plaisir ; et je doute que vous soyez fort riche de votre propre fonds.

Adieu, petit scélérat... je ne dis rien de plus, puisque j'ai encore la faiblesse de m'avouer votre mère.

## LETTRE XLVI.

### FRÉDÉRIC A LA MARQUISE.

Paris, le 4 mai 17...

Eh quoi ! belle Maman, quand je ne m'étudie qu'à vous plaire, vous me grondez ! Que fais-je donc loin de vous ?... Je passe ma vie dans les temples des Grâces, des Muses, des Amours. — Qui m'a intro-

duit auprès de ces divinités ? Votre ressemblance, Maman ; mais elle était imparfaite, il fallait, par un commerce assidu, rendre le tableau parlant, et j'attendais le dernier coup de pinceau pour l'apporter à vos pieds, et vous donner le plaisir de vous contempler à votre aise. — Dans ma tournée céleste ne croyez point que Mars fut oublié : mais ce Dieu de bonne composition, se contentait d'une pirouette. — Vous savez si j'ai négligé Plutus ? — En vérité, Maman, pour conquérir l'Olympe, ce n'était pas trop de six mois ! — A présent je vais à vous, comme l'Amour vole à sa mère ; cette illusion servira vos projets : j'ai grand besoin de ses prestiges. Animer Amélie !... Pigmalion eut échoué !

Je l'ai vue, la belle statue. J'appris, il y a quelques jours, qu'elle était sortie de sa niche, et qu'on l'avait transportée chez Madame de Valmore. Soit intérêt, soit curiosité, j'y courus : j'y fus un instant ébloui par les formes, et j'allais adresser des vœux. — Mon erreur ne fut pas longue ;

— N'appercevant dans la belle machine aucune étincelle du feu sacré, j'allai porter ailleurs mon encens. Mais vous en ordonnez autrement, Maman souveraine ; et vos ordres sont mes loix : je n'y oppose qu'un petit retard qui vous paraîtra raisonnable.

Je dois être après-demain à une course de chevaux : je ne vous dirai point que j'y verrai la cour, la ville, etc. On est fait à tout ce monde ; mais j'y trouverai la meilleure occasion de faire un bon marché. J'aurai, à quel prix que ce soit, un *Bucéphale* qui sera tout aussi fier de porter un *Frédéric* qu'un *Alexandre*... Si papa veut je le pourvoirai aussi : il songeait dernièrement à donner les invalides à son *Nestor*... Mais je m'apperçois que d'ici-là, je ne pourrais avoir de réponse ; ainsi je prendrai toujours la précaution. Il est si aisé de se défaire de ces sortes d'objets.

Si vous vouliez aussi, Maman, renouveller votre remise, j'ai une calèche divine à vous proposer quoiqu'elle soit de la

réforme de Mademoiselle Rosalie, elle brillera encore dans la plaine d'Armancourt; et comme vous avez augmentation de société, c'est un meuble indispensable. — Enfin vous n'avez qu'à désirer, belle Maman; je voudrais m'environner de vos plus aimables fantaisies; elles plaideraient ma cause; et vous ne traiteriez plus de scélérat celui qui sera toujours digne d'être votre fils.

FRÉDÉRIC. D.

*P. S.* Ce pauvre Alphonse! je le plains, quoiqu'il fut toujours mon censeur : j'aurais acheté ses droits à meilleur compte; il faudra pourtant bien qu'ils me consolent. Et la Belle le pleure! ses yeux ont une expression? Allons donc, puisqu'il le faut, nous essuierons des larmes.

## LETTRE XLVII.

### AMÉLIE A MADAME DE VALMORE.

Vrmancourt, le 5 mai 17...

Ton petit billet, inclus dans une lettre de ma tante, m'a été apporté aujourd'hui par mon père, ma Cécile. Qu'il m'a touché ! C'est pendant tes souffrances, et au moment d'une saignée, que tu t'occupes à consoler ta malheureuse amie ! Quel bien m'a fait ce peu de mots que ton cœur a dictés ! — Ah ! je le sens, l'amitié ne peut m'être étrangère ! la tienne soutiendra mon existence. Je trouverai encore des charmes aux momens que je pourrai te consacrer : hors ceux-là, mon amie, il n'en existe plus pour moi ! — Tout, dans le séjour que j'habite, me rappelle ce que j'ai perdu, ou m'entretient de ce qu'il me reste à souffrir. Les prévenances excessives de la

Marquise ajoutent encore à ma détresse; je crois en entrevoir le but. Elle ramène trop souvent la conversation sur son fils pour me laisser douter de ses vues. Je vois qu'elle prétend qu'il succède à tous les droits de son frère, et que ma main lui est légitimement due. Mon père écoute son éloge avec une attention qui m'afflige; il rit aujourd'hui des défauts qu'il blâmait il y a quinze jours. Le marquis seul me console; il ne prend nulle part à ces entretiens; il les ramène sur Alphonse; il veut tenter tous les moyens de le guérir; il parle de l'aller trouver, de le soigner lui-même, ou de l'attirer près de lui. — Agitée tour-à-tour, par mes désirs et par mes craintes, j'appuie et je combats ses vœux. La Marquise y oppose une résistance soutenue; mais ses objections sont si faibles, et son appréhension si grande, que je ne puis m'empêcher d'en concevoir de l'espoir. On attend, pour prendre un parti, la décision des Médecins.

Quelquefois, fatiguée des débats du

ménage, je me retire dans mon appartement, et j'y trouve de nouveaux sujets de répandre des larmes. Les portraits de la mère d'Alphonse et de la mienne y sont relégués; ils fatiguaient les yeux de la Marquise qui, n'osant les anéantir, les a soustraits à ses regards. — Avec quelle triste satisfaction je les contemple ! Heureuses femmes ! vous êtes délivrées de nos misères; vous avez le prix de vos vertus; et vos malheureux enfans, dont vous aviez cru diriger le destin, ne vous rejoindront qu'après avoir épuisé sa coupe amère !

Combien d'autres objets me retracent d'heureux souvenirs que le présent empoisonne ! Il est un pavillon sur-tout où je vais me pénétrer de ce que le contraste a de plus déchirant; j'y verse des pleurs qui me soulagent. C'est une anecdote que j'ai pu te conter légérement : à présent que ma douleur s'en nourrit il faut que je te la répète.

Dans la longue maladie du Marquis d'Armancourt, (il y a trois ans et demi,

j'en avais près de quatorze) tu sais que je te laissai au couvent, et que je vins ici avec mon père. Alphonse arriva bientôt après moi. Je ne te redirai pas de quel œil nous envisageâmes nos progrès mutuels, ni ce qui en résulta de douceur au partage de soins, d'inquiétudes, d'espérance et de joie, que nous donnait alternativement celui que le ciel rendit enfin à nos vœux.

Un jour donc, pendant sa convalescence, la Marquise se crut obligée de rendre quelques visites qu'il avait reçues. Mon père, absent depuis plusieurs années, voulut profiter de l'occasion pour renouer avec ses voisins. Il s'offrit pour accompagner la Marquise; Frédéric suivait naturellement, et l'on jettait les yeux sur moi pour la quatrième place, lorsque le Marquis, lisant dans les miens le désir que j'avais de rester avec lui:

« Laissez-la moi, dit-il; je vois que ma » petite garde préfère son malade à vos » Dames de châteaux; j'aurai soin de l'oc- » cuper, Alphonse l'amusera: il m'est plus

» aisé d'en contenter deux que d'en con-
» soler un ».

Sans le consentement de mon père, l'esprit de contradiction serait venu à la traverse; je le vis au front sourcilleux de la Marquise; mais enfin l'arrangement fait, on partit.

A peine fûmes-nous seuls, que le Marquis nous faisant asseoir à ses côtés : —

« Mes enfans, nous dit-il, vous aimez-
» vous » ?

Le plus vif incarnat, et deux soupirs manifestés ensemble, furent notre réponse.

« Pourquoi, dit le Marquis, rougir de
» m'avouer des sentimens qui doivent
» faire le bonheur de ma vieillesse. J'ai trop
» désiré de vous les voir pour n'y pas ap-
» plaudir. — Mes enfans, vous êtes desti-
» nés l'un à l'autre; puissiez-vous être
» plus heureux que vos pères ne l'ont été;
» vous, Alphonse, sur-tout ! Que le ciel
» bénisse un projet que je renouvelle en
» sa présence, s'il est conforme à vos
» désirs. »

En disant ces mots, il nous prit les mains, et les unit.

Du même élan, et sans nous quitter, nous tombâmes à genoux; ceux de ce bon père furent arrosés des larmes les plus douces; les siennes s'y confondirent.

Trop faible encore pour soutenir longtemps une semblable émotion, il nous releva, nous fit embrasser, nous embrassa lui-même, et nous dit d'aller dans le parc nous faire tous les aveux que son consentement venait d'autoriser.

Émue, tremblante, je pris le bras d'Alphonse, et nous sortîmes.

Nous traversâmes une longue terrasse, sans dire un seul mot, sans oser nous regarder. Quant à moi, je n'eus pas fait la moitié du trajet, que je me crus seule. Un nouvel être m'animait. Absorbée dans une foule d'idées neuves, je crus avoir franchi un espace de dix ans. L'enfance dont je sortais à peine ne me parut plus qu'un songe; de nouveaux sentimens, de nouveaux devoirs semblaient m'être prescrits.

Mon cœur s'ouvrait avec transport aux ans, et toute ma volonté ne tendait qu'à remplir les autres. Je goûtais un bonheur qui m'était inconnu; il me faisait verser des larmes mille fois plus délicieuses que n'avaient été jusqu'alors les plus vifs transports de mes joies.

Accablée du poids de mes sensations, j'atteignis *ce cabinet* au bout de la terrasse, et je me jettai sur un banc pour respirer à mon aise, et tâcher de me reconnaître

Alphonse, dont j'avais quitté le bras, s'assit à mes côtés, me prit la main, et la serrant d'un air timide : —

« Amélie, me dit-il, je n'ose me livrer » à ma joie; vous êtes bien rêveuse; mon » bonheur vous ferait-il de la peine?

« Il est vrai, dis-je franchement, que » je ne vous voyais plus; mais jamais je ne » fus si occupée de vous; le plus heureux » n'est pas toujours celui qui parle. »

Je m'apperçus alors, qu'en parlant moi-même, je n'étais pas la plus sage : — Alphonse transporté de ce peu de mots, me

prit dans ses bras et voulut m'embrasser. Cette familiarité, dont jusques-là je n'avais pas senti la conséquence, me parut, dans ce moment, un véritable attentat. Je venais de réfléchir ; je me trouvais respectable ; le sérieux de mes pensées, la dignité de mon maintien, devaient imposer la décence, et peut-être un sentiment nouveau amenait-il avec lui une pudeur nouvelle.

La rapide impulsion de ces causes réunies, me donnèrent la force d'échapper à l'audacieux, et, plus leste qu'un oiseau, j'étais à vingt pas de lui, qu'il croyait me tenir encore.

La promptitude de son geste et celle de ma course, avaient dérangé ma coëffure, et j'avais perdu le ruban qui attachait mes cheveux : je me retournais pour le chercher, lorsque je le vis entre les mains du coupable. Il n'osait avancer, de peur de m'éloigner encore. Son air triste et suppliant me rendit la confiance ; j'allai lui demander mon ruban.

« Donnez-le-moi, me dit-il ; cette faveur

» me sera chère ; j'y bornerai tous mes » vœux ; mais vous me promettrez encore » que tant que je serai possesseur de ce ru- » ban, vous n'aimerez personne autant que » moi. »

» Je vous le promets, » lui dis-je, et détachant une petite flèche d'or qui retenait mon mouchoir, je la lui donnai, en ajoutant : » Si vous aimez les talismans et les » symboles, gardez-la aussi, et n'oubliez » pas qu'elle était placée sur mon cœur. »

Enchanté de mes paroles et de mes dons, il baisa mille fois les derniers, les enferma soigneusement dans son porte-feuille, et le plus charmant accord s'établit entre nous.

Nous aurions oublié les heures, en nous entretenant de notre bonheur, si celui à qui nous le devions ne nous eût rappellés auprès de lui.

Voilà, ma Cécile, le plus beau jour de ma vie ; celui dont le souvenir me poursuit sans cesse, lorsque, pour mon repos, il devrait m'abandonner. Il s'était affaibli quand l'époque était plus récente. La re-

prise de mes anciennes habitudes, du cours de mes premières idées, du lien qui nous unissait l'une à l'autre, sans effacer de mon cœur l'impression d'une félicité passagère, en avaient calmé la vivacité : j'attendais tout du temps, et voilà ce qu'il me réservait !

Pardonne, chère amie, la longueur de ma lettre, le rabachage dont elle est remplie. Si je n'exhalais mes peines dans le sein de l'amitié, ah ! j'en étoufferais, je le sens.

---

## LETTRE XLVIII.

### AMÉLIE A MADAME DE VALMORE.

Armancourt, le 6 mai 17... à minuit.

Je reviens à toi, ma Cécile : puissé-je, en te communiquant mes nouvelles agitations, retrouver un instant le repos qui me fuit !

Il faut que je te donne quelques détails

de la journée ; ils ont peut-être entre eux des liaisons que mon trouble m'empêche de saisir.

Mon père est venu ce matin de bonne heure, avec le projet de dîner avec nous : il est entré d'abord chez moi, s'est informé de ma santé, m'a fait de tendres caresses, et dans ses exhortations de courage, il entremêlait l'espérance.

Ce changement dans ses propos, son air de satisfaction, l'abandon de ses affaires une journée entière, m'ont donné la plus vive impatience d'en démêler la cause : mais, comme s'il eût craint de se trahir, il a échappé à mes observations en passant chez le Marquis.

Perdue dans la confusion de mes idées, je suis descendue au sallon, comme si mon changement de place eût accéléré les éclaircissemens.

J'y suis restée une mortelle heure, pendant laquelle la Marquise seule est entrée plusieurs fois ; mais d'un air si distrait, si préoccupée, qu'elle n'a pas même apperçu

ma révérence. Enfin, le Marquis et mon père ont paru, et tous ensemble nous avons passés chez elle.

Elle a remis au Marquis l'attestation du Médecin sur l'état du malheureux Alphonse, qu'elle venait de recevoir.

Le Marquis a fait tout haut cette triste ecture, qui (malgré son ambiguité) nous a confirmé la perte de tout espoir.

Ensuite il a demandé à sa femme la lettre dans laquelle était le certificat : —

« J'ai prévu votre demande, a-t-elle dit » froidement ; et dans la crainte de vous » occuper, malgré moi, de ces détails affli- » geans, je les ai jettés au feu. »

» Voilà toujours vos sages précautions, » dit le Marquis avec humeur ; mais je » vous avertis, Madame, que vous ne me » cacherez plus rien de ce qui me touche : » en quelqu'état que soit mon fils, je veux » le voir : écrivez au Prieur qu'il me l'a- » mène sur-le-champ, ou je vais moi-même » le chercher. »

La Marquise, rouge de colère, d'en-

tendre manifester une autre volonté que la sienne, et sur-tout devant des témoins, a dit, en se contraignant un peu : —

» Vous vous emportez fort à propos, » Monsieur ! ai-je ici un autre intérêt que » le vôtre ? — J'allais moi-même vous pro- » poser ce que vous exigez si impérieuse- » ment. S'il eût été question d'expérience » de médecine, elles sont ordinairement » cruelles, j'aurais voulu les soustraire » aux regards paternels ; mais dès qu'on » en certifie le danger, qu'il n'est plus » qu'un parti à prendre, il faut, pour vous » comme pour moi, qu'il soit pris de con- » cert avec les parens ; et vous leur devez, » Monsieur, le spectacle dont vous êtes si » impatient de vous repaître. »

Étonnée du ton d'autorité d'une part, de la condescendance de l'autre, et du rôle caché que j'attribue à mon père, je flottai dans un chaos d'espérance et d'effroi, qui a détourné mon attention de la suite de l'entretien. J'ai compris seulement qu'on était d'accord sur le point principal ; ré-

sultat qui m'a insensiblement jetté dans un trouble qui ne me permet plus de m'arrêter à aucune idée consolante.

Le verrai je, ma Cécile? .... Conçois-tu cet affreux moment? ... Ah! si l'amour pouvait .... mais il l'aurait garanti s'il en eût eu encore! .... quand il ne cause pas le mal peut-il en être le remède? — Alphonse m'avait oubliée! — il me verra avec indifférence! — S'il ne me reconnaissais plus! .... mais, qui pourrait me reconnaître! — Moi-même je me cherche en vain! — Incapable de penser et d'agir, j'erre comme un autre insensée! — Je me sens déjà au dessus de la honte de mon état! — Alphonse, tu n'es pas le plus malade, vas, nous aurons le même sort!

Mon père, avant de partir, est venu me trouver dans le fatal pavillon: il a fait la guerre à mes larmes avec un ton .... que je ne puis lui pardonner! A la fin, voyant qu'il ajoutait à ma peine, il m'a proposé sérieusement de retourner à Ostange, pour éviter le spectacle attendu. Je n'ai su que

répondre ; je l'ai prié de me laisser revenir à moi-même.

Aide-moi donc, mon amie : m'exposerai-je à cet aspect déplorable ? — le rendrai-je plus affligeant par quelque scène de désespoir ? — Ah ! que le ciel m'en préserve ! — Non, si je reste, il m'en aura donné la force ; mais soutiens-la encore par quelques mots de ta main.

Bon-soir, ma Cécile ; tu es heureuse..... Ingrate que je suis ! — puis-je douter du mal que je te fais !

## LETTRE XLIX.

### LA MARQUISE AU PRIEUR.

Armancourt, le 7 mai 17...

Il faut bien se rendre à vos raisons, mon cher Prieur ; je vous avoue cependant qu'elles ont failli céder à la crainte des embarras où leur considération pouvait nous jetter. La présence d'un fou, celle du

synode que vous voulez convoquer, sont par elles-mêmes des choses effrayantes; sans compter tout ce qui peut en résulter : cependant, si vous me garantissez *le mal incurable et ma justification complette*, je prendrai mon parti sur les ennuis. A ces conditions venez quand il vous plaira; j'approuve toutes vos mesures ; je n'ai plus à gémir que sur le temps qui s'écoulera jusqu'au dénouement. Le Maréchal, principal acteur, ne doit revenir qu'après la saison des eaux ; c'est bien languir pour une simagrée qu'il me paraissait si simple d'éviter ! mais le sort en est jetté, et l'importance de vos raisons m'épargne ici une pénible et dangereuse lutte. Je conviens d'ailleurs que tout nous a trop bien réussi jusqu'à présent, pour que je dérange l'ordre naturel, et c'est en y restant, mon cher Prieur, que je vous assure des sentimens les plus inviolables.

BLAINVILLE, Marquise d'Armancourt.

*P. S.* Le certificat est bon, quoiqu'un peu laconique.

## LETTRE L.

### MADAME DE VALMORE A CÉCILE.

Paris, le 9 mai 17...

NON, tu n'es pas plus à plaindre que moi, mon Amélie, puisque tes douleurs font les miennes ; et j'ai de plus le malheur d'être enchaînée loin de toi par les terreurs paniques de tout ce qui m'entourne. C'est de mon lit, et en trompant mes surveillans, que je t'adresse quelques mots. Mon premier accident, attribué à mon imprudence, me rend timide ; et quoique les dernières craintes aient été légérement fondées, je n'ose résister aux précautions de mon mari, appuyées des conseils de ma mère : elles sont d'autant plus grandes, qu'ignorant l'excès de ta peine, ils mettent sur le compte de mon état, l'impression que j'en reçois. Si tu voulais pourtant, mon amie,

nous serions moins malheureuses ; je sens que je le suis parce que tu veux l'être ; mais je n'envisage point les choses comme toi. — Puisque tu reconnais le sentiment qui te maîtrise, méfie-toi, mon enfant, de ses terreurs, comme de ses illusions flatteuses. Alphonse est malade ; mais il guérira ; ton père le croit ; la Marquise le craint ; je vois tout cela dans ce que tu m'en dis : et dans son retour qui t'effraie, je te promets des consolations. Ne vas pas fuir, je t'en conjure ; ta présence peut seule opérer le miracle, si tu crois qu'il en faut un : oui, ce sera (et ce doit être) celui de l'amour. — Allons, du courage ma bonne ! je ne puis m'étendre plus au long sur ce qui devrait t'en donner; mais je l'aurais à ta place ; que cette certitude te suffise : et crois que je n'aimerais pas moins, quoique j'aimasse différemment.

C'est avec tous les regrets de l'amitié la plus tendre que je ne me vois forcée d'en terminer ici les assurances.

Ecris-moi tout ; je peux blâmer l'excès

de ta douleur, mais j'en réclame le partage.

## LETTRE LI.

### AMÉLIE A MADAME EE VALMORE.

Armancourt, le 13 mai 17...

Vois, ma Cécile, tout ce que je perds quand tu me manques ! Ta petite lettre (dont je te remercie mille fois) a été pour mon cœur un baume salutaire : en soutenant mes lueurs d'espérance, elle m'a rendu la raison ; Alphonse recouvrera la sienne ; je me plais à le croire ; la maladie qui la lui a ôté était moins dangereuse que mon état : mais si le triste spectacle que j'attends décidément vient encore me troubler, ah ! presse-toi d'en dissiper la fatale influence ; je ne soutiendrais pas la conviction de mon malheur en présence de l'objet qui le cause. Dans quelle anxiété,

ma bonne amie, j'attends ce terrible moment !

Les maîtres du château, inquiets de leur côté, par leurs motifs particuliers, observaient peu la tristesse qui m'accable, lorsqu'un événement que je n'attendais pas, est venu les distraire et me remettre en évidence.

C'est l'arrivée de Frédéric : il a paru avec un attirail qui annonce un long séjour, et par conséquent des projets ; je n'ai pas tardé à m'appercevoir de la vérité de mes conjectures.

Ce fut hier, à l'issue du dîner, qu'il fit une entrée qu'on peut appeler *triomphante:* chevaux, chariot, bagage, tout semblait annoncer qu'il avait soumis, et qu'il allait soumettre.

Après avoir eu la complaisance de se prêter aux cajoleries de sa mère, et de supporter l'accueil un peu plus digne du Marquis, il m'a constamment adressé l hommage fastidieux de sa galanterie. Tout est argon chez lui ; il ne paraît ni sentir, ni

penser : principalement occupé de lui-même et des puérilités dont sa tête est remplie, il est le premier spectateur de la farce qu'il joue. Dans une situation plus tranquille, j'en rirais, peut-être, car c'est une marionnette dont le méchanisme bizarre peut amuser un moment ; mais préoccupée comme je le suis de mes tristes pensées, ce colifichet m'est d'autant plus insuportable, que j'apperçois le conducteur qui dirige vers moi ses ressorts. Fatiguée au dernier point de ce nouveau genre d'ennui, je m'y dérobe autant qu'il m'est possible ; mais on a l'indiscrétion ( et pour mieux dire, l'indécence ) d'autoriser ce petit fat à venir troubler ma solitude : pour ne pas l'y admettre, je suis forcée d'en sortir, et de me rendre publiquement le plastron de ses impertinences.

Il n'a pas dit, en ma présence, un seul mot de son frère : quel que soit le motif de cette réserve, sa conduite ne le justifie pas.

Mon père qui est venu ce soir, s'est plû

à faire ressortir tous ses *aimables ridicules* : je m'allarmais déjà du plaisir qu'il paraissait y prendre ; mais le jeu est allé si loin, que ma sécurité en est bien revenue. Mon père est trop sensé pour vouloir me donner à un enfant, à un enfant surtout qui, se croyant un personnage ne se laisse pas conduire : je n'aurai donc de sa part que de l'ennui à supporter.

Voilà, ma cousine, le bien et le mal survenus à ma position : tu en connaîtras, non-seulement les changemens, mais les moindres nuances. Quoique je désire ardemment tes consolations, ne fais, pour m'en donner, aucun effort qui puisse nuire à ta santé. Je me joins à ton mari et à ta mère, pour t'exhorter aux plus sages précautions. Si je dois être malheureuse, ma tendre amie, conserve-toi pour pleurer avec moi.

## LETTRE LII.

### AMÉLIE A MADAME DE VALMORE.

Armancourt, le 18 mai 17...

Il est venu !.... je l'ai vu !.... je l'ai entendu !..... Ah ! ma Cécile !..... mes sens étaient si bouleversés dans ce moment terrible, qu'il ne m'en reste qu'un souvenir confus; n'importe, il faut que je te le décrive : il me poursuit; c'est en vain que je cherche du repos; je trouverai peut-être au moins dans ces détails la consolation ordinaire des malheureux, celle de se plaindre.

Mon père prévoyant cet instant critique, était venu ce soir en voiture pour m'emmener avec lui, au cas que j'eusse changé de résolution. Il m'a trouvée décidée à rester : et comme la crainte de le suivre me faisait dissimuler mon trouble, il a applaudi à mon courage; il l'a ranimé, et

m'a promis que si Alphonse se rétablissait assez tôt pour prouver que sa démence n'était qu'un effet de sa maladie, il hâterait le moment de nous unir ; mais il a ajouté que, si le retard passait les bornes prescrites par cette cause, il espérait que l'objet même que j'allais voir, me guérirait d'un inutile attachement.

Satisfaite de ses dispositions, je venais de le quitter : on se retirait de la promenade ; il était environ sept heures.

A peine étions-nous au sallon, qu'une voiture s'est fait entendre.

« Le voilà ! a dit Frédéric ; et il est sorti. »

Le Marquis, pétrifié, est resté debout, les yeux fixés vers la porte.

La Marquise se promenait avec agitation.

Pour moi, clouée sur ma chaise, je ne me sentais pas une goutte de sang dans les veines.

La porte s'est ouverte ; — le Prieur a paru le premier.

Le Marquis s'est avancé. . Je n'ai plus

rien distingué; mais j'ai compris qu'Alphonse était dans les bras de son père.

Ce moment a été long, — déchirant; — je n'entendais que des sons étouffés; — des soupirs confus; — puis, tout-à-coup le Marquis a dit : —

« Approchez vite un fauteuil. »

Alors, au travers de mes larmes, j'ai apperçu le malheureux qu'on avait fait asseoir.

Il tremblait de tous ses membres, sa pâleur, ses yeux baissés, ses cheveux courts et plats me le rendaient presque méconnaissable.

« Tu me reconnais donc, mon fils, lui » a dit tendrement le Marquis. »

» Non, Monsieur, je ne vous reconnais pas, a-t-il répondu d'une voix faible. »

« Et moi, a dit la Marquise. »

» Oh! vous n'êtes pas changée; lui a-t-il dit avec plus d'assurance. »

Cette femme présomptueuse, croyant n'entendre qu'une vérité agréable, et n'appercevant dans ces réponses aucun signe

d'égarement, semblait par ses regards reprocher au Prieur de lui en avoir imposé, et j'ai cru voir que celui-ci lui rendait l'espérance.

J'étais toujours abîmée dans mes larmes, et hors d'état de m'avancer.

Frédéric s'est approché de son frère, en le poussant : —

« Regarde Amélie, lui a-t-il dit, ne la » reconnais-tu pas ?

Il a levé les yeux de mon côté !...

Oh ! ma cousine ! ... je ne puis te dire ce que j'y ai vu !... Serait-ce de l'effroi ?... il les a baissés aussi-tôt ; — le feu lui est monté au visage ; — son tremblement est augmenté ; il gardait le silence ; — Frédéric a réitéré la question.

« Je n'y vois pas clair, a répondu le ma- » reux d'une voix étouffée. »

Son père lui a prit la main, et a dit qu'il avait la fièvre.

— Le prieur a prétendu que la fatigue du voyage et la nouveauté des objets étaient les seules causes de son émotion. On a jugé

que le repos lui était nécessaire. Son domestique s'est avancé, lui a donné le bras, et l'infortuné s'est laissé conduire.

J'ai cru qu'en partant il m'avait regardée ; il m'a semblé même... mais, je n'en puis croire ma vue; le voile qui l'obscurcissait doit me tenir en défiance.

Le Marquis, en accompagnant son fils, a défendu à Frédéric de le suivre; sa mère et lui sont restés avec moi.

Nous n'avions pas encore articulés un mot, qu'un tumulte de voix et de gémissemens dans l'anti-chambre nous ont fait accourir : l'effroi m'avait rendu les forces.

Nous n'y avons trouvé que des domestiques, parmi lesquels était Mademoiselle Renaud, que le Prieur tenait par le bras, et qui criait en sanglottant : —

« Je vous dis que c'est une calomnie ! » il est aussi sensé que moi ! n'avez-vous » pas vu comme il m'a embrassée? et ma » main qu'il appuyait sur son cœur.... »

» Taisez-vous, disait le Prieur; oui, » vous êtes plus insensée que lui ! si vous

» nous donnez encore de ces scènes, je ne » réponds pas de ce qui en arrivera ! Vous le » replongerez dans l'état dont il est sorti ! » n'est-il pas assez à plaindre ! »

La pauvre fille, saisie tout d'un coup, (et comme par réflexion) a demandé pardon, a promis d'être plus sage ; et en s'éloignant, j'ai entendu qu'elle disait : —

« Ciel ! répare mes torts, et bénis-en la » cause ! »

Le Prieur est sorti avec elle pour se rendre auprès d'Alphonse.

J'aurais voulu me retirer aussi : j'en avais un besoin extrême ; mais la crainte de perdre la moindre circonstance de cette triste soirée, m'a fait prendre sur moi de la supporter toute entière.

La Marquise, troublée de ce dernier incident, ne pouvait cacher son inquiétude. Son état (je l'avoue) raffermissait mon espoir. Comme elle, je croyais entrevoir que le mal n'était pas sans ressource. L'accablement du malheureux me parassait plus évident que son délire.

Nous étions absorbées dans des réflexions, dont Frédéric cherchait en vain à nous distraire, lorsque le Marquis est venu y donner un autre cours.

« On n'en peut rien obtenir, nous a-t-il dit » tristement; — il repousse tout le monde, » ne veut prendre aucun aliment, se cou- » vre le visage de ses mains, et pleure » comme un véritable enfant. A la fin, » me voyant désespéré devant lui, il m'a » nommé *son père*; mais le Prieur, ef- » frayé de ce mot, m'a fait signe de m'éloi- » gner.... Hélas! c'est que j'ai abusé du » titre! »

La Marquise, reprenant un air serein, s'est perdue dans des phrases philosophiques sur les événemens de la vie.

Le Marquis l'écoutait peu : frappé de l'état de son fils, il entremêlait de terreurs l'espoir qui s'était emparé de mon âme; il croyait voir tous les symptômes de la dernière maladie; et nous allions déplorer un surcroît de malheur, quand le Prieur à son retour en a fixé les tristes bornes.

Ah ! mon amie, dans quels termes il nous a rassurés ! —

« Le malade, a-t-il dit, a repris sa tran-» quillité stupide. »

Il répond de la santé, il convient cependant que notre vue l'a fortement ému ; qu'il a cru un moment qu'elle opérait une révolution ; mais que, puisque le mal avait pu résister, il ne céderait plus aux causes naturelles.

Cette triste conclusion a pénétré de douleur son père et moi, et la mienne s'est bientôt aigrie par de nouvelles observations.

Cet homme, que je croyais estimable, à qui l'enfance de mon ami avait été confiée, que j'avais chéri et respecté dans la mienne ; eh bien ! le croirais-tu ?..... Le Prieur est le vil confident, et peut-être l'agent d'une indigne marâtre. Leurs regards d'intelligence, leurs chuchotteries continuelles, et plus encore leur joie perfide, ne me laissent pas douter de leur accord.

Cette nouvelle découverte achevant de m'accabler, et voyant que le traître allait coucher au château, j'ai voulu m'éloigner d'un odieux manège : j'étais hors d'état de souper, et j'allais monter à ma chambre, lorsqu'en traversant le salon, j'ai passé devant le Marquis, qui se promenait tristement; il a vu mon projet, il m'a arrêtée, et me prenant les deux mains : —

« Ma fille, m'a-t il dit tout bas, allez-» vous m'abandonner? Hélas! je n'ai plus » que vous au monde! »

Emue au dernier point, mes larmes ont coulé en abondance; j'en ai arrosé les mains qui me retenaient. Ne pouvant plus forcer un si puissant obstacle, j'ai repris ma place, et le Marquis s'est assis à mes côtés.

Ce rapprochement n'a été remarqué qu'en ce qu'il facilitait de coupables confidences; et pour mettre chacun plus à l'aise, l'insensible Frédéric n'a pas rougi de nous étourdir de sa flûte.

C'est ainsi que j'ai passé la soirée, ma Cécile. Sans la consolation d'épancher ma

douleur dans le sein d'un père malheureux, je n'aurais pas, ce soir, la faculté de t'en entretenir : elle n'affectait pas mon âme seule ; j'éprouvais dans tout le corps un mal-aise cruel : mais, quel triste soulagement que des pleurs !

Cette lettre ne partira pas que je n'y ai joint les détails de la journée de demain ; elle nous éclairera mieux sur la situation des choses. Je conçois ton impatience, bonne cousine ; je rends justice à tous tes sentimens, et je t'assure avec vérité que ton amitié seule allège le poids de mes maux : je viens de l'éprouver en te les communiquant ; et j'espère trouver dans le reste de cette nuit quelques instans de repos.

---

*Continuation de la lettre précédente.*

Le 19, à 10 heures du soir.

J'avais cru acquérir plus de lumières dans cette longue et pénible journée ; mais

je me suis bien trompée, ma Cécile! Flottant plus que jamais entre l'espérance, et la crainte, je laisse à ton jugement à faire pencher la balance de mes incertitudes. Lis attentivement.

N'ayant pu trouver dans mon lit le repos que je cherchais, je me suis levée de bonne heure. Le temps était beau; le soleil ayant fait assez de progrès sur l'horizon pour dissiper l'excessive fraicheur du matin, je suis descendue dans le parc. Sans projet, sans réflexion, je me suis trouvée au cabinet de la terrasse; j'ai bientôt senti qu'il n'y faisait pas bon pour moi. Mes yeux encore enflammés des pleurs qu'à peine j'avais cessé de répandre, n'y trouvaient pas ce calme rafraichissant qu'exigeait la vue d'une société gênante et celle de l'objet que je voulais juger sainement. J'ai vaincu le fatal attrait qui m'attachait dans ce lieu; j'ai banni toute idée, et me suis perdue moi-même dans la multitude de sentiers et de bosquets. Me trouvant à la fin dans la grande allée découverte, en face du château, j'ai

porté mes regards sur la fenêtre de la chambre... il y était ! — Je me suis arrêtée ; — je l'ai observé autant que l'éloignement pouvait me le permettre ; — il me paraissait immobile comme une statue — Mon cœur s'est serré ; — j'ai sorti mon mouchoir, et je l'ai porté sur mes yeux. — Revenant à mon objet, j'ai cru le voir dans la même situation que moi, faisant le même usage de son mouchoir, s'éloignant, et se rapprochant avec des gestes passionnés : étaient-ils d'amour ou de démence ? .... Pour en comprendre la signification, j'ai voulu m'approcher. J'ai gagné la terrasse d'où j'aurais pu l'envisager de plus près : — alors il a disparu ; — mais j'ai entendu distinctement ces mots : — « Oh mon Dieu ! » Un instant après : — « Cruel Prieur, » et son domestique a fermé la fenêtre.

Le succès de ma promenade venait d'éprouver un échec. L'âme agitée, les yeux humides, il m'a fallu paraître au déjeûner : il n'y manquait que le Prieur : personne n'ayant osé avant lui se présenter chez

Alphonse, on attendait en silence les nouvelles qu'il en apporterait.

Enfin, il a paru; je n'ai pas consulté sa physionomie, elle est fausse ou insignifiante. Le résultat de ses paroles (autant qu'on peut y ajouter foi) est que la démence a repris son caractère habituel, qu'elle ne doit donner ni espérance, ni crainte; qu'on peut, sans danger, laisser la liberté au malheureux; que le rétablissement de sa santé demande de l'exercice; et qu'il suffit, pour la tranquillité des siens, que Robert (son domestique) l'accompagne par-tout, sans le contraindre.

Le Marquis a demandé s'il pouvait l'aller voir.

« Nous le verrons tous à dîner, a dit la » Marquise. »

« Je ne vous le conseille pas. lui a dit le » Prieur; la séance serait trop longue pour » être sans inconvéniens. »

« Mais, Monsieur, pour juger de son » état, il faut pourtant qu'on l'examine. »

« Eh bien ! Madame, vous pouvez en » faire l'essai. »

Le Marquis a réitéré sa demande ; et sur l'affirmative, il est sorti.

Pendant son absence, ma Cécile ! j'ai souffert bien plus cruellement que la veille, de la coupable intelligence de la Marquise et du Prieur ; ils ont osé se réunir pour faire la guerre à ma tristesse. L'une attaquait mon amour-propre, en regrettant ce que perdaient *mes charmes ;* l'autre excitait ma confiance envers le Dieu qu'il outrageait ; et Frédéric, enhardi par sa mère, m'entretenait de son amour.

La révolte et l'indignation irritaient ma peine ; et sans le retour du Marquis, ma patience était à bout.

Son air consterné a fixé sur lui notre attention.

« Eh bien ! a dit la Marquise, qu'en dites-vous ? »

« Hélas ! je n'espère plus rien ; c'est la » stupidité parfaite. Il me connait sans être » ému ; il s'attriste, il rit sans sujet. Je lui

» ai demandé ce qui pouvait lui plaire :
» — *C'est*, m'a-t-il dit, *l'étoile du ma-*
» *tin.* »

« Il porte ses vues un peu haut, a dit Fré-
» déric en éclatant de rire ; mais il faut flat-
» ter sa manie, et pour le rapprocher des
» astres, je vais lui proposer de jouer à la
» cométe. »

Le Prieur a annoncé qu'il retournait au Prieuré : j'allais dans mon appartement ; nous sommes sortis ensemble. Dans le trajet, cet homme a osé m'arrêter, et me prenant la main avec son ancienne familiarité. —

« Chère demoiselle Amélie, m'a-t-il dit
» d'un ton hypocrite, je vous le répète,
» confiez-vous en ce Dieu qui vous aime ;
» que les apparences ne vous découragent
» pas. »

« Mettez-les moins contre vous, lui ai-
» je répondu, et laissez-moi supporter le
» reste, selon l'étendue de mes forces. »

Il a levé les yeux au Ciel, comme pour le prendre à témoin de son innocence ; et

les baissant sur moi d'un air attendri, il a fait un profond soupir, et m'a quittée sans ajouter un mot. Il m'aurait touchée, si son manège eût été plus adroit, et si les derniers mots du malheureux n'eussent retentis encore a mon oreille.

Je ne te dirai rien des instans que j'ai passés seule, tu peux t'en faire une idée; je ne veux que t'exposer les faits.

Quand le dîner a été servi, je suis descendue dans la salle à manger. On était debout en attendant Alphonse qu'on avait envoyé chercher. Le laquais est venu dire de la part de Robert, que *Monsieur* n'ayant voulu quitter ni sa robe-de-chambre ni son bonnet de nuit, il n'osait l'amener en cet état.

Qu'il vienne tel qu'il est, a dit la Marquise d'un ton absolu. Nous gardions tous le silence, et ta pauvre amie n'était pas à son aise.

Alphonse est arrivé tel qu'on l'avait annoncé, suivi du fidèle Robert. Il n'a regardé personne, s'est approché de la ta-

ble, a rêvé quelques instans (pendant lesquels nous le considérions); puis, tout-d'un-coup il s'est écrié : —

« Quoi, toujours des poisons ! ôtez-les » de ma vue... Malheur à l'esprit infernal.. »

En disant ces derniers mots, il s'était emparé d'un couteau ; et quoique son air et son geste n'eussent rien d'effrayant, la Marquise extrêmement troublée, est convenue qu'il ne pouvait y avoir de réunion aux heures des repas, et qu'on servirait Alphonse dans sa chambre. Elle a fait signe à Robert de l'y conduire : celui-ci n'a pas eu de la peine : l'insensé a pris les devant, et s'en est allé avec plus d'empressement qu'il n'était venu.

Cependant, (tu sauras toutes mes remarques) j'étais placée vis-à-vis de lui; j'ai eu la fermeté de ne pas le perdre de vue, et je n'ai apperçu dans sa physionomie que les yeux baissés et la rougeur de la honte ; aucun signe d'égarement ne défigurait ses traits ; mon imagination suppléant aux regards qu'il me dérobait, il m'a paru fort

embelli ; ses traits plus formés lui donneraient un air plus noble, sans ce malheureux état qui semble l'humilier. Un léger sourire, qui malgré le sombre de ses propos, ne m'a point échappé, m'a rappelé les grâces de sa bouche ; sa taille est parfaite, et pour me servir d'une expression de Frédéric, — lorsqu'il s'est agité, dans le moment de son délire, *on l'aurait pris, sous son costume, pour le plus fier Monarque de l'Orient.*

La conversation n'a pas tari sur son compte ; Frédéric en a fait tous les frais : il nous a raconté les jeux innocens dont ils venaient de s'occuper ensemble, et ne nous a pas fait grâce de la moindre inepte ; mais j'ai été frappée de sa conclusion.

» Il devait, nous a-t-il dit, être un » rusé compère avant sa maladie ; car, » tout en déraisonnant, il m'a aussi lancé » des épigrammes. »

Je me suis jointe aux instances de la Marquise pour qu'il nous en répétât

quelques-unes ; il s'en est défendu, disant, qu'*il passait des mots à un fou*, mais qu'*il n'avait que faire de nos interprétations malignes.*

Après le dîner, la Marquise a fait une partie de trictrac avec son fils; le Marquis, (qui n'avait peut-être pas mieux passé la nuit que moi) s'est endormi ; et je me suis établie avec mon ouvrage auprès d'une porte vitrée qui donne sur la terrasse du jardin.

J'y étais depuis près d'une heure, toute entière à mes réflexions, lorsque j'ai vû dehors Alphonse tout habillé, marchant à grands pas, suivi de Robert.

En passant devant ma croisée, il m'a apperçue ; il a rallenti sa marche, et je l'ai vu repasser avant qu'il ait eu le temps d'achever le trajet. Il est revenu encore, et après cinq ou six tours très-abrégés, je l'ai perdu de vue. Une curiosité inquiète m'a fait sortir pour le chercher. Robert, que j'appercevois seul, dirigeait mes pas timides, lorsqu'Alphonse (qui sans doute m'a

vue ) est sorti du pavillon et s'est enfoncé dans une allée couverte. J'ai renoncé à le suivre ; mais j'ai fait le tour, dans l'espérance de le croiser. Hélas ! qu'elle a été ma réussite ! . . . Mon aspect inattendu ( au tournant d'un berceau de charmille ) lui a fait jetter un cri ; il s'est retourné brusquement, s'est frappé le front avec un geste si effrayant que, tremblante, éperdue, je suis revenue sur mes pas. J'allais cacher mon trouble à tous les yeux, lorsqu'on m'a appelé pour rentrer au salon, où mon père m'attendait.

Il était venu avec le Prieur, je ne sais si c'était rencontre, ou s'ils s'étaient cherchés ; mais quelques mots à l'écart et à demi-voix, m'ont paru être une suite d'entretien fondé sur la confiance.

La marquise, empressée de donner à ses voisins un spectacle qui lui plait autant qu'il nous désole, a dit à Frédéric d'aller chercher son frère, et de nous l'amener : cette attente a répandu une sorte d'inquiétude sur toutes les physionomies.

Frédéric est bientôt revenu avec Alphonse : celui-ci tenait à la main une branche d'arbre très-touffue, qui d'abord nous a dérobé la vue de ses traits. Il s'est assis dans un coin du salon ; et là, sans remarquer personne, il s'est mis à effeuiller et à couper les tiges de sa branche. Nous l'observions tous en silence ; chacun paraissait craindre de l'interroger. Après quelques instans, mes yeux ont rencontré les siens qu'il a détournés, mais sans émotion apparente ; et de nouveaux regards ( quoique toujours à la dérobée ), m'ont prouvé que l'impression que j'avais paru lui faire, ne tenait qu'à la bizarrerie de son état.

La Marquise engageait mon père à s'approcher de lui pour lui parler ; sa résistance m'a étonnée ; je devais d'autant moins l'attribuer à faiblesse de sa part, que j'ai eu le chagrin de le voir sourire de cet objet de pitié. La Dame, pour animer un peu le cercle ( qu'en général ce tableau attristait ), a proposé une partie ; mais ne perdant pas de vue le malheureux qu'elle voulait pro-

duire, elle a saisi cette occasion pour lui demander s'il jouait.?

« Non, Madame, a-t-il dit; mais.... je » *déjoue* »

La Marquise éclatant de rire, a demandé à Frédéric si c'étaient là les epigrammes ?

« Eh !. mais.... a répondu celui-ci; il est » telles circonstances où ce mot dirait beau» coup. »

Le Prieur (sur qui mon père a jeté les yeux), a rougi prodigieusement, et dans une émotion visible, il s'est approché d'Alphonse.

« Mon bon ami, lui a-t-il dit, faites» nous voir vos talens; vous êtes musicien, » chantez-nous quelques airs. »

Alphonse alors s'est mis à chanter, avec précision et d'une voix sonore; mais sans goût, sans expression; et pour la première fois, toute sa physionomie ne m'a montré qu'une imbécilité totale.

On s'en est amusé quelques temps (à part son père et moi). Fatigués à la fin, on

a voulu le faire taire ; mais il n'écoutait pas, il semblait être seul : on a été obligé d'appeler son domestique, qui, au milieu de ses éclats, l'a entraîné hors du salon.

J'en suis sortie bientôt après ; un poids affreux me pesait sur le cœur. Mon père m'a suivie ; je me suis jettée dans ses bras ; et j'ai donné un libre cours à mes larmes.

Ce bon père ( malgré sa singularité inexplicable ), était vivement ému de mon état : sa tendresse m'a fait tout le bien dont elle était capable ; mais ses propos et son espoir inconséquent n'ont plus séduit mon âme. Il me pressait de retourner chez lui : je ferais bien, peut-être ; mais c'est trop tard pour m'y résoudre. Je suis plus que jamais attachée à l'objet qui me tue, et j'aime mieux expirer sous le toit qu'il habite, que de m'en séparer. Mon père cède encore à mon refus ; mais ce n'est que pour quelques jours : ses affaires vont être finies, et ma présence lui devient nécessaire. — Devoir ! amour ! qui l'emportera dans mon cœur ? — Et que peut-on attendre d'une

malheureuse qui ne peut faire un choix sans remords ou sans regrets.

Je n'ai plus paru de la soirée ; je l'ai passée avec toi, ma tendre amie. Ce n'est pas sans peine que je suis parvenue à maîtriser assez mon imagination pour t'écrire ces détails : en les résumant dans ma tête, j'ai cherché à m'attacher particulièrement aux circonstances les moins désespérantes; et c'est par les illusions de l'espoir le plus fragile que j'ai pu mettre quelqu'ordre et une exacte vérité dans l'exposition des faits. Que répondras-tu à ce volume, ma Cécile ? Qu'il me tarde à le savoir ! — Puisse le Ciel t'inspirer ! — tes paroles seront pour moi des oracles; je t'en avertis; pèse-les bien dans ta sagesse.

## LETTRE LIII.

### MADAME DE VALMORE A AMÉLIE.

Paris, le 20 mai 17...

Avec quelle faveur j'ai imploré le Ciel pour qu'il daignât m'inspirer, ma chère Amélie ! Mais, hélas ! les causes matérielles gouvernent mon jugement, je le sens à ses vacillations. Si je n'avais lu que la première partie de ta lettre, (malgré tes angoisses que j'ai partagées) je t'aurais non-seulement dit, *espère* ; mais j'aurais certifié ton bonheur prochain. Dans cette première soirée, Alphonse me paraissait jouir de ses facultés intellectuelles, je ne voyais qu'un être affaibli par la maladie et ému par les objets qui devaient naturellement affecter son cœur. Ses trois courtes phrases étaient pleines de sens : la première, à son père, était un reproche mérité ; la seconde, à la Marquise, une vérité peu

flatteuse; et la troisième à ton égard, le trouble évident de l'amour contraint. Il est heureux que tu n'en aies pas été frappée comme moi, la perte de l'illusion en serait plus cruelle ; j'en juge parce que j'ai éprouvé en lisant les détails de la journée suivante : mais, après le chagrin que m'a causé cette transition, je t'ai relu plus attentivement, et je dois t'avouer que j'ai senti plus d'une fois renaitre mes espéranees. On dirait que cet homme n'est fou que par réflexion ! Mais, comme il est impossible qu'il se fasse un jeu de paraitre en cet état, j'en conclus que sa folie n'est pas permanente, et que sa raison peut le devenir. Il est clair qu'il t'aime plus que jamais. La crainte qu'il éprouve en te voyant seule, annonce une sensation vive, dont il ne s'effraie que parce qu'il ne peut se l'expliquer ; et ce calme où tu le crois rendu lorsque tu parais environnée, n'est que l'effet d'une sage réserve, qui d'habitude est devenue instinct. Un mot que tu me cites pour prouver sa démence, est à mes

yeux la plus fine et la plus tendre allégorie. Comment n'as-tu pu te reconnaitre, sous l'*étoile du matin* ? — Vas, mon enfant, cet insensé est encore trop aimable pour être perdu sans ressource !

Cependant, je ne veux pas te flatter; n'adopte point encore ce qui peut n'être que des *chimères*; elles me séduisent, et malgré moi elles entraînent ma plume : ce n'est donc pas (comme tu me le demandes) dans *ma sagesse* que mes paroles sont pesées. Pour avoir un oracle sûr, donne-moi encore un indice. Surmonte tous les obstacles; vois ton ami en particulier; ( que Robert pourtant ne s'éloigne guère ) mets de côté toute réserve superflue; fais parler ta tendresse; donnes-en tous les témoignages que la décence peut autoriser vis-à-vis d'un homme hors d'état de s'en prévaloir; fais-lui toutes les questions qu'il est susceptible d'entendre, et rends-moi un compte fidèle de cette entrevue; je te promets alors une décision, qui devra raisonnablement fixer tes incertitudes.

Je ne sais que te dire de ton père ; sa manière d'être ( quoiqu'un peu singulière ) n'est pas assez prononcée, et peut ne tenir qu'à son caractère : mais quant au Prieur, ma bonne amie, je te conjure de ne pas précipiter ton jugement; je ne puis voir un fourbe dans cet homme ! J'étais bien jeune, il est vrai, quand je l'ai vu à Ostange; mais, plus âgée que toi, je n'ai pu oublier le cas que ta pauvre mère en faisait : elle n'était pas capable d'accorder légérement son estime; et celui qui a pu la mériter, ne peut avoir changé. Crois plutôt qu'il ménage une femme artificieuse; je ne vois de naturel que ce qu'il t'a dit; tu devrais non-seulement l'écouter, mais chercher à lui parler ; il a soigné ton ami malade ; il a observé les variations de son état; ses remarques pourraient t'éclairer. Après tout ce qu'il a fait pour Alphonse depuis sa naissance, pourrait-il souhaiter la destruction de son ouvrage ? Je les vois encore au milieu de nous; c'était la tendrese d'un père pour son fils, et celle d'un

fils pour son père : ce souvenir me rendra toujours l'un aussi respectable que l'autre intéressant. Que ne puis-je être à tes côtés ! je te défendrais des noirs prestiges qui t'environnent. Mais, hélas ! je suis prisonnière jusqu'à l'arrivée de ce petit être turbulent qui, tout précieux qu'il m'est déjà, m'est pourtant moins cher qu'Amélie ! Depuis quelques jours il me rendrait la vie plus douce, si, loin de toi, et sur-tout quand tu souffres, elle pouvait porter ce nom. Cela veut dire, au moins, que toute entière à ta peine, je ne suis plus astreinte aux soins minutieux de mon individu. Mes argus me surveillent de loin ; je n'aurai pas la clef des champs, mais j'ai celle qui fait communiquer les ames, et je te promets bien de m'en servir ; j'attends impatiemment que tu me remettes à en faire usage.

Je ne te parle pas du retour à Ostange ; tu n'y es pas encore : Maman m'a dit que ton père devait venir ici : il songe à donner sa démission ; ainsi, qui *vivra verra* ; ne nous tourmentons pas d'avance.

Maman et mon mari partagent ce qu'ils connaissent de tes peines; ils voudraient te le prouver plus effectivement; mais ils craignent le château d'Armaucourt; tu ne pourras les voir que chez mon oncle : il n'y a que ta Cécile qui ( si on ne l'enchaînait ) serait capable de t'aller chercher dans les antres les plus sauvages. Adieu, ma bien-aimée; je m'arrache à toi, pour ne pas manquer un *exprès* qui réunira plutôt nos pensées.

---

## LETTRE LIV.

### AMÉLIE A MADAME DE VALMORE.

Armancourt, le 20 mai 17...

CETTE journée, plus fertile en incident, va, j'espère, bonne cousine, te donner plus de lumières sur mon sort. J'ai prévenu le conseil que tu me donnes; ( dans ta lettre qu'on m'a apportée ce soir ) j'ai eu un tête-à-tête; mais il ne s'est pas passé

comme tu le désirais; le hazard qui me l'a procuré, ne m'a pas laissé la ressource des gradations nécessaires; une surprise inévitable a troublé l'oracle que tu voulais interpréter: je n'ai, pour ainsi dire, qu'une pantomime à te rendre; mais enfin lis et ne prodonce que lorsqu'une autre rencontre (que je chercherai présentement avec courage et prudence) m'aura mis en état de sonder le cœur de l'infortuné.

Ayant passé encore une très-mauvaise nuit et m'étant assoupie le matin, je n'ai pu descendre pour le déjeûner, Il était tard quand ma toilette a été faite; je me disposais à sortir, lorsque de ma chambre (qui est à l'entrée d'une galerie au bout de laquelle est l'appartement d'Alphonse) j'ai entendu du bruit et des éclats de rire: j'ai ouvert ma porte, et j'ai vu Alphonse et Frédéric qui jouaient au volant dans cette galerie, en présence de leur père. A mon aspect le coup a manqué, et le volant est tombé à mes pieds; je l'ai relevé et je l'ai présenté à Alphonse qui se trouvait le plus

près de moi ; il s'est avancé avec une émotion que dénotait sa rougeur subite ; ses doigts touchaient déjà les miens, lorsque portant ses regards dans ma chambre, le volant lui est échappé, ainsi que la raquette qu'il tenait de l'autre main ; il a reculé quelques pas, et croisant ses bras sur sa poitrine, il s'est appuyé contre le mur, comme un homme saisi par un spectacle inattendu.

Son père s'est approché de lui, et Frédéric ayant vu la partie abandonnée, peu curieux d'en connaître la cause, était déjà loin.

« Es-tu fatigué, mon ami ? a dit le Mar-» quis à Alphonse. »

Au lieu de lui répondre, le malheureux s'est jeté dans ses bras, et cachant sa tête dans son sein, il s'y est abimé dans les sanglots.

Après quelques instans de suffocation, qui nous déchirait l'âme, il a dit d'une voix entrecoupée : —

« Elles sont ensemble !... nous y sommes

» aussi !... Mais, ô Dieu !... de leur cé-
» leste demeure, de quel œil voient-elles !...
» Ah ! mon père !... ai-je un père ?... a-t-il
» repris en se relevant et en fixant sur le
» sien un regard inexprimable. »

Le Marquis voyant (ainsi que moi) que les portraits de nos mères occasionnaient cette crise douloureuse, pénétré lui-même de ces souvenirs, et du doute cruel échappé à son fils, versait des larmes amères.

Je n'étais pas dans une situation plus douce ; j'ai fait un effort pour me rapprocher d'eux.

« Venez, ma fille, m'a dit le Mar-
« quis, venez le consoler. »

« Non, non, a dit ce malheureux
» égaré ; qu'elle ne m'approche pas ; sa
» pitié, la vôtre, me tuent ! ce n'est pas
» ainsi que je l'ai méritée ! — Attendez
» que je sois en Corse .... et qu'un scé-
» lérat m'ait plongé le poignard dans le
» cœur ! .... »

Le Marquis effrayé de la tournure que prenait le délire de son fils, a prompte-

ment appelé Robert, qui, prenant son maitre par le bras, l'a entrainé dans son appartement.

Le Marquis, en passant devant ma porte, a jetté un coup-d'œil attendri sur les tableaux qui venaient de causer cette scène ; il a soupiré profondément : nous avons pris le même chemin sans pouvoir nous parler ; et le besoin mutuel de dissiper notre émotion nous a conduit ensemble dans le parc.

La Marquise nous ayant apperçu de sa fenêtre, est venue nous joindre.

L'altération qu'elle a remarquée sur nos physionomies, nous a fait interroger sur la cause.

Le Marquis lui en a fait un narré succint ; mais n'osant parler des portraits, il a rendu plus frappant le désordre des organes : j'ai vu d'abord la satisfaction qu'il causait ; mais au mot de *scélérat* et de *poignard*, la figure de la Marquise a visiblement changée ; une rougeur, puis une pâleur soudaine, un frémissement

contraint, en ont décomposé les traits. — Qui peut donc émouvoir cette âme dont l'insensibilité fut toujours le caractère ? — Elle s'est remise avec peine, et je l'ai vue fréquemment retomber dans une rêverie sombre qui me causait une sorte d'effroi.

Cette femme a je ne sais quoi qui repousse, malgré toutes les formes de la beauté ; on craint le venin caché sous l'enveloppe : je ne saurais l'approcher sans une secrette horreur ; vainement je me reproche un sentiment involontaire. — Ah ! la vertu porte une autre empreinte ! Son charme inexprimable dirige l'observateur jusqu'au cœur qui la recèle ; de même on voit le sceau du vice, il indique le foyer.

Dans l'après-midi, je suis montée à ma chambre, pour y chercher quelque chose dont j'avais besoin ; j'y ai trouvé Mademoiselle Delorme qui m'a dit qu'Alphonse avait ouvert doucement ma porte, et que la voyant, il s'était retiré. Cette tentative m'a suggéré l'idée de lui tendre

un piége innocent. Voyant que son appartement était ouvert et qu'il pouvait m'entendre, je suis venue dans la galerie, et appelant ma bonne à haute voix, je l'ai priée de descendre pour m'aider à monter mon ouvrage sur le métier. Mademoiselle Delorme est sortie ; j'ai feint de la suivre, et je me suis cachée dans un coin pour attendre l'événement.

Il n'y avait pas deux minutes que j'y étais, lorsque j'ai entendu Alphonse marcher sur la pointe des pieds, entrer dans ma chambre, dont il a laissé la porte ouverte.

J'ai attendu un instant, le cœur me battait avec violence ; ensuite je me suis approchée sans faire le moindre bruit, j'ai avancé la tête, et j'ai vu cet intéressant et malheureux jeune homme à genoux, en face des portraits, son mouchoir à la main, sa tête élevée, les bras tendus, en un mot, dans l'attitude la plus attendrissante.

Je n'ai pu y tenir ; je me suis élancée, et tombant à genoux à ses côtés : —

» Mon ami, lui ai-je dit, c'est ensem-
» ble que nous devons les implorer ! »

Ma présence l'avait tellement saisi, que faisant d'inutiles efforts pour se relever, il n'y est parvenu qu'avec mon aide.

Il voulait m'échapper ; chancelante moi-même, j'ai réuni mes forces, et l'ai jetté sur une chaise ; je me suis assise auprès de lui : tandis qu'avec une de ses mains il couvrait son visage de son mouchoir, je retenais l'autre, et la serrant affectueusement : —

« Cher Alphonse, me suis-je écriée,
» méconnaissez-vous Amélie ? .... n'est-
» elle pas l'amie de votre enfance ? ... la
» compagne de votre sort ? »

Il a porté ma main sur son cœur, qui palpitait avec violence ; il l'y a retenue fortement : j'ai cru un moment qu'il allait me parler ; mais cet espoir s'est changé en frayeur, quand tout-d'un-coup je l'ai vu qui mordait son mouchoir avec rage.

J'allais me lever ; il m'a prévenue ; et

gagnant la porte, il s'est écrié avec l'accent du désespoir : —

« Père Bonnal ! .... Prieur ! .... je » vous défie, bourreaux, d'inventer un » supplice plus grand ! »

En l'entendant parler, j'ai repris assez d'assurance pour courir après lui ; je l'ai retenu par son habit ; il s'est retourné : —

« Oh ! laissez-moi, laissez-moi ! .... » m'a-t-il dit d'un ton plus doux, mais » non pas sans effroi ; tout est perdu si je » m'arrête ! ... j'ai donné ma parole .... l'honneur .... l'amour ... la vie... Adieu » chère .... adieu !

Il n'a pas eu de peine à m'échapper ; je n'avais plus la force de le retenir. — Immobile à la place où il m'a laissée, j'y suis restée long-temps dans un état difficile à décrire ; mais il n'était pas sans douceur. — L'effroi que je lui cause n'est pas naturel : n'ai-je pas senti sur son cœur l'éloquence de la tendresse ? — On lui aura défendu de me voir ; — que peut-on craindre ? *Il a donné sa parole ; ... tout est perdu s'il*

*s'arrête ;* ... ce Moine, ce Prieur, dont il se plaint avec tant d'amertume, auront rempli son âme de terreur ; mais sa sensibilité n'en a pu être éteinte ; elle me rend l'espoir, elle lui rendra la raison.

Après ces conjectures consolantes, j'ai rejoint la compagnie ; elle était augmentée de mon Père et du Prieur : le malheureux Alphonse était le sujet d'une dispute assez vive entre le mari et la femme ; il s'agissait de faire venir un médecin de Paris, pour entreprendre sa guérison ; la Marquise en voulait prouver le danger, ou tout au moins l'inutilité ; elle s'appuyait de l'attestation du médecin de Tournon. Les autres acteurs étaient passifs ; le Marquis se croyant soutenu par leur silence, a déclaré très-positivement *qu'il le voulait, qu'il le devait, et qu'il était d'autant plus affermi dans cette résolution, que cette journée même lui avait fait concevoir les meilleures espérances.*

La Marquise, avec un rire sardonique, a dit :

« Effectivement, quand le malade est » furieux il doit promettre beaucoup ! »

« Comment, furieux, a dit mon père. »

« Oui, Monsieur ; il parle de meurtre » et de poignard ; et dans cet état, il n'y » a pas loin du propos à l'action : quant à » moi, je ne reste plus sous le toit d'un » frénétique, si la médecine, ou la mai- » son de force ne m'en font au plutôt » raison. »

» Vous en êtes la maîtresse, a dit froi- » dement le Marquis. »

« Expliquez-moi donc ?... a dit encore » mon père. »

Le Marquis allait parler, lorsque la Marquise, avec une indignation forcée et un trouble réel, lui a dit : —

« Auriez-vous bien le courage de vous » appésantir sur ces affreux détails, quand » je n'ai pas même celui de les entendre? »

« Eh bien ! Baron, a dit le Marquis, » vous en savez assez pour nous servir ; » puisque vous allez à Paris, envoyez-nous » le médecin le plus habile. »

« Employez au moins les convenances, » a dit la Marquise avec humeur : c'est au » Prieur à prendre ce soin, lui seul est en » état de rendre un compte utile ; sans » cette précaution, la première vue du » malade donnerait des préventions qu'on » aurait peine à détruire. »

» A la bonne heure, a dit le Mar- » quis. »

On a décidé que le Prieur partirait demain ; la Marquise a fait avec lui un tour sur la terrasse. Pendant ce temps-là mon père m'a fait part de l'objet de son voyage; c'est en effet pour rendre son régiment, obtenir quelques mois de repos, et la promesse d'être employé dans la carrière des négociations. S'il songe à s'éloigner de moi, il croit donc m'établir bientôt ! Et si mes intérêts ne s'accordent pas avec les siens .... Ah ! cousine ! ... quel avenir se prépare ! ...

La Marquise et le Prieur sont rentrés avec des traces d'agitation sur la physionomie : le dernier a dit qu'il allait voir le

malade, pour être en état de faire un rapport plus exact.

Voilà où nous en sommes, ma Cécile; j'espère beaucoup du parti que l'on prend, pourvu que le médecin ne s'en rapporte pas à d'autres préventions que celles qu'on veut éviter.

La plume me tombe des mains; je suis rendue de fatigue! Cette nuit doit être meilleure pour ton amie; et cet espoir dans lequel je termine ma lettre, doit me tenir quitte envers ton bon cœur de tout ce qu'il me resterait à te dire des sentimens du mien.

## LETTRE LV.

### AMÉLIE A MADAME DE VALMORE.

Armancourt, le 22 mai, à 6 heures du soir.

ENCORE un instant de bonheur, ma Cécile! Ah! que ses éclairs sont perçans dans a nuit où je suis plongée! mais pour qu'ils

te frappent de même, partage d'abord mes ennuis.

Comme je l'avais prévu, la situation de mon âme m'a fait goûter un sommeil plus tranquille ; son effet salutaire s'était répandu sur mes traits; il a été remarqué, et Frédéric en a pris avantage pour recommencer à m'importuner ; sa mère le secondait : le déjeûner en a pris un air de fête, où (quoique le Marquis et moi en fissions peu les frais) l'on aurait pu croire qu'un événement heureux changeait la face du château.

Le ton d'abord a été assez ménagé pour que j'aie pu m'y prêter avec cette complaisance qu'exige ma position et que la situation de mon esprit rendait plus facile. Le Marquis semblait puiser dans mon maintien une douce sécurité dont son extérieur portait l'empreinte ; mais il nous a quittés, et l'on a cessé de garder des mesures.

A la suite d'un duo que j'ai chanté avec Frédéric, les transports de cet impertinent n'ont plus eu de bornes : appuyé sur le

bras du fauteuil où j'étais assisse, il a osé appliquer un baiser sur ma joue. Je me suis levée à l'instant très-courroucée de son audace.

« Fi donc, Amélie, m'a dit la Marquise, » cet air prude est très-déplacé. Vous êtes » enfant de la maison; vous devez regar- » der Frédéric comme un frère, et je crois » qu'il peut espérer d'être un jour quelque » chose de plus. »

» Je ne sais point, Madame, ai-je ré- » pondu, qu'elle sera ma destinée; mais, » si l'on me croit quelque droit d'en dis- » poser, c'est assez pour qu'on me res- » pecte. »

Le ton de plaisanterie que m'a attiré cette réponse, m'a fait prendre le parti du silence : Frédéric s'en est ennuyé, ainsi que de mon ouvrage auquel j'étais très-appliquée; il est sorti en frédonnant un air.

La Marquise est restée; je lui tournais le dos, et j'ignore ce qui l'occupait; mais ce morne tête-à-tête n'avait pas duré un

quart-d'heure, que nous avons entendu accourir avec bruit, et Alphonse qui criait:

« Tu ne l'auras qu'avec ma vie ! »

Les deux frères sont entrés en continuant une lutte très-vive; Frédéric se défendait de la main droite, et de l'autre il tenait un ruban bleu.

« Voyez, a-t-il dit en nous le montrant, » c'est une faveur de quelque belle; j'ai sur- » pris ce *beau ténébreux*, qui la couvrait » de ses baisers ardens : tenez, tenez, fière » Amélie; c'est à vous à punir le volage. »

Alphonse avait saisi son frère au corps; déjà d'un bras vigoureux il l'enlevait, lorsque voyant le ruban entre mes mains; il a quitté son adversaire; et d'un air consterné, humilié, vaincu, il s'est jeté sur un siège sans perdre de vue le sujet du combat.

Conçois-tu ce moment, cousine? C'était le ruban que j'avais donné autrefois; la petite flèche d'or y était attachée. Émue, attendrie jusqu'aux larmes, je me suis approchée d'Alphonse : —

« Mon ami, lui ai-je dit, ce gage est » toujours à vous ; heureuse celle qui vous » l'a donné ! »

Il a baisé ma main avec un transport inexprimable, a caché le ruban dans son sein et s'est enfui comme un éclair.

La Marquise et son fils n'ont trouvé dans tout cela que le sujet des plus sottes plaisanteries.

Robert était accouru au bruit de la scène; la Marquise l'a retenu pour lui demander ce que c'était que ce ruban.

« Je l'ignore, a t-il répondu; mais Mon» sieur l'a toujours sur lui : pendant sa ma» ladie il le tenait sous son chevet ; ce n'é» tait qu'en le menaçant de le lui ôter qu'on » obtenait quelque chose de lui, et ce » moyen m'est encore fort utile. »

Le Marquis est rentré ; on lui a raconté ce qui venait de se passer : la Marquise a accompagné le récit de la plus révoltante critique de l'éducation des colléges, et a fini par attribuer le triste état d'Alphonse, au déréglement de ses mœurs.

Je les ai laissé sur ce chapitre; sans me convaincre, il empoisonnait ma joie. Qu'elle a été pure, lorsque vis-à-vis de mes deux tableaux j'ai pu en faire hommage aux bienheureuses de qui les vœux sont à moitié remplis !

Oui, ma Céeile, il est bien sûr qu'on m'aime ! Qu'ai-je donc à te demander ? Tu peux me confirmer l'espoir que cette vérité me donne; mais tu ne pourrais me l'ôter ; j'en ai pleinement joui deux bonnes heures: rendue à la société, il a fallu, malgré moi, me distraire; mais j'en ai trouvé le courage; le retour sur moi-même était si consolant !

La compagnie était augmentée de deux voisins, de ces personnages insignifians qu'on veut bien écouter, mais à qui l'on n'a rien à dire ; ils faisaient nombre, ils augmentaient le bruit ; deux causes qui ( au sortir de table ) m'ont facilité une heureuse retraite.

Mon but était de trouver mon ami: je l'ai vainement cherché par-tout ; je

m'allarmais de son absence, lorsque j'ai rencontré Mademoiselle Renaud qui m'a dit qu'il était sorti pour une longue promenade ; que son esprit paraissait plus aliéné ; qu'il avait de l'égarement dans les yeux, et que Robert en était en peine. Hélas ! je m'en afflige aussi ! mais à présent que je l'ai vu sensible, je préfère ces crises fâcheuses à la froide stupidité. Le tour que lui a joué son frère l'a fortement ému ; qui sait si quelqu'autre secousse ne le guérira pas ! Ces conjectures vraisemblables ajoutent à mon impatience sur l'arrivée du Médecin.

V minuit.

Alphonse est revenu fort tard ; Robert a dit qu'il n'était pas bien ; mais que, fatigué de sa course, il trouvera dans le sommeil le calme dont il a besoin : en sera-t-il pour moi de même ! — Bon-soir, bonne cousine, écris-moi donc ; combien de fois par jour je te désire ! Les bonnes nouvelles que tu me donnes de ta santé excitent ce

vœu téméraire; ma raison le combat faiblement; mais ma tendresse se résigne, quand je me dis que si tu le pouvais tu serais dans mes bras.

Dis à ta mère et à l'heureux Félix tout ce que tu dois penser de ma reconnaissance.

## LETTRE LVI.

### MADAME DE VALMORE A AMÉLIE.

Paris, le 22 mai 17..

Qu'il m'est doux, mon Amélie, de recevoir de toi l'espérance de ton bonheur! Que de motifs de nous y livrer! Avec quel attendrissement et quelle satisfaction je t'ai lue! Non, ces crises qui t'affligent encore ne sauraient durer long-temps; elles sont la suite d'un sentiment vif, profond, auquel des organes affaiblis succombent. C'est l'effet évident d'une maladie cruelle, mais dont tous les symptômes touchent à leur fin. J'espère plus du temps et du repos que des

remèdes, et je n'aime pas mieux les secousses morales que celle de la pharmacie ; j'espère que le Médecin sera de mon avis. — Mon amie, je vois encore dans un plus beau jour que toi ! Alphonse me paraît en proie à la plus triste méfiance. Ses faibles retours à la raison lui font connaître son état, et son état le prévient contre sa raison même ; voilà pourquoi il fuit et qu'il craint sur-tout ton approche. Il s'est promis de ne se livrer à toi que lorsqu'il serait sûr de lui : cette volonté est déterminée ; il la sent dans tous les momens ; et les mots *d'honneur*, *d'amour*, *de vie*, etc. sont un chaos de motifs suggérés par le délire. Puisqu'il s'éloigne du château, ne force plus les rencontres, laisse tout faire au hazard, ou (pour mieux dire) à celui qui le gouverne ; ne vois dans tout ceci qu'un sommeil prolongé, et ne t'occupes que du réveil.

Ton père sort d'ici ; il est en tout de mon avis : son opinion même ne ressemble pas à l'espoir, elle a l'air de la certitude ; son ton léger et satisfait m'étonne ; mais je suis

d'autant plus charmée de le lui voir, qu'il me paraît constamment occupé de ton bonheur, et qu'en lui parlant de toi, je retrouve sa sensibilité : il voulait que je lui montrasse ta dernière lettre; je m'en suis défendue, vu quelques détails qui ne sont bons que pour nous; je les ai supprimés en lui rendant compte du reste; mais en m'écoutant, je t'avoue qu'il n'a pu s'empêcher de rire : si pour n'en être pas choquée, je cherche à m'en rendre raison, il est des momens où je suis tentée de croire que ton ami se joue aussi de nous.

Pour en revenir au sérieux qu'exige cependant l'état des choses, maintiens-toi, mon Amélie, dans les dispositions où je te vois; ne donne prises qu'aux sensations qui les améliorent; et dans le vide que laissent les événemens pense, à ce qu'il en coûte à ta Cécile de ne pas aller le remplir.

## LETTRE LVII.

### AMÉLIE A MADAME DE VALMORE.

Armancourt, le 24 mai 17...

Il ne m'est que trop aisé de suivre ton conseil, ma Cécile : *celui qui gouverne le hazard* ne permet pas qu'il me serve. On ne voit plus Alphonse ; il part au point du jour, il ne revient pas pour dîner, et le soir, fatigué de ses courses, il s'enferme dans sa chambre. Le Marquis, inquiet le second jour de ces absences, fit, au retour, appeller le domestique pour savoir ce qui se passait : celui-ci nous a rassurés ; il prétend que son maître veut connaître le pays; mais il avoue qu'il le parcourt sans intérêt, s'arrêtant çà et là dans des fermes ou des chaumières, où il paie noblement un grossier repas. J'ai su par Mademoiselle Delorme (à qui Robert l'avait dit) qu'avant-hier il fut à Ostange ; qu'il passa plusieurs heures

au château ; qu'il s'était fait ouvrir ma chambre ; que sous prétexte de s'y reposer, il y était resté long-temps seul ; qu'il en était sorti plus distrait qu'à l'ordinaire, et que du reste de la journée rien n'avait pu fixer son attention. — Hier il fut plutôt de retour, et son arrivée répandit un instant l'alarme. Par un temps frais et humide, il n'avait de vêtemens que ce qu'exigeait la décence; les gens s'en effrayèrent et vinrent nous en avertir. Nous accourûmes, fort troublés, à une fenêtre qui donnait sur son passage ; nous ne vîmes aucune trace d'agitation dans sa démarche, ni sur ses traits; au contraire, son extérieur peignait le repos du corps et la satisfaction de l'âme : mais il n'avait pas son habit ; Robert n'en était pas chargé, et le froid était très-incommode. Le Marquis, voulant avoir une explication, envoya un de ses gens pour remplacer le domestique qui eut ordre de venir lui parler.

Nous revînmes au salon où Robert ne tarda pas à se rendre.

Voici presque mot à mot son récit :

« En passant près d'un hameau, sur une » des terres voisines, nous avons entendu » des gémissemens : quelques paysans at- » troupés auprès d'une espèce de cabane, » nous ont fait comprendre que c'était de- » là d'où sortaient les plaintes ; nous y som- » mes entrés; nous avons trouvé une femme » assise à terre, entourée de quatre ou » cinq enfans, et dans un tel désespoir qu'il » n'était pas possible de l'entendre ; l'endroit » qui les recélait était entièrement dévasté. » J'ai interrogé les témoins ; ils m'ont dit » que le mari de cette femme, excellent » journalier, venait d'essuyer une maladie » qui l'avait privé du fruit de son travail ; » qu'ayant emprunté trente écus d'un habi- » tant du village voisin, avec promesse de les » rendre à certaine époque, il n'avait pu se » libérer ; et que ce particulier, dur et avare, » venait, en vertu d'un arrêt, de faire saisir » tout ce que possédait ce malheureux. Tan- » dis que ce désastre nous était raconté, le » propriétaire de la cabane revenait gai-

» ment des champs : ce monde autour de
» chez lui l'effraie ; il franchit le seuil d'un
» saut, et n'a pas besoin d'explication pour
» comprendre son malheur. Cependant il
» était en nage ; il voulait changer de linge,
» se couvrir au moins d'un sarrau ; mais
» il cherche en vain ; rien ne lui restait au
» monde. C'est alors que mon maître, ému
» de compassion, s'est dépouillé malgré
» moi ; il a forcé le paysan à se revêtir de
» son habit ; il lui a aussi donné sa montre
» et ses boucles, croyant qu'il serait facile
» de ramener le chariot qu'accompagnaient
» les huissiers ; et se dérobant aux trans-
» ports de cette famille reconnaissante, il
» l'a laissée néanmoins très-en peine d'oser
» tirer parti de ses dons. »

A ce récit, le Marquis a paru touché jusques aux larmes ; il a fait appeller son intendant, lui a remis une somme, lui a a dit de se faire donner le vêtement simple de quelqu'un des gens de la maison, de monter à cheval, d'aller promptement au hameau échanger l'habit, et racheter noblement les autres effets.

Pendant qu'il donnait ces ordres, la Marquise murmurait de la liberté qu'on accordait à l'insensé généreux et sensible ; elle voulait en faire sentir les conséquences, mais on ne l'a pas écoutée.

Je ne sais point encore ce qui s'est passé dans l'excursion d'aujourd'hui : depuis qu'elles ont lieu, je sors peu de ma chambre. Le bruit de l'arrivée d'Alphonse, répandu dans les environs, attire ici des curieux : la Marquise intéressée à exagérer son état, se console de ne pas le produire ; et ces détails accablans, entremêlés de faussetés, ne sauraient trop m'éloigner d'elle ; le Marquis lui-même, désolé de les entendre et ne pouvant les empêcher, vient souvent en gémir avec moi : je vois avec un plaisir bien doux que sa tendresse pour Alphonse augmente chaque jour ; il se reproche amérement de l'avoir long-temps étouffée ; il dit qu'il ne peut ôter à sa femme le soin d'assembler la famille, pour justifier l'exhédération, si elle devient nécessaire ; mais qu'on ne parviendra pas à le séparer de

on fils, tant que son état ne rendra pas sa garde plus pénible.....

Mademoiselle Delorme vient m'avertir que le Prieur et le Médecin sont arrivés : je descends.

A minuit.

QUELLE triste et désolante soirée, ma Cécile ! combien mon espérance devrait être déçue ! et pourtant un sentiment intérieur m'empêche d'y renoncer.

J'ai trouvé le Médecin au salon; c'est un homme entre deux âges, d'un maintien grave, imposant; il écoutait en silence la répétition de tout ce que le Prieur a dû lui dire; il ne répondit autre chose aux questions, sinon *qu'il verrait le malade et qu'il voulait lui parler sans témoins.*

On n'a pas tardé de l'avertir de son retour il a passé chez lui, conduit par le Prieur, qui bientôt après est venu nous rejoindre.

Ce tête-à-tête a duré près d'une heure; enfin le Docteur a paru; j'ai cru le voir plus grave qu'il n'était parti, et ce n'a été

qu'après des questions réitérées qu'il a dit au Marquis avec une lenteur désespérante :

« Monsieur votre fils, Monsieur, est doué » d'une constitution admirable ; on ne peut, » sans y porter préjudice, en attaquer » l'harmonie. Tout ce que l'art, en pareil » cas, ose tenter sur le corps ne peut ici » que le détruire. Le cerveau seul est attaqué : » un accident, que j'ignore, doit en avoir » dérangé les fibres, et pour les rétablir il » n'est qu'un seul moyen ; mais ce moyen » est dangereux ; je n'en garantis pas l'effet ; » la guérison ou la mort, peuvent éga- » lement le suivre ; c'est à vous à prononcer ; » — ce moyen, c'est — le trépan ! »

A ce mot, un frémissement général a paru nous saisir : la Marquise seule allait, je crois, adopter le moyen, lorsqu'épouvantée de lui voir ouvrir la bouche, je me suis jettée aux pieds du Marquis, baignée de larmes, et sans pouvoir me contenir : —

» Au nom de Dieu, Monsieur, me suis- » je écriée, n'adoptez pas cet effroyable » moyen ! laissez au ciel le soin de guérir

» votre fils. — Tel qu'il est, voudriez vous
» le perdre ? — L'infortuné vous connait,
» vous chérit ; il est doux, bienfaisant,
» sensible ; a-t-il dans quelque phrénésie
» enfreint le moindre des devoirs ? — Ah !
» sa démence est préférable à l'esprit fort
» qui voudrait l'exposer ! »

La véhémence avec laquelle je m'exprimai, a tellement imposé le silence, que le Marquis a pu manifester son sentiment sans trouver d'opposition.

Il m'a relevée, et presque aussi émue que je l'étais : —

» Chère amie, m'a-t-il dit, tranquil-
» lisez-vous ; oui, le ciel seul en dispo-
» sera : je n'exposerai point des jours que
» la Providence a comptés ; ils me sont
» trop chers à moi-même ; l'intérêt que
» vous y prenez augmenterait le mien, s'il
» était possible. Que nos soins réunis,
» qu'une tendre pitié prolonge, s'il se
» peut, l'existence du malheureux, et
» m'aide à supporter la mienne ! »

Ces paroles ont coulé sur mon cœur

comme un baume vivifiant. Dans le même instant le hazard m'a fait jetter les yeux sur le Prieur, je l'ai vu qui pleurait ; il m'a semblé même que mon regard le mettait à la gêne, car il est sorti aussi-tôt.

Le médecin n'a pu blâmer l'abandon d'une opération cruelle et dangereuse ; la conversation est devenue générale ; lorsque Alphonse a cessé d'en être le sujet, elle a roulé sur tous les maux qui affligent l'humanité : aussi en ai-je rapporté chez moi une mélancolie si profonde, qu'avec toi-même, ma Cécile, elle n'a pu se dissiper.

## LETTRE LVIII.

### AMÉLIE A MADAME DE VALMORE.

Armancourt, le 24 mai 17...

DANS quelles alternatives mes jours se passent ! En voici un, mon amie, qui réunit des contrastes plus frappans encore,

et d'un genre absolument neuf. Si cela dure ainsi, je perdrai la tête moi-même.

Mon réveil n'a pas été sans nuages : tu sais dans quelles dispositions je te quittai hier au soir ; elles ont influé sur mes songes. Je me suis levée tristement, et sans autre but que celui de remplir ma carrière douloureuse.

Le tems s'accordait avec la teinte de mes idées ; il était sombre, et menaçait d'un orage ; j'ai voulu le prévenir par une promenade qui rendit un peu de ressort à mes sens abattus. J'ai parcouru machinalement les bosquets, et je me disposais à rentrer, lorsque, passant auprès du pavillon de la terrasse, j'ai entendu distinctement ce couplet, chanté par Alphonse.

O ma tendre Amélie,
Toi qui fais mon destin,
Peux-tu de ma folie
Ne pas prévoir la fin.
Le tourment que j'endure,
En voyant ton erreur,
S'il ne me rend parjure,
Me brisera le cœur.

Le son de cette voix a pénétré mon âme; j'ai eu beaucoup de peine à me contenir jusqu'à la fin : quoique les dernières paroles présentassent un sens que je ne pouvais expliquer, ç'en était assez pour me prouver un développement d'intelligence : j'étais trop pressée d'en jouir pour graduer mon apparition ; j'étais à côté du chanteur; je lui tenais la main, que je levais au ciel avec les miennes, avant qu'il eut eu le temps de m'appercevoir. Je ne pouvais parler : le même désordre s'était emparé de lui ; mais si la joie causait le mien, dans le sien je ne voyais que la crainte. Remis tous deux en même temps de l'effet du saisissement, j'ai parlé la première.

« Mon ami, lui ai-je dit, répétez-moi » votre chanson ; elle m'a fait un plaisir » extrême. »

« Oh ! m'a-t-il dit d'un air embarrassé, » demandez-la à Robert, il la sait mieux » que moi. »

Voulait-il me donner le change ? Pouvait-elle être de Robert ? — Sans m'arrêter à ces idées, je lui ai dit : —

» C'est de vous que je veux l'entendre, » mon bon ami ; c'est vous qui l'avez faite pour moi. »

« C'est moi ? . . . Eh bien ! puisque vous » le voulez, écoutez-en la fin. »

Alors il a chanté sur le même air, mais en hésitant.

On regarde, on écoute, . . .
On croit entendre et voir ; . . .
Ah ! vous n'y voyez goutte . . . ,
Perdez un vain espoir . . . .
Il est une barrière, . . .
Que posa le serment. . . .
Vous n'aurez la lumière . . .
Qu'au jour du jugement. . . .

La manière de chanter, le sens plus obscur de ce dernier couplet ( malgré une sorte de combinaison d'idées ) m'ont replongée dans la tristesse. Je rapprochais les mots de sermens et de parjure ; j'y croyais voir l'aveu de l'oubli qu'il avait fait de son Amélie ; les soupçons de la Marquise, sur sa conduite passée se glissaient comme

un poison dans mon cœur ; je restais immobile.

« Vous êtes fâchée, m'a-t-il dit, en me » prenant la main ; pardon, je ne chante- » rai plus. »

Mes larmes se sont fait un passage ; il les a vues. —

« O Dieu ! s'est-il écrié en se levant ; » donne-moi donc la force d'arriver jus- » qu'au bout ! »

Un sanglot m'est échappé ; il s'est retourné, et tombant à mes pieds : —

« Chère Amélie,... achevez-moi ;... » je ne peux plus vivre ;... ou je meurs » ici,... ou... je vous dirai tout. »

Un bruit nous a fait lever la tête ; c'était mon père qui me cherchait ; il venait d'arriver ; le Prieur était avec lui. Juge de la confusion qui s'est jointe à mon trouble !

Celle d'Alphonse a été plus atterrante ; il est resté à genoux, la tête appuyée sur le banc.

« A quoi vous exposez-vous, ma fille, » m'a dit mon père ; ce malheureux sent- » il le respect qu'il vous doit ? »

A ces mots, Alphonse a frappé le banc de son front ; ses sanglots se sont fait entendre ;... le Prieur l'a pris dans ses bras, et l'a porté (pour ainsi dire) hors du pavillon ; et, le soutenant dans sa marche, il l'a entraîné loin de moi.

« Suivez-le aussi, ai-je dit à mon père ; » ce malheureux a un chagrin violent ; il » allait m'en faire l'aveu, lorsque vous êtes » entré : allez, mon père, obtenez sa con- » fiance ; consolez-le, rendez-le-moi. »

« Que n'es-tu moins sensible ! m'a dit » mon père, tu jouirais déjà du bonheur » qui t'attend. — Mais, calme-toi ; je vais » trouver ton ami : si je découvre ses se- » crets, j'en ferai bon usage ; mais je te » défends de chercher à les pénétrer ; évite » sa rencontre, et dans deux jours sois » prête à venir à Ostange. »

Il est sorti en disant ces mots : j'avais le cœur si oppressé, qu'il m'eût été impossible d'y répondre. Il parlait de bonheur ! — Alphonse demandait la mort ! — L'un et l'autre me font des mystères, et tous deux

croient me chérir — Mais, Alphonse,... Alphonse est coupable ! dans son désordre on voyait le remords;... plus j'y pense, et plus je m'égare ;... j'abandonne les réflexions, pour te rendre la fin de cette étrange journée.

Le temps était devenu fort mauvais l'après-midi : nous étions réunis au salon, lorsqu'Alphonse (qui jamais n'y était venu de lui-même) est entré. Son air était triste, abattu ; il a promené ses regards sur l'assemblée et s'est assis devant mon métier, que l'obscurité m'avait forcé d'abandonner. Il ne levait pas les yeux de dessus mon ouvrage ; et de la distance où j'étais, il me semblait qu'il formait des chiffres avec mes soies. Frédéric, qui n'était pas d'humeur à le laisser tranquille, se disposait à le tourmenter, quand le Marquis, d'un ton absolu, lui a ordonné le repos : le Prieur observant que tout nous invitait à le goûter, a proposé une lecture. Frédéric a dit qu'il serait le lecteur ; et que, pour remplir toutes les *convenances*, il allait nous donner du tragique.

En feuilletant diverses pièces de théâtre, il est tombé sur Mérope. —

» Bon, a-t-il dit, voici mon fort! j'ai » joué le rôle d'Égiste. La vieille Duchesse » de Nanteuil, (chez qui j'ai langui quinze » jours) devenue dévote, parce qu'elle ne » peut plus être galante, a banni de son » théâtre de société toutes les pièces dont » l'amour fait l'intérêt principal; jugez s'il » est circonscrit! Elle ne l'admet pas même » en accessoire, lorsque l'amoureux est un » acteur de son goût, dont elle n'ose être » l'amante. Ma présence amenait le cas; » nos âges étaient trop dissemblans pour » prêter à l'illusion; mais ne pouvant se » départir de jouer des scènes tendres, elle » choisit la pièce de Mérope, où l'héroïne » n'a point de concurrente. Elle fut ap- » plaudie dans ce rôle, à l'ombre de mes » succès dont vous allez juger. »

Après cette jactance, il a commencé la lecture. Insensiblement chaque auditeur s'est identifié avec le rôle qui semblait naturellement lui convenir: et bientôt on a

pu voir sur toutes les figures, la satisfaction ou le trouble de la conscience. Les caractères s'assortissaient, à quelques nuances près. Le sexe seul contrastait avec les rôles, pour le Marquis et sa femme ; car celle-ci était moralement Polifonte; et le Marquis, inférieur à Mérope, trouvait néanmoins dans sa position comme dans son cœur, des rapports qu'il s'appropriait. Le Prieur surtout, (et avec moins de raison peut-être) aurait été pris pour Narbas lui-même, à l'air dont il semblait faire les applications et se pénétrer du rôle; il jetait continuellement sur Alphonse le regard le plus attendri : celui-ci, appuyé sur mon métier, la tête dans ses deux mains, paraissait enséveli dans un sommeil profond. La Marquise était agitée, et changeant à tout moment de place, nous faisait un bruit très-incommode. A l'un de ces changemens, et tandis qu'elle était debout, le lecteur lisait ce vers d'Égiste, du quatrième acte :

Je me sens né des rois, je me sens votre fils.

Alphonse a paru se réveiller ; il s'est tourné de notre côté, et interrompant son frère, il a continué du ton du héros :

Hercule, ainsi que moi, commença sa carrière ;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupiere,
Et les Dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.

La Marquise est retombée sur son siège. Tous les regards étonnés se sont portés sur le nouvel acteur qui a repris tranquillement sa première attitude.

« Es-tu comédien ? lui a dit Frédéric. »

« Hélas ! il le faut bien, a répondu son » frère en soupirant. »

La Marquise avais sorti son flacon; elle était véritablement saisie.

« Encore une tirade, a repris Frédéric. »

« Attends le dénouement... lui a dit d'un » air imposant cet être inconcevable. »

Le Prieur s'est promptement approché du métier : à peine Alphonse a jeté les yeux sur lui, qu'il s'est levé brusquement,

a renversé le métier, la chaise; tout ce qui l'environnait, et s'est enfui.

« Quel état! a dit le Prieur, en reprenant » sa place. »

La Marquise a fixé long-temps les yeux sur lui avec inquiétude; et le voyant dans son assiète ordinaire, elle a repris la sienne.

Le Marquis, concentré en lui-même, soupirait profondément.

Frédéric, peu attentif à ce qui se passait, et tout occupé de faire briller ses talens, a continué une lecture à laquelle on n'a plus paru prendre part.

Le temps s'étant rémis, chacun s'est dispersé pour la promenade, et je suis venue t'écrire cet *in-folio*. Je brûle de savoir ce que tu vas m'en dire; jusques-là je m'interdis la moindre réflexion. Non, cousine, je ne veux plus penser; hélas! je ne le peux plus! ma tête y succombe! et pour mon tourment il me reste un cœur.

## LETTRE LIX.

### MADAME DE VALMORE A CÉCILE.

Paris, le 26 mai 17...

PARS pour Ostange, Amélie; avance, s'il se peut, le moment : portes-y (je ne dis plus l'espérance) la certitude de ton bonheur prochain ; c'est moi qui t'en assure, et mes données ne sont plus frivoles. — Ah ! mon amie ! que ne puis-je te voir dans l'état où tu m'as mis ! Mais si j'ai su pénétrer le mystère, j'ai les mêmes raisons que tes amis de le garder ; et je t'aime aussi, ma cousine ! Mais j'aime Alphonse, je *respecte* son état : quand *sa raison* sera revenue, apprends-lui ma réserve ; si dans un de ses *bons momens* il pouvait s'en douter, je crois, en vérité, que je l'emporterais sur toi dans son admiration, et que mon exemple lui serait utile ; — Mais ton père défend que tu lui parles, et il a raison, s'il

voyait cette lettre, il me défendrait de t'écrire. Que ne puis-je te chanter ma chanson ! elle serait moins décousue que celle de ton ami. — Pardonne ma gaité, mon enfant ; elle part trop d'un cœur qui t'aime pour insulter à tes douleurs; si tu ne la partages pas, — (et je sais bien que tu ne dois pas la partager) livre-toi du moins à l'attente d'un grand bien, et crois que j'éprouve aussi quelque impatience, car tout ne fait pas rire, et j'ai de plus l'esprit à la torture pour deviner ce que tu ne peux voir. Adieu, adieu ; pauvre Amélie ! Sauve-toi d'Armancourt; ta présence peut tout gâter.

## LETTRE LX.

### AMÉLIE A MADAME DE VALMORE.

Armancourt, le 27 mai 17...

CRUELLE !.... c'est donc bien vrai ?.... il est des secrets pour moi !... et mes amis ne veulent pas que j'anticipe sur le bonheur qu'ils me promettent ! — Toi, qui prétendais partager ma tristesse, tu ris quand je m'afflige, tu ne prétends pas que je rie avec toi ! Les mêmes sentimens ne nous animent donc plus ? — Cécile, tu m'abandonnes à l'instant où je me sépare de ce que j'ai de plus cher ! — Tu ne mériterais pas que je convinsse que tu as faiblement atteint ton but ; mais je suis forcée de te l'avouer ; ta lettre, que je relis sans cesse, me fait, à travers le mal, quelque bien : j'ai moins de peine à partir pour Ostange ; l'éloignement, peut être, en dissipant les prestiges, m'ouvrira les yeux

comme à toi. Le mal d'Alphonse tient sans doute à une cause qui doit cesser et c'est cette cause que tu as découvert; mais pourquoi me la cacher?... C'est me faire craindre de l'apprendre ! Que vais-je avoir à pardonner?... « *Je ne peux plus vivre*, me » disait-il, *ou je meurs ici, ou... je vous* » *dirai tout.* » Ah !... qu'il vive, qu'il revienne à lui, et qu'il m'aime ! Puissé-je ne gémir que du passé ! — Depuis ma dernière lettre il a paru encore parmi nous; il nous suit à la promenade, mais il ne parle plus : la Marquise, guidée par le Prieur, défend qu'on l'attaque; celui-ci, plus assidu que jamais au château, paraît l'intimider; et je ne vois plus d'autre expression dans les regards du malheureux, que la crainte de rencontrer les miens. Demain je la lui ôterai; — demain je cesserai de le voir. — Dans quelle solitude je vais être ! — Et tu veux que je sois tranquille ! — Si je pouvais y parvenir, mériterais-tu de l'apprendre? — Dirai-je seule mes secrets ! — Ah ! méchante ! si je peux

faire grâce en faveur de l'intention, tu as une amie bien généreuse ! — Écris-moi pourtant : quand tu devrais me mettre au désespoir, j'aime mieux mourir d'une main chère que de vivre oubliée.

## LETTRE LXI.

### AMÉLIE A MADAME DE VALMORE.

Armancourt, le 29 mai 17...

Me voici encore à Armancourt, ma Cécile : j'en étais partie cependant; tu croyais qu'en fuyant j'éviterais un malheur; c'est un malheur qui me ramène; un malheur occasionné par mon départ même, et qui pouvait mettre le comble à tous les autres ! — Mais, rassure-toi, mon amie; les traces qui en restent n'auront pas de suites fâcheuses, et je suis assez tranquille pour pouvoir t'en donner l'intéressant détail.

Les d'Armancourt s'étant honnêtement imposés le devoir de m'accompagner à

Ostange, mon père nous y attendait pour dîner.

Tandis que, le cœur serré, j'étais dans la cour occupée de quelques soins relatifs au transport de mes effets, Alphonse a passé auprès de la voiture, le chapeau rabattu sur les yeux, les bras croisés; il s'est arrêté un instant; j'ai vu qu'il soupirait: mais il m'a apperçue, aussi-tôt il a franchi la grille, suivi de Robert; et d'aussi loin que j'ai pu le voir il a suivi la route que nous allions prendre.

La voiture étant prête, la Marquise et Mademoiselle Delorme y sont entrées avec moi. Le Marquis et Frédéric faisaient préparer des chevaux pour nous suivre. C'était la première fois que le Marquis montait un superbe cheval que Frédéric lui avait amené de Paris; quelques légers caprices de l'animal (qu'on attribuait au temps qu'il était resté dans l'écurie) retardaient un peu leur départ, et nous avons pris les devans.

Déjà le château d'Ostange se présentait

à nos regards, lorsqu'un coup de fusil parti de la main d'un chasseur, nous a fait mettre la tête à la portière. Juge de notre effroi!... le cheval du Marquis avait pris le mors aux dents ; il emportait son cavalier dans un chemin qui bordait un ravin profond ; un second coup l'a fait se cabrer, perdre terre et disparaître à nos yeux.

Entre ces deux mouvemens un ange était apparu ; il avait enlevé le Marquis de la selle, et succombant sous le fardeau, il est tombé avec lui à deux pas du précipice.

Cet ange, (ne l'as-tu pas deviné) c'était Alphonse ; il côtoyait notre route par les sentiers, et il a sauté la haie à l'instant du danger.

La voiture arrêtée, je n'ai pas mis plus de temps à les joindre.

Le Marquis s'était relevé ; il tendait la main à son fils : —

» Viens, mon sauveur, lui disait-il, » viens dans les bras d'un père qui te doit » la vie. »

Le pauvre jeune homme à demi-couché

et d'une paleur effrayante ne faisait aucun mouvement.

Son père a réitéré ses instances, se baissant pour le relever.

Alors, le malheureux, avec un sourire qui portait l'empreinte de la douleur, lui a dit en montrant son bras gauche : —

» Voyez, si je puis vous tendre celui-ci; » ils me l'ont cassé du premier coup. »

Cette phrase, que nous avons attribuée au délire et au sentiment de la chûte, ne nous a pas d'abord inquiétés ; mais le Marquis, parvenu à soulever son fils. nous a laissé appercevoir ce bras dont la fracture était très-évidente.

A l'instant, je n'ai plus rien vu; ... mes sens m'ont abandonnée ... revenue à moi, je me suis trouvée dans la voiture à côté de la Marquise, ayant vis-à-vis de nous Alphonse et le Marquis.

Celui-ci soutenait son libérateur, pour lui adoucir les secousses cruelles, que toutes les précautions ne pouvaient lui éviter. Mes premiers regards se sont portés sur le souf-

frant ; j'ai vu sa physionomie se ranimer, en observant la mienne ; il a soupiré d'aise ; les gémissemens que de temps en temps lui arrachait la douleur, étaient entre-mêlés d'une gaité douce qui peignait son courage et le contentement qu'il avait de son exploit.

N'osant lui adresser la parole, dans la crainte de lui causer de l'agitation, j'ai satisfait d'une maniére indirecte, au besoin de lui témoigner mon tendre intérêt.

« Que j'envie ses douleurs ! ai-je dit au » Marquis, votre conservation en est le » prix ! »

» Parlez bas, a dit l'insensé, l'ennemi » est trop près ; s'il voyait le bras qui me » reste, je ne pourrais plus m'en servir. » Et de ce bras, il embrassait son Père avec une tendresse qui nous arrachait des larmes, et qui faisait doucement couler les siennes.

J'ai su que pendant mon évanouissement, j'avais paru l'occuper seule ; qu'il m'a appelée bien des fois, et que pour ne me pas perdre de vue, il s'est obstiné à entrer dans la voiture ; quoiqu'un brancard, sur lequel

on voulait le transporter, lui eût évité un cahotage douloureux.

La Marquise, revenue du premier moment de frayeur, ne s'occupait que du cheval resté dans le ravin.

On m'a dit encore; que Frédéric était accouru comme nous; mais voyant son Père sauvé, et jugeant ses soins inutiles, ferme sur ses étriers, il était resté tranquille spectateur; que le Marquis indigné de son sang-froid, lui avait ordonné de partir en toute diligence pour Nogent, et de ne reparaître qu'avec un chirurgien.

Mademoiselle Delorme a continué la route à pied j'usqu'à Ostange, pour prévenir mon Père du malheureux contretemps qui nous retenait.

C'est ainsi que nous sommes revenus dans ce triste château : le chirurgien n'a pas tardé d'y paraitre ; il a raccommodé le bras, en assurant que la fracture, étant des moins fâcheuses, ne laisserait aucune trace à l'avenir. La patience et la douceur du malade pendant l'opération ont été

admirées de tous les témoins : il a fallu le mettre au lit ; il est condamné à y rester long-temps ; son père ne le quitte pas ; combien sa tendresse pour son fils doit être augmentée ! et combien cette idée m'est consolante !

Mon père est venu deux fois ; il a toujours vu Alphonse ; mais il n'a pas voulu permettre que j'entrasse dans sa chambre ; il m'a fait sentir le danger de l'émouvoir ; mais en même temps il m'assure que jamais une si douce serénité n'a été peinte dans ses regards : quel effet plus marquant de la protection divine !

C'est dans cet état que je le laisse ; ne pouvant lui donner des soins, je pars avec moins de regrets. Demain matin, sans accompagnement, sans bruit, je regagne mon asyle ; que tes lettres, mon amie, viennent m'y consoler ; et que le bien que tu m'annonces n'arrive pas trop tard pour en jouir.

*P. S.* J'oubliais de te faire part d'une circonstance qui m'a surpris agréablement.

L'état d'Alphonse exigeant qu'il eut la nuit plus d'une garde, le Prieur n'a pas voulu souffrir que Robert fut secondé par aucun des gens de la maison ; il a demandé cet emploi pour lui-même ; et Mademoiselle Renaud doit les suppléer l'un ou l'autre, dans les instans où il seront forcés de s'éloigner. Ce trait du Prieur me raccommode presque avec lui ; on ne prend pas de tels soins pour ceux qu'on dévoue au malheur. Aussi lui ai-je témoigné ma satisfaction et ma confiance, en le priant de me donner des nouvelles du malade ; mais j'espère que je ne tarderai pas à venir m'en informer moi-même.

## BILLET DE MADAME DE VALMORE A AMÉLIE.

*( Inclus dans une lettre de Madame de Cerney au Baron. )*

*Les mêmes sentimens ne nous animent plus !* .... Ah ! comme je démens ce blasphême, injuste amie ! — Tu n'a rien éprouvé, dans le fatal accident dont tu me fais part, que je n'aie vivement partagé ; mais j'y ai trouvé des jouissances . . . tu les connaîtras bientôt. Adieu, cousine ; je serais indigne de ta tendresse, si j'oubliais la prudence quand ton intérêt m'en fait une loi. .. Punis-moi, si tu l'ose ; mais donne-moi des nouvelles du bras.

## LETTRE XXII.

### AMÉLIE A MADAME DE VALMORE.

Ostange, le 2 juin 17...

Un billet de quatre lignes seulement! En est-ce assez, cruelle amie! Rien n'excuse ce froid procédé! Tu crains de te livrer, je le vois bien; et c'est mon bonheur que tu me dissimules! ... S'il est ainsi, je dois donc l'acheter bien cher! — Mon Père, d'accord avec toi, sans doute, tient une conduite aussi étrange. A mon arrivée, voici le langage qu'il me tint :

« Il ne tient qu'à toi, mon Amélie, » d'être à présent aussi heureuse qu'on » peut l'être en l'absence momentanée de » quelqu'un qui nous est cher : tu pourras » contempler le plus riant avenir, sans » qu'aucun nuage en vienne troubler la pers- » pective. Mais pour que je tire le voile qui

» couvre encore ton horizon, il faut que » tu me promettes de renoncer à voir » Alphonse, quels que soient les événe- » mens ; jusqu'à celui où il pourra t'as- » surer lui-même qu'il existe pour ton » bonheur. »

Pouvais-je entendre à un marché inconcevable ? Me priver d'un bien certain, pour appuyer mes espérances d'un degré de probabilité qui n'en existerait pas moins? — J'ai dit à mon Père, que je lui serais toujours soumise ; mais que je ne renoncerais pas de plein gré à la triste consolation de contempler encore l'objet d'une douleur dont je ne me pardonnerais pas de perdre le sentiment, si tel pouvait être l'effet de ses promesses ; que je mettais une confiance aveugle dans l'opinion qu'il avait de mon bonheur futur, mais que je ne pouvais en acheter le secret par un sacrifice duquel je ne croyais pas que dépendit l'événement.

Il a rêvé, il a soupiré ; et prenant ma main avec un air d'affection qui m'a prouvé

que s'il m'affligeait c'était malgré son cœur, il m'a dit :

» Je voudrais qu'il me fût possible de » tout accorder ! mais je ne puis céder » qu'au désir de te livrer encore à ta triste » jouissance : sa vivacité me prouve que » je hazardais trop en te donnant l'alterna- » tive. J'ai voulu éprouver ton courage ; » il n'est pas à l'épreuve du sentiment, et » tu risquerais ton bonheur faute de le dis- » simuler ; mais, au moins j'adoucirai ta » peine ; et pour que tu n'aies pas à lan- » guir le temps où tu ne peux voir ton » ami, nous le passerons à Paris, où quel- » ques affaires m'appelent encore. »

J'ai embrassé tendrement ce bon Père : il est clair qu'on enchaîne sa volonté, et qu'il ne voudrait que me voir heureuse. Il a eu la satisfaction de m'entendre adopter avec joie, le projet d'un voyage que ses objections contre celui d'Armancourt me rendent bien nécessaire ; quoique je sente, hélas ! d'après ta conduite et la sienne, qu'on ne cherche à me distraire que pour

me dissimuler quelques momens affreux ! — Qu'y gagnerez-vous, mes amis ? — L'incertitude me fait passer par toutes les angoisses ! — Cette opération du trépan s'est présentée d'abord à mon imagination; on aura pu hazarder d'en garantir le succès : mon père, à qui j'ai fait part de ma crainte, croit me rassurer par des mots : mais si l'on est d'accord pour me tromper, si l'amitié y met tant d'importance ; ... trahir la vérité ne coûte guère.... Sois plus franche, mon amie ; et quand tu verrais un terme à mes douleurs, qu'il ne soit pas dit qu'une confiance mutuelle a cessé un instant de les adoucir.

Demain au soir je serai dans tes bras : ma lettre me précédera de peu d'heures ; j'ai voulu, par elle, te disposer à me recevoir selon le besoin de mon cœur; je réserve les autres détails pour celui de nos tête-à-tête.

J'ai de bonnes nouvelles du bras. Je te porte un bulletin du Prieur : il s'avise d'avoir ton style et celui de mon Père ; il me

dit entr'autres choses, que *le malade doit la patience qui assure sa guérison, à de doux souvenirs :* seraient-ils relatifs à moi? tu me diras, *oui ;* et je te croirai ! Ah ! je compte bien plus sur son cœur que sur sa tête !

# ALPHONSE D'ARMANCOURT,

OU

# LA BELLE-MÈRE.

## QUATRIÈME PARTIE.

# ALPHONSE D'ARMANCOURT, OU LA BELLE-MÈRE.

## LETTRE LXIII.

### LE VICOMTE DE MALIGNAC A LA MARQUISE.

Bastia, le 9 mai 17...

Les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Madame la Marquise, m'ont été remises en même temps à mon retour à Bastia où elles m'étaient adressées. La première, je vous l'avoue, m'a fort étonné, ( pour ne pas dire plus ) par le genre de service que vous attendiez

de moi ; et la seconde, par le succès que vous vous promettez de votre propre ouvrage. Oserai-je vous le dire, Madame, il ne me paraît rien moins que certain, et je tire mes conséquences des fondemens de votre sécurité. Votre agent seul ! ... oui, votre agent, Marquise ! ... un disciple de *Loyola*, *mistifié* par une femme ! .. celui qui (quoique vous en disiez) sût vous arracher la victime, qui fut toujours son protecteur, ... il vous la livrerait ! ... Mais, je n'entreprendrai pas de vous faire des observations inutiles ; il me suffit que vous sachiez, Madame, que, quelque soit l'événement, je n'ai pas même auprès de vous le mérite de l'intention, et que je vous remercie de votre générosité gratuite. J'ai une carrière plus noble à remplir, et je dois en effacer ce que des erreurs de jeunesse pourraient avoir obscurci. Puissé-je encore trouver ma gloire à avouer les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Madame, votre, etc.

Le Vicomte de MALIGNAC.

## LETTRE LXIV.

### LA MARQUISE AU VICOMTE DE MALIGNAC.

Armancourt, le premier juin 17...

Fort bien ! Vicomte ! et vous croyez posséder l'art de ne pas vous compromettre ? — Votre style seul manifeste toute la profondeur et la lâcheté de la scélératesse ! — Parce que je suis animée d'une juste vengeance ; que je n'ai peut-être pas ce flegme perfide qui ne vous porte à nuire qu'hors des combats, vous croyez que je marche en aveugle, et prudemment vous retirez votre épingle du jeu. — Mais ne soyez pas si vain de vos sages précautions; vous n'aurez ni le mérite de la vertu, ni les profits du vice ; votre lettre restera dans mes mains, (elle en sortirait, que j'en aurais d'autres à produire) et vous ne partagerez pas le fruit de mes succès; mais vous les

connaîtrez ces succès, je puis vous les vanter sans vous craindre. Quoique votre réserve m'en laisse tout l'odieux, je n'en mettrai aucune avec vous; je veux bien en courir le risque; vous n'en remplirez pas moins votre *noble carrière*; et si par malheur je vous donne des regrets, ils n'ajouteront rien aux *erreurs de votre jeunesse*.

Puisque mon agent vous effraie, vous saurez d'abord que son rôle est fini; les circonstances ont aidé la faiblesse ou déconcerté la ruse, à moins que ce ne soit pour me *mistyfier* aussi, que le subtil protecteur m'ait livré son *protégé*: oui, il m'a livré son *protégé*, ou *ma victime*. L'un ou l'autre est ici dans une démence bien constatée; chaque jour en fournit des preuves; aussi m'a-t-elle désarmée, et sans que je m'en mêle, elle assure mon triomphe. Tout ce que j'exige hautement, c'est qu'une assemblée de famille, en la rendant plus authentique, m'en assure la durée; et pour la convoquer, on n'attend que le retour du Maréchal des eaux de Spa.

Cependant, soit amour-propre, soit pusillanimité, vos réflexions sur le Prieur m'ont fait prendre une précaution dont je suis charmée de vous instruire.

Les fous ont quelquefois des lueurs de raison, Alphonse n'en est pas exempt; et sans le *prononcé* des Médecins, l'ignorance croirait sa guérison possible; il l'est peut-être encore qu'un *intéressé* à me nuire ne mette à profit ces velléités pour déranger mes vues ou retarder mes jouissances : le fait posé, j'ai su me munir de l'empreinte du sceau du Prieur; je suis allé trouver le buraliste de la poste; je lui ai confié avec la sollicitude d'une mère que j'avais un fils qui entretenait des liaisons dangereuses, qu'il était de mon devoir d'en prévenir les suites; que pour cela, je lui laissais l'empreinte du cachet dont le jeune homme se servait dans ces sortes d'occasions, afin qu'il me rendit l'important service de me faire passer la première dépêche qui en serait scellée. Ma demande était accompagnée de *l'argument irrésistible*. Je n'ai pas tardé de rece-

voir l'épitre que je vous envoie en original; (quoiqu'il y en ait une partie étrangère à la chose) pesez-là, Monsieur le Vicomte, dans la *profondeur de votre sagesse*; je vous laisse aux réflexions que *votre héroïque vertu* vous suggérera, et je n'ambitionne aucunement l'honneur d'ajouter un cran à *votre gloire*.

---

## LETTRE LXV.

### LE PRIEUR AU PÈRE BONNAL.

*(Incluse dans la précédente.)*

Armancourt, le 31 mai 17...

NOTRE bon Chevalier (que le hazard m'a fait rencontrer à Paris) m'a si bien fait sentir le mérite de votre silence à mon égard, mon cher et prudent camarade, que malgré mes résolutions je veux vous en remercier, et vous procurer une partie de la satisfaction que je goûte.

Comme vous avez vu le mot de l'énigme, je vous préviens que je m'en tiens pour le sens aux bornes qu'elle prescrit.

Le jeune homme est tel que nous l'avons désiré : un Médecin de Paris, *très-bien endoctriné*, en a jugé comme le vôtre ; il a interdit tout remède ; mais une ordonnance *négative* n'est pas propre à soutenir la réputation de ces Messieurs, celui-ci a osé proposer l'opération du trépan, qui devait tuer ou guérir le malade : vous sentez que si l'on eût accepté, il était *guéri*, et que ce n'était pas notre compte : la Marquise penchait pour l'expédient ; mais heureusement avant que je lui en aie fait sentir le *danger*, le Marquis et la jeune Mademoiselle d'Ostange, allarmés par leur tendresse, n'ont pas admis la discussion ; et le *mal* et le *malade* n'étant point contrariés, soutiennent parfaitement nos espérances.

Cependant, ( je l'avouerai ) quelques éclairs que des sentimens trop vifs font éclore, m'ont troublé plus d'une fois ; mais ils n'ont servi qu'à rendre plus frappans les

accès du *délire*. Un accident qu'on peut appeler heureux, met aujourd'hui le condamné à l'abri des *crises* que nous pourrions craindre : le hazard lui a fait sauver la vie à son père, aux dépens de l'un de ses bras ; l'accident sera réparé ; mais le traitement qu'il exige, en isolant le malade, sauve les inconvéniens qui pourraient résulter de l'attente de deux mois : ce n'est qu'à cette époque que le Maréchal peut être de retour, et que tous les parens prononceront l'arrêt. Le pauvre Marquis voudrait bien l'éluder, mais il a mérité sa peine ; et ce qu'il gagnera, il ne saurait trop l'acheter. Ah ! cher ami, le grand jour !... il me sortirait enfin de l'abjection !... La *généreuse* Marquise voudrait déjà effectuer ses promesses ; mais je ne jouirai que du bien qui me sera dû, et vous viendrez, cher ami, le partager. Le chevalier m'a dit que des affaires de votre Ordre vous obligerait à venir à Paris dans le courant de l'été : attendez ce moment, je vous en conjure, pour venir à mon Prieu-

ré, contempler tout ce qui doit l'embellir.

J'en reviens au Chevalier : j'ai pris une sincère part à l'objet de son voyage; il méritait bien la justice qu'on lui rend. Le sort de son ami l'occupe vivement; il voudrait que dans *la procédure* la complicité du *corsaire* fut prouvée; mais à quoi bon mettre au jour tous les crimes, si l'innocence est reconnue ? — J'ai su depuis peu que personnellement il en a reçu un outrage; que la honte en a rejailli sur l'offenseur : il lui doit son mépris; mais je n'approuve pas la vengeance inutile; et le Chevalier n'a pas besoin d'anéantir un traître pour montrer ce qu'il vaut lui-même; la société tôt ou tard en fera justice. Qu'il se contente de jouir encore du triomphe de son ami : la gloire d'en être toujours le modèle, ne doit donner l'essor qu'aux plus nobles passions; et quelque jour, mon cher confrère, du fond de nos obscurs asyles, en contemplant les fruits de nos travaux, nous nous glorifierons aussi d'avoir vécu.

Je vous embrasse, mon cher, sans sé-

parer mon bras de celui du malade, que je ne quitte presque pas. Il est essentiel que je maintienne le calme *stupide* nécessaire à nos vues.

## LETTRE LXVI.

### FRÉDÉRIC A LA MARQUISE.

Paris, le 5 juin 17...

JE n'eus hier, belle maman, que le temps d'arriver à l'Opéra ; et comme j'y ai pris des engagemens pour aujourd'hui, j'ai employé ma matinée à obéir à vos ordres. J'ai passé d'abord chez le Juif; la certitude que je lui ai donnée que je serais bientôt légataire universel, l'a porté, non-seulement à me donner du temps, mais à me prêter au même intérêt une petite somme, dont j'ai encore besoin pour terminer une affaire. De-là, je suis allé chez Mme. de Valmore; j'ai cru qu'un allié, qu'un ami, pouvait se présenter en

frac et en bottes, à toute heure, sans être annoncé ; mais une bégueule de soubrette m'a arrêté dans l'antichambre pour aller prévenir les Dames, dont l'accueil (longtems attendu) a semblé me dire que j'étais bien osé. Mme. de Cerney, avec sa figure longue et son costume antique, m'a fait un compliment équivoque; Mme. de Valmore s'occupait des débris du déjeûner et rangeait ses porcelaines, comme si elle ne m'eût pas apperçu; Amélie, triste et langoureuse comme à l'ordinaire, m'a poliment parlé de Papa et de vous, m'appercevant ensuite que d'autres mots expiraient sur ses lèvres, j'ai eu la complaisance de prévenir ses questions, et je lui ai fait entendre que l'ami Alphonse gagnerait peu à jouir de ses bras : elle a soupiré ! La cousine, faiblement touchée du malheur, s'est rapprochée et m'a turlupiné de mille manières; je la crois une rusée coquette. Si j'en avais le temps je l'entreprendrais ; mais je respecte trop vos grandes vues, ma chère Maman, pour

les sacrifier à une affaire de plaisir : convenez cependant que j'en trouve bien peu à la poursuite de ma conquête, et que je dois être humilié des frais qu'elle me coûte. Si le fou une fois claquemuré l'emporte encore, à quel point vous aurez compromis ma gloire ! Mais aussi pour la rétablir, je choisirai moi-même votre bru, et je veux qu'il soit dit qu'elle m'ait sacrifié un Prince.

Les amis que j'ai rencontrés au spectacle m'ont complimentés sur ma brillante perspective, les simples connaissances m'en ont parlé avec ménagement ; mais le fait est généralement connu, et le pauvre Alphonse deviendrait la lumière même, que son éclat serait perdu, et que pour notre honneur je dois briller à sa place.

Je vais dîner avec quelques lieutenans des gardes ; le reste du jour ne sera pas mal employé : demain à Versailles; après, que sais-je où ; mais dans cinq ou six jours, Maman, je serai à vous; je vous

mennerai l'aimable Comtesse de Salvy, son *sigisbé* et sa nièce : ces Dames n'attendaient pour vous aller voir, que l'éloignement des *Ostangiens*. Il faut espérer que nous rirons; et d'avance, avec le sentiment du plaisir, je baise vos charmantes mains.

*P. S.* Je n'ai pu voir le Baron; il court après les audiences ministérielles.

## LETTRE LXVII.

### LE PRIEUR A AMÉLIE.

Armancourt, le 20 juin 17...

MADEMOISELLE,

JE m'empresse à tenir la parole j'ai eue l'honneur de vous donner. M. Alphonse a fait hier sa première sortie; son bras est parfaitement remis, et ne demande plus d'autre ménagement que de le porter

quelque temps en écharpe. Je n'ai pas voulu m'éloigner de lui le premier jour de sa liberté, craignant l'usage qu'il en pourrait faire; mais j'ai eu lieu de me rassurer. Ses premiers pas l'ont guidé machinalement jusqu'au pavillon de la terrasse; il y a fait une longue pause; et tandis que je disais mon *office*, il a sorti un ruban (que vous connaissez peut-être) dont il s'est occupé comme de l'objet le plus attrayant. Ce chiffon a la vertu merveilleuse de lui procurer une douce tranquillité. Il m'a prié de le lui attacher au bras débile, pour en consolider la guérison. Le trajet qu'il venoit de faire semblait lui donner aussi d'heureux pressentimens; il regardait les avenues du château avec l'œil du désir et de l'espérance. — Je ne cite pas ces puérilités pour vous affliger, mademoiselle; j'ajouterais au contraire le bon augure que j'en tire, si je ne sentais cruellement ce qui me prive de mes droits à votre confiance. Qui plus que vous cependant devrait avoir celui de

lire dans les cœurs ! C'est à l'équité et à la sensibilité du vôtre que je me recommande ; et s'il faut attendre leur effet du temps, je suis avec la résignation la plus respectueuse, mademoiselle, votre, etc.

D'ORBANE, Prieur.

---

## LETTRE LXVIII.

### AMÉLIE A MADAME DE VALMORE.

Ostange, le 23 juin 17...

PUISQUE j'ai voulu te quitter, ma Cécile, je n'ose te parler de mes regrets ; mais je te dirai que j'ai trouvé ce qui pouvait seul les adoucir : à peine en ai-je joui, que je m'en vois privée, et je ne t'ai plus pour ma consolation.

Nous arrivâmes à Armancourt pour dîner ; le Marquis se présenta à la portière de la voiture, et nous confirma les bonnes

nouvelles que le Prieur m'avait mandée. Je ne te dirai rien des autres personnages ; tu sais qu'ils portent tous des masques ; je remarquai seulement que celui du Prieur était à deux faces ; l'une s'accordait aux traits de la Marquise ; l'autre était en rapport avec ceux de mon père : je croirai, puisque tu le veux, que celui-ci n'est pas dupe ; mais, pourquoi faut-il absolument que le Prieur en face une ? Est-ce de ce manège que dépendront les événemens ? — Ah ! s'il faut que l'honnête homme s'écarte du droit chemin, je peux le plaindre, mais je ne saurais l'admirer : cependant, je n'ai pas refusé au Prieur les témoignages de ma reconnaissance.

A peine étions-nous hors de table, qu'Alphonse s'est présenté au salon, à-peu-près comme un autre ; un doux coloris animait ses traits, ses cheveux grandis formaient des boucles naturelles, qui semblaient lui rendre son ancienne physionomie ; son bras gauche en écharpe lui donnait un air de héros : il était beau enfin, mais de cette

beauté qu'on sent mieux qu'on ne l'admire. Ses premiers regards me furent adressés et complettèrent le trouble intérieur que sa présence avait fait naître. Je me soulevai à demi, en signe d'amitié; mais je n'osai lui adresser la parole. Il fut s'asseoir très-loin de moi. Après un quart-d'heure d'immobilité parfaite, il parut s'agiter; il changea plusieurs fois de place. Son père lui demanda si le bras lui faisait mal?

« Celui-là, dit-il en montrant l'écharpe », il ne m'a fait que du bien; » l'autre est en- » chaîné;... mais, c'est ici qu'est le mal, ajouta-t-il en mettant la main sur son cœur.

Son père s'approcha de lui; il lui tendit la main, comme pour l'inviter à se calmer.

« Tranquillisez-vous, lui dit l'insensé avec un sourire touchant; les anges delà- » haut et l'ange d'ici-bas veillent sur moi; et » quand je meure ils me rappellent à la vie ».

Dans ce moment je passai la main sur mes yeux pour en essuyer une larme; lui seul s'en apperçut; il se leva avec vivacité et dit en sortant: —

» Je donnerais tout mon sang pour l'ef-
» facer » !

Cousine! avec quelle douceur je fis l'application de ces mots! (qui heureusement ne furent interprêtés par personne) Je commence à comprendre qu'il faut garder pour moi tous ces traits d'heureux augures; s'ils étaient saisis par ses ennemis secrets, sais-je de quoi ils seraient capables ?... Ils éteindraient ce feu divin qui semble prêt à se ranimer !.... Si le malheureux pouvait en réunir les étincelles le jour où il faudra marquer définitivement sa place !... Il approche ce jour fatal, et rien n'est évidemment changé ! — Que m'avais-tu promis, cruelle ? — Que signifieront bientôt tes phrases entrecoupées où la joie se décèle malgré toi ? — Que t'en reviendra-t-il de m'avoir presque forcée de la partager ?... J'emporte en quittant ta maison un mélange inoui de rancune et de reconnaissance ! — Ta satisfaction intérieure est relative à moi, je n'en saurais douter; mais tu m'as vu souffrir, et ton étrange

réserve a souvent aggravé mes maux en me forçant au silence ; j'ai paru les oublier dans tes tendres caresses ; mais sans la vue de mon ami, sans ses paroles consolantes, j'en remportais le poids affreux.

Un autre événement adoucit encore mes peines. Le portrait de ma mère est aussi à Ostange ; mon père, par quelques motifs de bonté l'avait fait placer dans ma chambre. Dans mon premier séjour ici, occupée à m'arranger, je l'avais peu contemplé à mon aise ; ce matin, mes regards s'y sont fixés long-temps ; j'y ai apperçu quelques taches, et prenant un linge mouillé je suis montée sur une chaise pour les effacer. Quelle a été ma surprise lorsque sur l'ombre qui sépare les deux lèvres, j'ai vu ces mots écrits avec de la craie ! *Alphonse est digne de toi.*

Ce n'était point l'écriture de mon père. J'avais connue celle d'Alphonse ; je croyais y trouver des rapports ; mais dans ce peu de mots, dont la trace n'était pas nette, comment pouvoir m'en assurer ? Cepen-

dant, je me suis rappelée qu'avant mon premier retour il était venu ici; qu'il était resté long-temps dans ma chambre. — Enfin, cousine! je me suis attachée à l'idée que ces mots ne pouvaient qu'être de sa main : je n'en ai pas parlé, de peur qu'on ne m'ôtât mon illusion; je m'en suis pénétrée en baisant mille fois, et ces traits et celui sur lequel ils étaient gravés. A tout instant je suis debout sur cette chaise; s'il était possible j'y passerais des heures!... M'envieras-tu cette jouissance, toi qui voudrais ne m'attacher qu'aux chimères de l'avenir!... qui voulais que je renonçasse à revoir ce que j'aime!... Eh bien! j'ai vu, j'ai entendu, j'ai lu;... l'ordre mystérieux n'en a pas été troublé; et je suis plus contente! — Apprends, injuste amie, ce qu'il faut aux malheureux, et sois pour eux ce que t'a fait la bienfaisante nature.

Je n'ose rappeler à M. de Valmore la visite qu'il m'a promise; j'ai trop peu d'agrémens à lui procurer; mais s'il aime à faire plaisir, ah! je l'attends.

## LETTRE LXIX.

### MADAME DE VALMORE A AMÉLIE.

Paris, le 25 juin 17...

Tu sentiras un jour, Amélie, l'amertume de tes reproches ! tu verras ce qu'il m'en a coûté de paraître les mériter ! — Je te l'ai dit plus d'une fois ; mais ton cœur prévenu t'empêche de me croire ; et c'est ce cœur que tu ne saurais gouverner qui met tes amis à la gêne. Déguiserais-tu mieux le plaisir que la douleur, toi qui ne me permets pas de prendre un *masque* ? et ne peut-il pas y avoir du danger à manifester l'un plus que l'autre ? Ah ! mon amie, repose-t-en sur ceux qui t'aiment ! Dirige tes sensations sur ce qu'ils te laissent entrevoir. Je suis bien loin de t'envier les consolations que le hazard te donne ; mais (je te le recommande) attends-les et ne les cherche pas : crains d'en trop prendre,

ma cousine! elles t'échapperaient. Quittons quelquefois ce sujet; étends tes affections, multiplie tes idées; si tu n'existes que pour un seul, mes vœux te deviendront contraires, ..... et peut-être toi-même un jour.... Tout s'use, mon enfant, dans ce monde fragile! — Apprenons à jouir, apprenons à souffrir: et pour te prêcher d'exemple, je t'apprendrai aussi qu'il ne tient pas à moi que tu ne possédes déjà le plus cher de mes biens. Mon mari serait près de toi sans les avocats qui le harcèlent: cet arbitrage dont tu l'as vu occupé n'est point terminé: quand j'ai vu que c'était l'unique difficulté, j'ai voulu contribuer à la vaincre, et comme un grave Jurisconsulte, je m'introduis dans le cabinet, j'opine hardiment, je brouille et je débrouille la matière, verbale ou écrite; ils ont déjà dix pages de ma main: ils s'étonnent, ils m'admirent; mais je ne prétends qu'à m'en débarrasser pour t'en faire plutôt mon sacrifice; dans peu de jours il sera consommé. Cependant, sois

généreuse aussi, songes à ce que je vais être loin de lui et loin de toi : le gage qui me reste n'est pas toujours fort bonne compagnie, et je n'aime point les coups de pieds dans le ventre.

Adieu, cousine, ne te plains donc plus de ton amie !

---

## LETTRE LXX.

LE VICOMTE DE MALIGNAC A M. LE BRUN, Commis au bureau de la guerre.

Bastia, le 18 juin 17...

Vous m'avez trop bien servi jusqu'à présent, mon cher le Brun, pour m'abandonner dans une circonstance où le malheur peut m'en vouloir encore. Vous vous rappellez la ridicule affaire que j'eus il y a deux ans, avec le chevalier de Saint-Gervais, du regiment de C. L'impudence de ce jeune homme, mit la fortune de son

côté, et si vous ne m'aviez relevé de ma chûte, j'étais perdu. Je n'oublierai jamais cette obligation; mais il est aussi en quelque sorte de votre devoir; et sur-tout de votre intérêt, de soutenir votre ouvrage. Le même Saint-Gervais doit être à Paris; vous ne devez pas l'ignorer (car j'ai su confusément que c'est à l'occasion d'une grâce obtenue). Le triomphe d'un coupable n'éteint point sa haine: j'apprends qu'il cherche à m'impliquer dans quelqu'infâmie dont il accuse la Marquise d'Armancourt. Je ne sais trop de quoi il s'agit; mais comme mon ancienne liaison de galanterie avec cette femme pourrait donner quelque vraisemblance à la chose, et qu'elle-même, convaincue, pourrait s'étayer de quelques mots hazardés dans une correspondance familière, veillez, je vous prie, mon cher, à ce que le ministre ne se laisse pas prévenir. Vous sentez combien un premier guignon rend ma position délicate: usez de votre adresse, s'il en est besoin, sans aller au-devant

des imputations. Je me soucie fort peu de me rappeler aux gens que je méprise, mais prudemment je dois les voir venir ; et comme je suis trop loin pour me défendre, c'est sur vous, mon cher ami, que j'ose compter. Ce que je vous dirai de ma reconnaissance, serait trop au-dessous d'elle ; j'espère m'expliquer mieux par les effets.

Le vicomte de MALIGNAC, col.

*P. S.* N'observez pas moins les démarches du maréchal d'Armancourt et du baron d'Ostange, que celles de Saint-Gervais ; ils pourraient former une ligue ensemble.

## LETTRE LXXI.

### LE VICOMTE DE MALIGNAC AU MARÉCHAL D'ARMANCOURT.

Bastia, le 18 juin 17...

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

C'EST dans le premier moment de la surprise et de l'indignation, que j'ai l'honneur de vous faire parvenir deux lettres que je viens de recevoir de Madame la Marquise d'Armancourt. Cantonné successivement à différens postes éloignés de Bastia, ce n'est qu'à mon retour dans cette ville que je les ai trouvées *poste restante*. Je crains bien de m'acquitter un peu tard envers vous, M. le Maréchal, des devoirs que m'imposent mon état et mon caractère. Je ne sais à propos de quoi Madame d'Armancourt a pu s'imaginer que je serais capable de les oublier: mes anciennes liaisons

avec elle n'ayant jamais eu pour base ni pour accessoires de semblables horreurs ! Quoiqu'elle m'ait compromis plus d'une fois, en abusant de ma facilité à rire aux dépends des sots, je ne l'aurais pas soupçonnée d'en venir à des crimes ! Que la téméraire confiance avec laquelle elle me les expose et voulait m'en rendre complice, ne soit point un préjugé contre moi. Vous avez trop connu le monde et les femmes, M. le Maréchal, pour ignorer qu'il est un genre de *cour*, où en morale on n'est pas scrupuleux, et qu'on n'obtient *certaines grâces* qu'en sacrifiant quelque délicatesse; mais toute ma déférence n'a pu donner lieu de prendre le change à tel point ! — Quelqu'indigné cependant que je sois de l'injure qu'on me fait, si elle ne tombait que sur moi, j'aurais pu garder le silence ; mais l'intérêt d'un individu, qui sur-tout porte votre nom, m'oblige à le rompre ; et si je n'étais pas assez heureux pour prévenir, non-seulement un forfait, mais une injustice, j'espère, M. le Maréchal, que

vous voudrez bien vous souvenir que j'ai fait ce qui a dépendu de moi ; et qu'en toute occasion on me verra disposé à vous donner des preuves du profond respect avec lequel je suis, M. le Maréchal, etc.

Le Vicomte de MALIGNAC, Col. de B.

---

NOTA. On supprime ici quelques lettres des deux cousines, qui ne présentent aucun incident capable d'intéresser le lecteur. Amélie rend compte d'une visite au château d'Armancourt, dans laquelle elle a eu le chagrin de ne point appercevoir Alphonse ; elle se plaint encore de celles qu'elle est forcée de recevoir de Frédéric, qui lui déclare sans ménagement sa prétendue passion et ses vues ; Madame de Valmore, de son côté, gémit des longueurs de l'arbitrage dont il a été question, et des fatigues d'une grossesse avancée ; enfin elle annonce le départ de son mari pour Ostange.

## LETTRE LXXII.

### AMÉLIE A MADAME DE VALMORE.

Ostange, le 13 juillet 17...

Enfin, je possède la moitié de ma Cécile ! Il est ici, ce bon, cet aimable cousin ! J'ai déjà goûté depuis un jour et demi, les charmes de son entretien. Sans oser me livrer avec lui à l'excès de confiance que tu m'inspires, j'en obtiens mieux que je ne fais de toi cette sensibilité touchante qui fait couler mes larmes au lieu de les retenir. Cependant, (je dois l'avouer) tu n'as pas tout à perdre dans la comparaison : d'abord, ce bien qui m'arrive, qui est-ce qui me l'envoie ?... n'est-ce pas ma Cécile ? — n'est-ce pas elle encore qui, ayant des secrets pour son amie, n'a pas cru devoir les révéler à celui dont les droits seraient incontestables ? — Non, il ne sait rien, ton mari, puisqu'il ne voit pas comme toi. Sans

m'ôter tout-à-fait l'espérance, il conçoit mes craintes, il les partage, il se peint sous des couleurs tristes ce tableau que tu veux me rendre riant. Je sens mieux mon malheur avec lui, j'en conviens; mais je le sens avec ce charme douloureux que fait éprouver une tendre commisération. Ce n'est pas le seul bien que je dois à Valmore; il m'a, je crois, délivrée de Frédéric: le futile personnage ne pouvant se modeler sur la sagesse, a mieux aimé éviter la comparaison. Sa visite d'hier fut courte; il n'est pas venu aujourd'hui, et j'espère qu'il ne reviendra plus.

Jamais, cousine, je n'eus plus de besoin du sacrifice que tu me fais! — N'ayant pu voir le malheureux la dernière fois que je fus à Armancourt, je priai mon père, peu de jours après, de réitérer la visite; mais au lieu de retrouver sa complaisanse ordinaire, il me pria lui-même (avec un sérieux qui sans être sévère était imposant) de ne plus songer à le voir, jusqu'à ce que d'autres circonstances m'y autorisassent: il fallut

se rendre, et voilà un des grands chagrins que la présence de ton bien-aimé m'adoucit : je t'en réitère mes remercimens les plus sincères, mon amie. Pour te dédommager, transporte-toi en idée au milieu de nous, et vois que nous n'oublions jamais de t'y placer.

---

## LETTRE LXXIII.

### LE MARÉCHAL AU MARQUIS D'ARMANCOURT.

Spa, le 12 juillet 17...

QUEST devenu votre fils Alphonse, mon neveu ? J'apprends à l'instant l'état dans lequel il était il y a deux mois; j'en appréhende la cause : malheur à ceux qui m'y auraient fait prendre une indigne part, et qui sans me consulter auraient pris ultérieurement un parti extrême. Je serai incessamment au château d'Armancourt ; faites en-

sorte que j'y trouve cet enfant, ou que son éloignement soit pleinement justifié. Le bénéfice des eaux ne se trouvant plus avec les inquiétudes, je quitte Spa dès demain. Qu'à mon arrivée à Paris, une lettre de vous m'apprenne que vous aurez égard à mes désirs ; c'est en proportion de leur accomplissement que vous trouverez la mesure des sentimens que je devrai vous accorder.

LE MARÉCHAL D'ARMANCOURT.

*P. S.* Si M. le Baron d'Ostange est dans sa terre, dites-lui que je le supplie de ne pas se refuser à l'empressement que j'aurai de le voir.

## LETTRE LXXIV.

### RÉPONSE DU MARQUIS AU MARÉCHAL.

Armancourt, le 17 juillet 17...

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Pénétré, plus que je ne puis le dire, des rigoureuses marques de votre souvenir, je m'empresse d'y répondre, pour vous prouver au moins que vos intentions sont remplies. Mon malheureux fils est chez moi; je l'y ai fait conduire aussi-tôt que sa guérison d'une maladie violente a pu le permettre; mais depuis lors, il est resté dans la démence, et les Médecins n'osent rien hazarder pour le tirer de cet état: quel malheur a pu l'y plonger?... Hélas! mon cher oncle, si vous et moi avons des reproches à nous faire, c'est au cruel préjugé de l'honneur à qui nous le devons! Vous

en connaissiez les loix; vous me les avez tracées ; et la victime, qui sans expérience s'était mise sous le glaive, a succombé !... Madame d'Armancourt a désiré que dans une réunion de famille, on décidât du sort de l'infortuné. L'intérêt de notre maison demande que l'héritier en soit connu, pour s'occuper en conséquence de son établissement. Nous n'attendions que votre retour, mon cher oncle, pour vous prier de nous faire l'honneur de présider cette assemblée; nous allons à l'instant en convoquer tous les membres; ils prendront votre détermination avant que de se rendre ici. C'est avec une satisfaction douloureuse que j'attends le moment de vous assurer des sentimens respectueux avec lesquels je suis, Monsieur le Maréchal, votre, etc.

Le Marquis D'ARMANCOURT.

*P. S.* Monsieur le Baron d'Ostange est dans ce pays-ci; j'aurai l'honneur de m'acquitter de votre commission auprès de lui.

NOTA On supprime ici deux lettres de M. de Valmore et d'Amélie, à Cécile, où ils rendent compte de leurs sentimens et de leurs occupations journalières.

## LETTRE LXXV.

### MONSIEUR DE VALMORE A SA FEMME.

Ostange, 18 juillet 17...

C'EST moi qui t'écris encore ce soir, ma tendre amie, et je m'impose une grande tâche ! La pauvre Amélie ne saurait la remplir ; elle sent trop vivement pour voir et pour juger : elle a d'ailleurs éprouvé une secousse qui a suspendu ses facultés dans un moment qui pouvait l'éclairer, et comme j'ai conservé les miennes ; je vais te rendre compte de ce qui s'est passé et la laisser reposer.

Le Marquis d'Armancourt et le Prieur sont venus dîner avec nous : je ne les connaissais pas assez pour avoir pu remarquer s'ils étaient comme à l'ordinaire ; l'un était triste, l'autre était gai ; peu importe, voilà l'objet de leur venue.

Le Maréchal d'Armancourt, instruit par hazard de l'état d'Alphonse, veut en juger par ses yeux : il y prend assez d'intérêt pour accélérer son retour ; il l'annonce lui-même, et il doit être en route. En conséquence du projet formé depuis longtemps, tous les parens et alliés des d'Armancourt doivent lui faire cortège ; la lettre circulaire est partie, et le Marquis s'est chargé des invitations d'Ostange.

Amélie, sans réfléchir à tout ce que promet la démarche volontaire du vieux guerrier, n'a vu que l'accélération de l'arrêt qu'elle redoute : les roses déjà trop effacées, ont totalement disparu, et dans un saisissement visible, elle s'est empressée de demander quelle était la situation actuelle du malade.

Le compte rendu n'a pas été satisfaisant: on juge son état plus fâcheux ; sa démence n'a plus d'accès marquans, elle est constante et morne. A part quelques promenades le soir sur *la route d'Ostange*, il reste enfermé chez lui : son Père va souvent l'y surprendre ; il le trouve toujours dans l'inaction, quoique sa nouvelle manie soit de s'entourer de livres ; (et même de livres choisis) mais ils sont la plupart sur le plancher, et l'on dirait que ce n'est que des pieds qu'il y touche.

Amélie, consternée de ces détails, sur lesquels s'apitoyait le Marquis, a jeté ses beaux yeux languissans sur le Prieur, qui dans ce moment souriait au Baron : son regard semblait lui demander de lui communiquer l'excédent de sa joie : il l'a compris, et sans nier les faits avancés, il en a tiré des conséquences moins fâcheuses ; attribuant à des idées plus suivies et nécessairement tristes, cette apparence d'apathie. Le Baron appuyait cette assertion ; le Marquis la goûtait ; mais ta pauvre

cousine paraissait faiblement persuadée.

On a servi le dîner; elle n'a pu manger un morceau, et au sortir de table, elle nous a quittés.

Il y avait déjà du temps que durait son absence, quand le Baron inquiet m'a fait signe d'aller la chercher.

J'ai vainement parcouru la maison et les jardins. A la fin tournant mes pas du côté par où on arrive, je l'ai apperçue à l'entrée de l'avenue, sous une espèce de reposoir ombragé, fait pour inviter les voyageurs pélestres à faire une halte. Je l'ai joint à cet endroit; je l'ai trouvée (comme tu t'y attends) dans les larmes; ma présence ne les a point taries, et toute ma raison ne m'a pas empêché d'y mêler les miennes. — Dans un de ces momens où mon éloquence, sans convaincre, n'était pas tout-à-fait perdue, j'ai saisi sa main, je l'ai baisée comme j'aurais baisé la tienne; je ne sais quelles étaient mes expressions: mais tout-à-coup nous avons entendu près de nous une voix qui s'est écriée: —

« Je n'ai plus qu'à mourir ! »

Amélie a fait un cri; nous sommes sortis précipitamment, et j'ai vu un jeune homme qui s'éloignait avec des gestes de désespéré.

« Alphonse ! Alphonse ! criait Amélie » en le suivant, revenez, je vous en » prie ! »

Voyant qu'il doublait le pas, qu'elle ne pouvait l'atteindre, elle s'est jetée à genoux; et lui tendant les mains d'un air suppliant. —

« Regardez-moi, je vous en conjure ! »

L'insensé s'est retourné; je m'approchais aussi : (car je n'étais pas sans crainte) il a hésité un moment; ensuite venant à nous d'un pas délibéré : —

« Monsieur, ma-t-il dit avec un calme » forcé, relevez Mademoiselle; — Il n'est » plus temps de se jouer de mon état; — » il était cruel ! mais le plus affreux, dans » ce moment, est d'avoir conservé ma » raison ! »

« Conservé sa raison ! a dit Amélie en

» se relevant et allant à lui avec une joie » mêlée de trouble : Ah ! mon ami, si » vous êtes à vous-même, prouvez-le » nous ! venez, votre pere et le Prieur » sont ici. »

« Eh ! que me font mon Père, le Prieur » et le reste du monde ! Je n'existais que » pour vous seule.... et vous m'abandon- » nez ! Voilà le fruit d'un serment témé- » raire ! je l'abjure trop tard ! un autre » en a profité ! — tout est fini pour moi ! »

« L'entendez-vous.... Valmore? » m'a dit la pauvre enfant, en s'appuyant sur mon bras : « Ah ! parlez-lui donc ! »

« Valmore ! s'est-il écrié; quoi ! Mon- » sieur, seriez-vous le mari de Cécile de » Cerney? »

« Oui Monsieur, ai-je répondu, et le » meilleur ami d'Amélie d'Ostange, après » Alphonse d'Armancourt. »

Cet homme, rendu à la raison, mais tombant aussi-tô dans le délire de l'amour, s'est jeté aux pieds de ta cousine : — ses transports de joie, ses remords d'une in-

jure, ses regrets d'une feinte, mettaient une telle confusion dans ses paroles qu'à peine je les distinguais; mais Amélie, accablée par ce torrent inattendu, a perdu tout sentiment dans mes bras.

Ce triste accident a calmé l'impétueux jeune homme; l'inquiétude a pris la place des transports; il s'est levé pour partager mon intéressant fardeau, que nous avons porté sous le feuillage où la scène avait commencé. Là, cet être indéfinissable, prosterné de nouveau aux pieds de l'objet insensible que je soutenais de mes bras, se livrait à un désespoir sans bornes. Voyant à la fin que les larmes brûlantes dont il inondait les mains glacées de son amie, ne pouvaient la ranimer, il s'est assis auprès d'elle et me l'arrachant : —

« Courez, Monsieur, m'a-t-il dit, cher-» cher du secours; vous ne craignez rien » de moi, j'espere; je dois m'être assez » expliqué. »

« Monsieur, je vous crois tel, dans ce » moment, que nous le souhaitons tous;

» mais... l'avez vous toujours été?... de-
» vez-vous le paraitre?... ceci est bien ex-
» traordinaire ! je crains tout pour vous
» ou pour Amélie ! — éloignez-vous,
» croyez-moi; j'aurai soin d'elle. »

» Quoi ! Monsieur, je paraitrais encore
» fidèle à ma parole?... Ah ! s'il est ainsi,
» je vous fuis ! — Elle respire..... elle
» m'aime... dites-lui... dites-lui... que je
» suis hors de moi..... que je serai plus
» sage.... que mon amour.... Soyez mon
» ami, M. de Valmore ! — protégez-moi,
» je vous laisse ma vie.

En disant ces mots, ce charmant jeune homme a posé sur mon sein celle par qui, il est vrai, que moralement il existe : je lui tendais la main en signe d'amitié; il m'a embrassé affectueusement; mais.... mon abord était dangereux !... Faut-il te dire ce que je n'ai pu empêcher?... il a pris un baiser sur les lèvres de son amante.

Ce larcin les a ranimés l'un et l'autre; il s'est enfui; Amélie a ouvert les yeux.

» Où est-il? a-t-elle demandé en regar-

» dant autour d'elle : Quoi ! il a sa raison, » et il me fuit !... aurais-je fait un songe ?.. » Valmore !... pourquoi l'avez-vous laissé » partir ? »

Elle faisait un mouvement pour se lever ; mais dans la crainte qu'elle n'apperçut encore le fugitif, je l'en ai empêché en lui objectant sa faiblesse, et j'ai ajouté qu'on ne retenait point un insensé.

» Que dites-vous ?... ce n'est point un » insensé ; il feignait, disait-il..... mais » pourquoi feindre ?... Hélas ! faut-il que » je m'abuse encore !... Qu'a-t-il dit en » me quittant ? » —

« Hélas ! chère amie, ai-je dû le com- » prendre ! — Mais .... espérez tout ; » l'instant de sa guérison ne peut tarder ; » sa raison a fait un pas trop sensible ; il » m'a fait illusion comme à vous ; et sans » un nouveau vertige .... »

« O Dieu ! dans cet état serait-il seul ? »

« Rassurez-vous ; j'ai apperçu son do- » mestique. »

« Allons donc, puisqu'il est ainsi, reti-

» rons-nous. Je me sens un peu mieux.
» — Mon erreur n'a pas été longue ; mais
» mon espoir s'en est accru : oui, vous
» avez raison ; le changement est sensible :
» Cécile le savait bien, et voulait que je
» l'ignorasse ! — Que craignait-elle ? . ..
» Pouvais-je abuser d'un bonheur auquel
» il manque encore de si solides bases ! ....
» Tel qu'il est, cependant, je l'ai bien
» goûté ! — Quel sentiment dans ses ex-
» pressions ! ... quels charmes dans ses
» mouvemens ! ... Sa jalousie même, dans
» l'état où il est, bien loin d'outrager l'a-
» mour, en est une nouvelle preuve. »

Je l'ai fortifiée dans ces douces espérances, mais en dissimulant toujours ce que j'ai vu de la réalité. Cet homme n'est point fou ; il ne l'a jamais été ; sa conduite tient à un plan dont j'apperçois mieux le but que la cause ; mais, par ce qu'elle doit lui coûter, je juge de son importance ; j'en juge mieux encore par ta discrétion ; oui, petite rusée, tu as deviné le mystère ! Il m'explique aujourd'hui tes propos, ta conte-

nance ; la cousine et moi, nous cherchions à les justifier, et sans la bonté de nos cœurs, le tien était décidé coupable .... Mais, est-ce bien à moi de le croire innocent ? Des secrets pour son mari ! ... Est-ce le résultat de la foi conjugale ? ... Sans m'appésantir ici sur mes griefs, apprends que j'en sais assez pour t'obliger à me dire le reste ; ne fut-ce que pour m'employer utilement et sans me faire valoir auprès d'une ligue qui n'a pas daigné m'honorer d'un grade. J'en révère aujourd'hui le Prieur comme le *grand-maître* ; je pourrais me montrer à lui digne récipiendaire, mais modestement je me borne à recevoir de toi l'acolade, pourvu que tu repentes de me l'avoir laissée demand r. Combien a-t-on vu dans le monde de complots avortés pour n'avoir pas ménagé l'amour-propre des hommes !

J'ai laissé la pauvre Amélie, cheminant avec mon aide le long de l'avenue : son Père, le Marquis et le Prieur inquiets de son absence, venaient au-devant d'elle ;

son abattement et sa faiblesse les ont frappés ; le Baron lui en a demandé la cause ; j'ai vu avec plaisir qu'elle s'imposait ( je ne sais pourquoi ) une sorte de discrétion ; elle a quitté mon bras pour prendre celui de son Père, et ils ont causé ensemble à quelque distance de nous : je n'ai rien dit aux deux autres de ce qui s'était passé, et ils nous ont quitté à la porte du château.

Amélie, apres le souper, s'étant retirée plutôt qu'à l'ordinaire, son Père m'a interrogé sur la scène de tantôt : l'importance que je lui vois mettre à cacher la vérité à sa fille, et le ménagement que je dois au prétendu fou, m'ont porté à dissimuler ce qu'Amélie n'avait pu dire : le Baron, dupe de ma réserve, a gardé la sienne, et pour conclusion, nous en sommes restés à l'espoir d'une guérison prochaine : ta cousine parait entiérement s'y livrer.

Le jour commence à paraître : il ne me reste plus, ma douce amie, la possibilité de te parler de toi ; j'ai bien pu te faire ma

cour en m'occupant de ta cousine, mais y trouvai-je mon compte? et quel homme, aussi riche que je le suis en te possédant, peut tenir la plume sans l'énumération de son bien? Ah! nous y reviendrons. En attendant, je me borne à te recommander de te soigner, sur-tout pendant l'absence de la Maman que nous attendons, et avec qui je retournerai comme un avare, à la garde de mon trésor.

## LETTRE LXXVI.

### MADAME DE VALMORE A SON MARI.

Paris, le 22 juillet 17...

Il n'est pas une sensation de mon âme que ta lettre n'aie vivement excitée, mon bon ami; mais je te dois compte de celle qui m'a été et qui m'est encore la plus pénible: je l'éprouve de l'idée que tu peux avoir de mon peu de confiance. Les apparences sont d'autant plus contre moi, qu'il

est très-vrai que j'ai deviné le mystère, et que personne ne m'a fait une loi de le garder. Mais il est sûr aussi que le confident de toutes mes pensées aurait pris part à ma découverte, sans mon unique tort d'avoir calculé les mouvemens de son cœur sur le mien. Oui, mon bien-aimé, j'ai trop compté sur cette conformité qui fait le bonheur de ma vie, pour hazarder un secret que ma position seule pouvait mettre en sûreté, et que cette retraite où je vis peut à peine garantir. Qu'il m'en a coûté de le taire lorsqu'Amélie versait dans mon sein ses douleurs ! Que de soins je prenois pour éviter ses dangereuses communications ! Toujours à côté de ma mere ou de toi, je lui fermais l'abord à la confiance. Devais-je parler ? Son amant se taisait ; le Baron voyait en vain les pleurs de sa fille ; Alphonse était sourd aux gémissemens de son Père ; le Prieur supportait le désespoir de chacun ; un pouvoir auquel toutes considérations cédaient, ne devait-il pas me maîtriser ? — Subjuguée d'abord par

l'exemple, la réflexion bientôt m'a fait connaitre toute l'étendue de ma responsabilité.

Ce n'est donc que par des conjectures que tu peux, comme moi, expliquer le mystère; c'est l'aveugle Amélie qui m'a initié; elle m'envoyait des couplets chantés par Alphonse : le premier qu'elle avait surpris, présentait un sens assez clair ; le second, fait pour la dérouter, était tout au plus équivoque ; il le terminait par annoncer *la lumière au jour du jugement.*

Devais-je, moi, sans passion, sans trouble, après avoir saisi ce qui n'avait qu'un sens, me transporter de préférence à la vallée *de Josaphat* ? tandis que cette grande *manifestation* peut se faire tout simplement au château d'Armancourt. —

Ce dénouement, qui a été mon premier apperçu, m'a fait remonter à la cause; mais je n'ai vu qu'une dangereuse ennemie dont il fallait s'assurer par la ruse : je n'ai pu deviner ses trames, ni les motifs de l'étrange voie qui doit les faire échouer :

mais la nécessité qui l'a fait choisir, ne permet pas qu'on s'en écarte, et prouve qu'Amélie, Félix et Cécile, avec des cœurs paitris de soufre et de salpêtre, seraient de dangereux confidens.

Tiens-toi donc sur tes gardes auprès de la cousine : tu me rassures un peu, en m'apprenant qu'elle a acquis le degré d'espoir que je lui souhaitais : je sais ce qu'il en coûte de résister à ses larmes, et j'aurais redouté leur puissance sur toi.

Comment excuserai-je à présent l'égoïsme qui m'a fait entreprendre la justification de ma conduite, avant de te dire que la Maréchal est arrivé hier au soir? Rien n'est plus sûr cependant, et je ne m'en sens pas d'aise : Fréderic l'attendait pour prendre ses ordres et donner son jour à toute la famille ; c'est par moi qu'il a fini sa tournée. Quand j'ai vu la joie que le petit vaurien ne pouvait dissimuler, j'en éprouvai une sensible en songeant à l'humiliation qui l'attendait.

Il s'intriguait beaucoup pour découvrir

des Blainville ; mais ils habitent tous la Province, ainsi que la branche cadette des d'Armancourt : cette formalité n'étant que volontaire et nullement prescrite par la loi, les absens ne sont pas tenus à être représentés par procureur. Le jeune homme prétend que ses droits doivent être discutés par les parens de sa mère : s'il s'agissait de droits, il pourrait avoir raison ; mais il n'est question que de constater un fait en présence de témoins quelconques, pour justifier aux yeux du public les dispositions du Marquis d'Armancourt, et nullement pour les contraindre. Ah ! comme ils connaissent le pauvre homme !

Frédéric a pourtant trouvé par hazard, chez la Baronne de Balmont, un vieux Major de place, nommé *Ronty*, oncle à la mode de Bretagne de la Marquise ; il est venu solliciter une gratification, parce que le fourrage de sa citadelle lui a manqué ; et n'ignorant point son alliance avec les d'Armancourt, il s'adressait à la Baronne, qui, cousine du Maréchal, peut

avoir quelque crédit : la vieille sera aussi de la partie ; elle doit aussi s'intéresser à la Marquise, ayant été l'amie de sa mère lorsque celle-ci vivait à l'hôtel d'Armancourt. Ces deux personnages, quel que soit le but qui les amène, ne sont pas redoutables.

Du côté des Salmas, nous avons l'Évêque de L., mon oncle d'Alinge, Maman et Amélie, toi, pour me représenter ; le Baron d'Ostange, comme allié ou comme partie intéressée dans les projets futurs, et sans doute le Prieur, pour appuyer ou redresser l'Evêque, s'il fallait citer *les Canons*.

C'est après-demain qu'ils arriveront tous à Armancourt ; le jour suivant ( selon les apparences ) le criminel sera jugé. Maman se réunira d'avance aux bons amis d'Ostange ; tu l'auras demain avec ma lettre : aussi-tot l'affaire terminée, elle me promet de revenir avec mon tendre ami ; Amélie heureuse, n'aura plus besoin de mes sacrifices, et j'aurai besoin d'être consolée de

ne pouvoir aller moi-même la féliciter de son bonheur. En attendant, cher ami, ne m'en laisse pas ignorer la moindre circonstance, et sois sûr que l'amour te tiendra compte de ce que tu feras pour l'amitié.

---

## LETTRE LXXVII.

### MONSIEUR DE VALMORE A SA FEMME.

Ostange, le 22 juillet 17...

Comme tu l'avais prévu, ma tendre amie, tu n'auras aujourd'hui que le prélude du dénouement ; mais tu verras qu'il promet.

Arrivés à Armancourt, la maman, le Baron, Amélie et moi, à deux heures après-midi, nous n'y avons encore trouvé aucun membre de la convocation. Le Marquis sortait de chez Alphonse ; il nous a dit qu'il s'obstinait à garder le lit et le silence, ne donnant que des signes d'effroi

à chaque fois que sa porte s'ouvrait. Le pauvre père était désolé de cette disposition, vu la circonstance; et tu dois juger du contre-coup sur l'âme de la tendre Amélie : un coup-d'œil de la Marquise et de son fils ont suffi pour me dévoiler la leur.

A trois heures l'évêque et le président sont entrés; on a commencé à faire cercle, et après les complimens, l'entretien a roulé sur des choses indifférentes. Demi-heure après, la baronne de Balmont et le major d'Orcy ont paru : la Marquise leur a fait l'accueil le plus intéressé; mais au milieu de ses démonstrations, la Baronne regardait de tous côtés en criant : —

» Où est donc le fou ? — Avertissez-» moi bien quand il paraîtra, pour que » je me tienne en garde; j'en ai une » frayeur horrible ! — Major, vous m'avez » promis de ne pas me quitter ! — Ah ! » mon Dieu, mon cœur, que je vous » plains ! a-t-elle dit en s'asseyant auprès » de la Marquise : comment, avec les » nerfs délicats que je vous suppose, êtes-

» vous exposée à un pareil spectacle » ?

» Il est vrai, a répondu celle-ci, qu'il » est pénible; mais il est des circonstances » où l'on doit s'oublier soi-même ».

La vieille alors promenant ses regards sur l'assemblée, les a fixés sur Amélie, et se retournant vers sa voisine, elle a dit assez haut pour être entendue : —

» Est-ce mademoiselle qui en est amou- » reuse » ?

La Marquise a fait un signe affirmatif.

Amélie, prête à pleurer de confusion, de dépit et de chagrin, est sortie ; je l'ai suivie ; nous avons fait un tour sur la terrasse, malgré l'excessive chaleur : je supprime nos propos ; hélas ! tu peux les deviner.

Le bruit d'une voiture nous a fait rentrer; c'était le Maréchal. Toutes les figures étaient composées pour le recevoir. Le Marquis est allé au-devant de lui : un instant après, ils ont paru ensemble, et l'on voyait encore sur leur visage les traces de l'émotion de leur premier abord.

Le Maréchal a promptement repris son

air digne et sévère ; il a salué la Marquise et l'assemblée, et sans remarquer le siège que la première lui offrait à ses côtés, il s'est assis à l'extrémité du cercle. A peine avait-il pris sa place, qu'il a apperçu le Baron; il s'est levé, est allé à lui, avec un empressement d'autant plus singulier, qu'il s'est borné à un serrement de main, et au jeu muet de la physionomie.

Le Baron cependant a suivi le vieillard; il a pris place à ses côtés ; ils se sont dit quelques mots à demi-voix ; chacun en disait autant à son voisin, lorsqu'on est venu avertir qu'on avait servi.

A table, la conversation est devenue générale; il n'a pas été question de l'objet qui nous rassemblait ; mais au ton sérieux, au silence dans lequel on retombait fréquemment, il était aisé de voir qu'on s'en occupait.

Après avoir pris le café, (les hommes étant debout dans le salon) le Maréchal enfin a demandé si Alphonse paraîtrait, ou s'il fallait aller le voir.

Le Marquis lui a rendu compte du triste

état dans lequel il était aujourd'hui ; ajoutant qu'il ne l'avait pas contraint à se lever, ne croyant pas le produire à telle heure devant des personnes fatiguées d'un voyage ; mais que demain on aurait le loisir d'examiner le malheureux qui sans doute serait lui-même en état de se prêter aux observations.

Le Maréchal n'a pas insisté ; il a quitté le Marquis pour se rapprocher du Baron : avec le même air d'affection qu'il lui a montré au premier abord, il l'a conduit à l'embrasure d'une fenêtre. Sans pouvoir les entendre, je remarquais une sorte de confusion dans la contenance du Maréchal, et quelque chose de plus ouvert qu'à l'ordinaire dans celle du Baron. Insensiblement ils m'ont paru à l'unisson, et le Baron a dit assez haut : —

« Il faut pour cela que je parle au » Prieur ».

« Quoi ! c'est là le dépositaire ? a dit le Maréchal d'un air d'étonnement mêlé de mépris.

Le Baron lui faisait signe baisser la voix; mais le Maréchal a dit sur le même ton : —

» Il faut avant tout, que je vous le fasse » connaître; venez chez moi ».

Alors il a appelé Frédéric, pour qu'il lui montrât son appartement, et ils sont sortis ensemble.

Pendant ce temps-là, la Marquise paraissait donner à voix basse des instructions à la Baronne et au Major. La vieille, malheureusement, la trahissait par ses exclamations, et prouvait évidemment qu'il s'agissait de faire un heureux aux dépends d'une victime. Le reste des nouveaux venus, sans autre sentiment que la bonté, sans autre projet que celui d'être justes, a voulu occuper son loisir à parcourir les jardins : le temps y invitait; nous sommes sortis ensemble, laissant la Baronne, qui ne peut marcher au milieu de ses acolytes. Bientôt on s'est dispersé en tête-à-tête, qui ont du fortifier les bonnes dispositions : la maman s'est emparée du Prélat; Amélie du Président; le Marquis

par habitude, est resté avec le Prieur; et moi, pour les délivrer tous d'un importun, j'ai déraisonné avec Frédéric.

Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, quand un des gens du Maréchal est venu de sa part chercher le Prieur : le Marquis s'est rapproché de l'Evêque; insensiblement nous n'avons fait qu'un groupe, et unis plus fortement du même intérêt, nous sommes rentrés au salon. Le Baron n'a pas tardé de nous y joindre; le Prieur a pris congé pour retourner chez lui, et le Maréchal (je crois, bien savant) s'est fait excuser de ne plus paraître de la soirée.

Elle a été des plus maussades; on a fait la partie de la Baronne, qui malgré l'intérêt de son jeu, troublait celui de la conversation par un radotage continuel. Le souper, en nous rapprochant davantage, n'en a été que plus triste. A part la Baronne et le Major qui avaient à satisfaire une forte dose d'appétit; les autres fatigués ou préoccupés, ne montraient que le besoin d'être rendus à eux-mêmes. La

voiture nous attendait au sortir de table, et nous nous sommes quittés avec promesse d'être tous réunis demain à midi.

Dans le trajet, Amélie n'a pas dit une parole : en nous séparant, j'ai vu dans ses yeux la détresse de son cœur; ses larmes ont coulé en embrassant son père, qui, touché, contraint et content, s'est arraché de ses bras, pour la remettre dans ceux de ta mère : je doute que la pauvre enfant repose; mais au moins je l'empêche de se fatiguer à t'écrire; je l'ai prévenue que je le ferais; elle t'embrasse, et à l'heure qu'il est je ne puis plus qu'en faire autant.

---

## LETTRE LXXVIII.

### MONSIEUR DE VALMORE A SA FEMME.

Ostange, le 13 juillet 17...

QUE ne puis-je d'un trait de plume, mettre sous tes yeux, ma bonne amie, tous es détails du plus heureux événement!

mais il ne m'est donné que de les suivre, et je vais tâcher de le faire exactement.

A dix heures, je me suis rendu, avec le Baron chez madame de Cerney, où l'on avait porté le déjeûner : les dames étaient habillées et prêtes à partir. Amélie avait l'air d'une victime qu'on allait immoler, comme une autre Iphigénie. Sa robe était d'un blanc uni et éclatant comme celui de son teint. Une guirlande de roses de la même couleur couronnait un chapeau au bord duquel était un voile qui devait suppléer ses longues paupières, en dérobant aux profanes l'expression de ses yeux. Ses beaux cheveux blonds, bouclés sans art, tombaient jusqu'à sa ceinture, dont le verd changeant semblait être le symbole de la fragile espérance. Déjà au-dessus des besoins de l'humanité, elle n'a pu approcher de ses lèvres le plus léger restaurant. Triste, silencieuse et résignée, elle s'est laissée conduire à la voiture : son père et moi, l'avons accompagnée avec ce tendre et délicieux sentiment que cause le port du salut pour l'objet chéri

qu'on a craint de perdre ; et ta maman sans nous entendre, jouissait par pressentiment.

Dans cet état, nous sommes arrivés Tout le monde était réuni ; il ne manquait que le Maréchal : sa retraite obstinée depuis la veille, et le départ subit de son valet-de-chambre, chargé de dépêches pour Paris, intriguaient beaucoup la Marquise et ses adhérens. D'un autre côté, les amis d'Alphonse n'étaient pas moins en peine ; il avait fermé sa porte à tous ceux qui s'étaient présentés, criant que si on la forçait il sauterait par la fenêtre. Son domestique cependant promettait de le conduire quand il en serait temps.

On est allé d'abord prévenir le Maréchal de notre venue, le retour de son messager l'a retenu encore quelques momens enfin il a paru ! Son entrée a glacé de terreur ceux même qui mettaient en lui toute leur confiance ! Non, jamais l'ennemi vaincu, n'a dû lui voir un air aussi terrible ! — Après les saluts réciproques, chacun a pris sa place, dans le plus pro-

ond silence. Voici l'ordre dans lequel on ;tait rangé.

Le Maréchal sur un fauteuil, en face le la porte; à sa droite l'Evêque; ensuite madame de Cerney, Amélie, le Baron, le Président et moi.

A la gauche et de suite, le Marquis, la Marquise, Frédéric, la Baronne, le Major et le Prieur.

Entre ce dernier et moi était une assez grande distance, occupée par un siège destiné à celui qui devait comparaître.

Le Maréchal, adoucissant un peu le foudroyant de son regard, a parlé en ces termes : —

„ Vous savez, messieurs l'objet qui nous „ rassemble : il s'agit de soustraire à la so- „ ciété, celui qui d'entre nous ( par un „ vice quelconque ) peut en troubler l'har- „ monie. Les maux qui dénaturent le corps, „ les passions qui avilissent l'ame, ne por- „ tent pas la mort ou le déshonneur dans „ le sein d'une famille seulement, mais „ l'influence dangereuse de tout lien con- „ tracté avec eux, attaque insensiblement

» un état et corrompt la postérité. Nous
» devons donc, en citoyens, en pères, en
» zélateurs religieux, donner ici un bon
» exemple. Si quelque défaut, naturel ou
» moral, a dégradé l'héritier de cette
» maison, celui qui aujourd'hui en est le
» chef, veut être autorisé par vous, mes-
» sieurs, à changer une loi que l'usage seul
» a consacré, et à ôter aux malheureux
» le triste pouvoir d'affliger ou de nuire :
» mais, autant dans la supposition, ce
» parti serait sage, autant il deviendrait
» injuste et odieux, si faute d'avoir exa-
» miné les preuves, nous privions à ja-
» mais de sa liberté et de ses droits, un
» homme susceptible de reprendre un jour
» la dignité de son être. Je vous exhorte
» donc, messieurs, à apporter à votre pro-
» pre examen, et à celui du compte qui
» vous sera rendu, toute l'attention que
» l'importance du cas exige ; et j'atteste
» le nombre d'années sans reproches aux-
» quelles je dois l'honneur et l'assurance
» de vous parler comme je le fais, que
» je ne m'écarterai point ici du devoir

» qu'elles m'imposent, de protéger... ou » de punir ».

Après ce discours, l'Evêque a pris ainsi la parole : —

« Honoré de la confiance de toutes les » personnes qui sont placées à votre droite, » M. le Maréchal, j'ose vous répondre » pour elles et pour moi, que nous som- » mes pénétrés du sentiment qui vous » anime ».

Après lui, le Major a dit : —

« Et je réponds également, que tous ceux » qui sont sur cette *parallèle*, ne tendent » point à *diverger* ».

« D'après ces sentimens, messieurs, a » dit le Marquis, je ne puis que m'engager » à déférer à vos avis ».

Alors, le Maréchal a prié Frédéric de sonner; un domestique est venu; on l'a chargé de dire à Robert d'amener son maître.

Je te peindrai difficilement les différens symptômes de l'émotion générale qui dans ce moment nous saisissait tous : la plus

prononcée et la plus combattue était celle d'Amélie ; sans autre signe de vie qu'un tremblement universel, elle était penchée sur sa tante, qui la soutenait de son bras.

Dans les yeux du Marquis, on voyait les larmes et la confusion du faible.

Sur le visage de la Marquise, l'espoir et la crainte s'entrechoquaient; son teint changeait alternativement de couleur ; mais sous chaque nuance perçaient toujours l'audace et la fierté.

La Baronne formait une caricature ridicule; elle se pâmait de frayeur sur les épaules de l'insipide Major.

Le Maréchal seul impénétrable paraissait un Dieu vengeur.

Les autres, émus par l'attente du plaisir, ou le tourment de l'incertitude, ressortaient moins dans le tableau.

La porte s'est ouverte, — la Baronne a jeté un cri perçant; — Alphonse, sans être accompagné, a paru.

Te le dépeindre est le seul moyen de t'exprimer l'effet qu'a produit sa présence.

C'était Apollon lui-même, dans le sim-

ple vêtement d'un mortel. Le bon goût, la décence, le sentiment des plus nobles facultés, se montraient sur toute sa personne. D'un air timide et néanmoins rempli de grâce, il a salué l'assemblée. Nous étions tous ravis ! la Baronne s'est écrié ! —

« Ah ; mon Dieu ! serait-ce lui ? — Il » est beau comme un ange ! Approchez, » mon enfant ; je n'ai plus peur de vous ».

Le jeune homme, sans l'écouter, s'avançait d'un air noble et modeste : il est entré dans le cercle, a fait une nouvelle révérence en jetant sur nous tous un coup-d'œil fait pour confondre..... et pour charmer.

Le silence était profond; tous les regards fixés sur lui : son teint s'est animé d'une rougeur nouvelle, et d'une voix extrêmement émue :—

« Chers et respectables parens, a-t-il » dit, voyez mon état ; examinez ma con- » duite ; il m'est doux de vous avoir pour » témoins de la vérité; mais je vous récuse » tous pour mes juges ; voilà le seul que » je reconnaisse. Oui, mon père, a-t-il

» continué en se jetant aux pieds du Mar-
» quis, si je vous parais coupable, le
» monde entier voudrait m'absoudre que
» je me soumettrai à ma condamnation.
» Forcé de choisir, ou de vous tromper
» quelque temps, ou de vous perdre pour
» toujours, je n'ai pu hésiter; mais ce que
» m'a coûté ce triste rôle, en a été le plus
» cruel châtiment ! »

Aucun des témoins abusés, n'a pu retenir un cri de surprise à mesure que la vérité le frappait.

Celui d'Amélie m'a fait retourner de son côté; je l'ai vu suffoquée par la joie sur le sein de ta mère.

« Eh ! mais..... ceci n'est pas naturel, a » dit la Baronne; mon cher ami, songez » donc que vous êtes fou ».

» Où nous conduira cette farce? a dit la » Marquise d'une voix très-altérée. »

Alphonse reprenant la parole que les transports et les embrassemens de son père lui avaient ôtée, a dit avec le plus grand attendrissement : —

» Il ne me manque donc plus que l'hon-

» neur ! C'est à vous, M. le Maréchal, à » me le rendre. Des ennemis secrets m'ont » flétri à vos yeux ; ils ont empoisonné le » refus le plus légitime ; ils vous en ont » soustrait les motifs. Voici l'exacte copie » de la lettre que j'eus l'honneur de vous » écrire en vous renvoyant mon brévet ».

» Fausseté abominable ! » s'est écriée la Marquise.

« C'est en vain, madame, que vous lui » donnez un démenti, lui a dit le Ma- » réchal ; mais si vous êtes pressée de vous » faire connaître, je ne le suis pas moins, » et voici votre propre aveu ; je le tiens du » Vicomte de Malignac, qui peut-être » gémit d'avoir manqué d'être votre com- » plice. »

En disant ces mots, il a sorti deux lettres de sa poche, et les lui montrant, il a continué d'un son de voix pareil au bruit qui précède la foudre : —

» Le reptile vénimeux porte avec lui son » antidote, votre pareil, atteint sans doute » de vos morsures, a senti qu'il devait

» s'en guérir. Voilà votre arrêt, madame, » et le triomphe de l'innocence » !

La furie, revenant du premier saisissement, s'élançait pour lui arracher ces papiers : un mouvement spontané nous a fait lever de la droite pour lui opposer une barrière. La rage, la douleur et l'effroi s'emparant de la coupable à notre approche, un accès convulsif l'a fai tomber sur le plancher.

Le Prieur, se trouvant près d'elle, par un élan d'humanité a voulu la relever.

« Monstre ! lui a-t-elle crié en grinçant » des dents, ne m'approche pas, ou crains » tout de ma fureur ! »

On a sonné ; des laquais sont venus qui l'ont emportée chez elle.

Frédéric se mettait en devoir de la suivre.

« Choisissez, jeune homme, a dit le » Maréchal, un pas dans ce moment dé- » cide votre sort ».

Frédéric, aterré par ces mots, s'est jeté aux pieds de son oncle, et cachait sur ses genoux son visage humilié.

» Relevez-vous, lui a dit le vieillard ; » votre douleur est juste ; mais la honte ne » sied qu'au coupable ; si vous ne l'êtes » pas, il faut nous le prouver en profitant » de ce terrible exemple. »

Tandis que l'enfant corrigé allait réfléchir dans un coin, et que nous reprenions nos places, Alphonse était de nouveau dans les bras de son père ; il essuyait les larmes que les regrets et la confusion lui faisaient répandre.

Le Baron et Madame de Cerney avaient profité du tumulte pour entraîner Amélie dans un cabinet attenant au salon.

Le Maréchal, rappelant notre attention, nous a fait lecture des pièces qui lui avaient été produites. La lettre d'Alphonse, chef-d'œuvre de sagesse et de prudence, contenait suffisamment sa justification ; mais à quel point elle a été complette, quand nous avons ouï les criminelles trames de l'odieuse marâtre ! Je ne souillerai point ma plume de ce tissu d'horreurs. Immobiles d'indignation, notre silence

l'exprimait mieux que n'eussent fait les paroles.

La Baronne qui s'était compromise en démonstrations, s'est crue obligée de le rompre la première.

« Voilà donc, disait-elle, pourquoi elle » m'a tant pressée de venir !

Et le Major : —

« Je voudrais qu'elle n'eût pour vivre » que ma récolte de l'année. »

Le bruit d'une voiture qui pouvait amener des témoins importuns, a fait sortir le Président.

Il est rentré à l'instant, en nous apprenant que c'était la Marquise qui partait.

L'abus que la perfide pouvait faire encore de sa liberté, nous a fait manifester quelques signes de crainte.

« Rassurez-vous, nous a dit le Maré- » chal, tout est prévu. Un exempt de Ma- » réchaussée, accompagné de deux cava- » liers déguisés, l'attendent, et lui ser- » viront d'escorte. Ils sont munis d'un » ordre qui doit la confiner dans un cou- » vent de Clermont. Il est juste qu'elle

» expie dans cette ville, qu'elle a remplie » de scandale, tous les crimes de sa vie. » — Vous, mon neveu, a-t-il dit au Mar- » quis, dont le front était appuyé sur le » dosier de sa chaise, laissez les regrets; » votre joug est rompu ; j'ai assez gémi de » vous y avoir livré ; tirons un voile sur le » passé, et montrez une fois du carac- » tère. »

Le Marquis, en soupirant, a levé la tête; il a pris la main du vieillard, l'a pressée contre son cœur; on lisait dans ses yeux le besoin d'encouragement et le désir de paraître un homme.

Notre présence pouvant ajouter à son embarras, nous avons entouré le héros du jour; nous l'accablions de félicitations et de caresses; il renvoyait modestement les éloges au Prieur qui en a eu sa part, bien méritée ; ce digne homme n'était touché que du triomphe de son enfant chéri; mais toute la sensibilité et la reconnaissance de celui-ci, ne l'empêchait pas d'avoir toujours les yeux fixés sur la porte du cabinet.

Elle s'est ouverte, cette porte ; le Baron s'est montré; et voyant la tranquillité qui regnait parmi nous, il est arrivé, donnant le bras à sa fille, suivi de sa belle-sœur.

Amélie dans tout le désordre qu'avaient occasionnés les secours donnés à son état, tête nue, la taille enveloppée d'un grand mouchoir de gaze, a paru à nos yeux telle que la jeune Hébé dans le négligé de la mère des amours. Sa démarche timide, son teint coloré d'une modeste rougeur, le doux sourire qui manifestait sa joie.... enfin, tout formait d'elle l'objet le plus ravissant.

Alphonse seul a vaincu le charme qui nous rendait immobiles ; une puissante attraction l'a fait mouvoir.

Lorsqu'il a été près d'elle, le Baron lui a pris la main et y joignant celle de sa fille: —

» Mon ami, lui a-t-il dit, je te la donne; » vous pouvez à présent devenir fous l'un » et l'autre; je ne me charge plus de votre » garde; elle est, ma foi, trop pénible ! »

Alphonse a mis un genou en terre; il a baisé la main qu'il recevait, et celle qui

la lui offrait; ensuite, se relevant et remettant la main d'Amélie dans celle du Baron : —

« Gardez-la moi, a-t-il dit avec l'accent » de la douleur; je vous refuse en ce mo- » ment, adorable Amélie; mais c'est pour » vous mériter; je dois ce sacrifice à votre » gloire; la mienne n'existait encore que » dans sa source, et je l'ai vu ternir ! c'est » au champ d'honneur, dont on m'a éloi- » gné, que je dois laver cette tache; j'y » périrai digne de vous, ou j'apporterai » mes lauriers à vos pieds ».

Avant que le Père étonné et la fille attendrie, aient pu répondre à l'amant généreux, le Maréchal s'est approché d'eux; il a pris leurs mains et les joignant de nouveau : —

« Souffrez, Baron, a-t-il dit, que j'ose » confirmer votre don, et que j'atteste ici » que mon neveu en est digne : s'il a besoin » d'une marque d'honneur, c'est à moi de » le décorer ».

Alors, détachant son épée : —

« Tiens, mon ami, a-t-il dit au jeune

» homme, voilà mon présent de nôce; je » ne puis la remettre en de meilleures » mains; qu'elle t'élève un jour au glo- » rieux grade que je lui dois. »

Tandis qu'Alphonse transporté se prosternait pour recevoir ce don, le Marquis s'est élancé à ses côtés : —

« Mon oncle, a-t-il dit, entre vous et » mon fils, ne craignez plus une lacune » honteuse; je veux l'accompagner en » Corse; je combattrai à ses côtés; et quel » que soit mon sort, vous n'aurez plus à » rougir de me voir porter votre nom. »

Fredéric, entraîné par l'exemple, s'est jeté au milieu d'eux : —

« Daignez, M. le Maréchal, m'obtenir » l'agrément de les suivre; je veux partager leur gloire, et revenir avec eux » vous en apporter le tribut. »

Ce Maréchal, si terrible l'instant d'auparavant, a versé des larmes d'attendrissement et de joie; il a béni ses neveux, et les ayant serré contre son sein l'un après l'autre : — » J'ai assez vécu, a-t-il dit : on

» ne regrette plus la vie quand on laisse » de tels successeurs! »

S'appercevant que nous pleurions tous, et que ses larmes coulaient encore, le vieux guerrier en a rougi, et surmontant ce signe de faiblesse, il s'est rapproché d'Amélie : —

« Jeune beauté, lui a-t-il dit d'un air » riant, pardonnez à des soldats, ce pre- » mier hommage à leurs armes; il assure » les droits de l'amant : Mars était le père » de l'amour, et vous savez mieux que » personne, qu'un enfant bien élevé... » A cette phrase, interrompue par une gaîté de sentiment, ses bras, ceux du Marquis et du Baron, se sont enlacés autour de la charmante fille, et malgré la prétention au courage stoïque, de nouvelles larmes ont coulé.

Alphonse, ivre d'amour et de bonheur, a reçu encore une fois de leurs mains, celle dont le cœur lui était mille fois donné. Ils se sont assis l'un près de l'autre, et tandis qu'ils jouissaient enfin de la douce

satisfaction de s'entendre, les parens ont conclu que la nôce se ferait dans la huitaine, qu'ils resteraient tous au château pour en être témoins, et que bientôt après.. Hélas! que le devoir est souvent tyrannique! mais n'anticipons pas sur ses rigueurs !....

Tu comprends combien ta mère est nécessaire ici : pour moi qui ne saurais vivre du bonheur d'autrui quand je ne puis y contribuer, je vais jouir du mien jusqu'à la veille de la nôce, où j'ai promis d'assister. Tu n'auras, avant de me voir que le temps de me lire et de me savoir gré de l'emploi que je viens de faire de la plus charmante soirée .. A l'instant où je m'en fais valoir, la belle, la sensible, l'heureuse Amélie, ce doutant de ce qui me retenait loin d'elle, vient m'arracher la plume.

---

## BILLET D'AMÉLIE.

Ce n'est pas qu'il soit aisé de m'en servir; ma Cécile; mais puissé-je, par ce faible essai te prouver ce que tu es encore

à un cœur que mon sein ne peut plus contenir.

## CONCLUSION.

Trois jours après le mariage d'Alphonse et d'Amélie, le Marquis d'Armancourt et ses deux fils partirent pour la Corse, où la fin de la campagne termina la guerre. Le Marquis désirant faire oublier sa nullité et ses erreurs, s'exposa avec plus de témérité que de conduite, et par un courage aussi inutile que sa faiblesse avait été dangereuse, il trouva la mort avant d'avoir pu la donner. Alphonse fit des prodiges de valeur, et ne s'étant pas moins fait distinguer par sa prudence et sa sagesse, il obtint, avec l'estime de ses chefs, un emploi très-honorable. On présume que Frédéric fit son devoir : la seule action particulière qui le fit connaître, c'est qu'il purgea la terre de l'infâme Malignac : le jeune homme ne pouvant digérer la trahison faite à sa mère, força le Colonel à se mesurer avec lui, et

le ressentiment tenant lieu d'expérience, il triompha d'un ennemi consommé dans l'art de se conserver et de nuire. La jeune Marquise d'Armancourt passa le temps de cette cruelle absence chez sa cousine Madame de Valmore, qui accoucha heureusement d'un fils. Au retour d'Alphonse, l'heureux couple fut habiter le château d'Armancourt: le Baron y passait les intervalles que lui laissaient les ambassades auxquelles il fut nommé. Le Prieur sans cesser d'être leur voisin et leur ami, fut comblé par eux de tout ce que pouvait désirer son cœur honnête. La Marquise finit tristement ses jours dans le cloître : Frédéric brilla dans un monde frivole ; et le Maréchal, avant de mourir, eut encore la satisfaction de se voir un arrière petit-neveu.

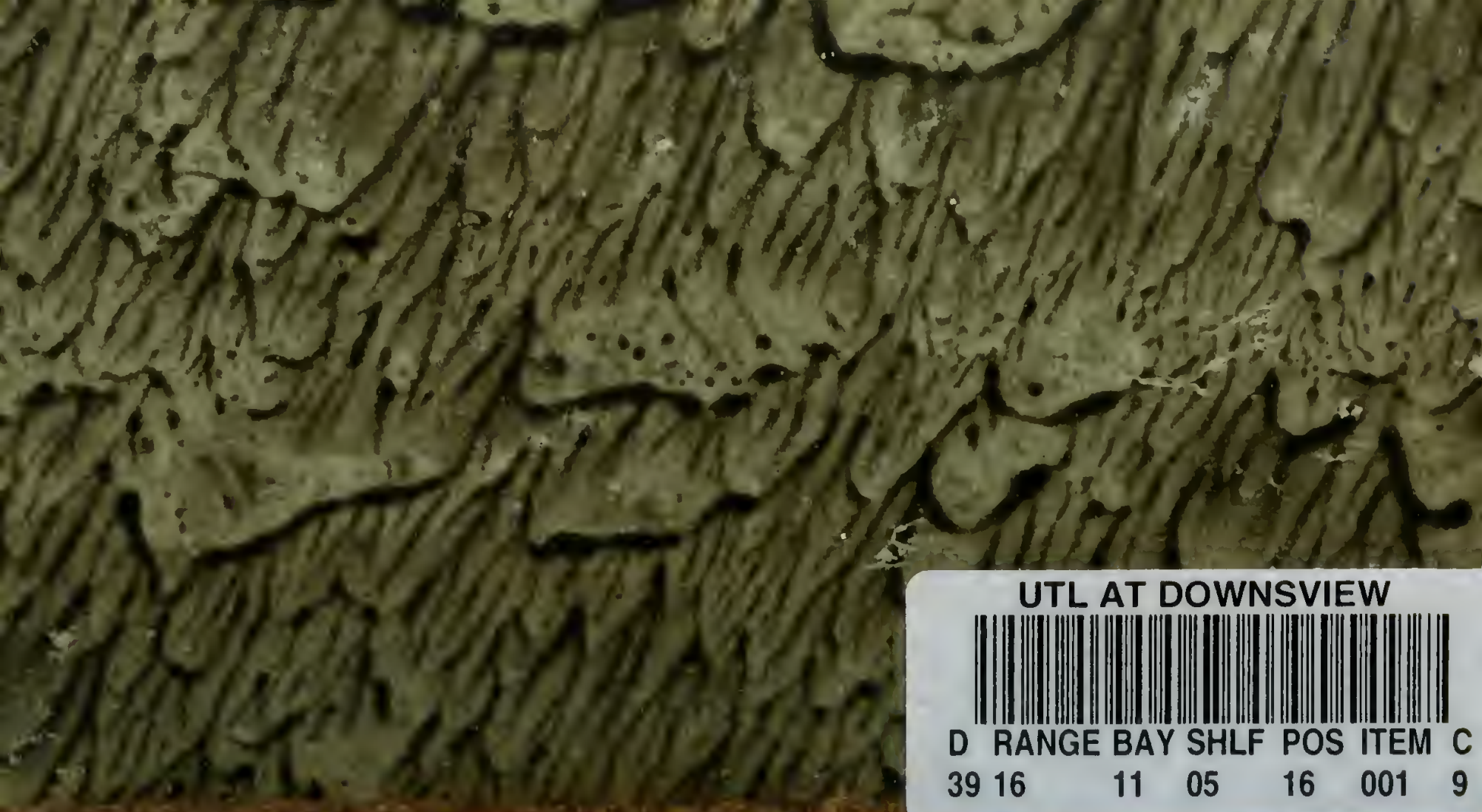
FIN.

PQ 2066 S36B4

Sancy, Madame
La belle-mère

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS P

UNIVERSITY OF TORONTO LIBR



UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 11 05 16 001 9